

ACADÉMIE DES SCIENCES SOCIALES ET POLITIQUES
INSTITUT D'ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXIII-1985 N° 3 (Juillet-Septembre)

Œuvres représentatives

Civilisation romaine et idée d'Europe

Un centenaire

EDITURA ACADEMIEI
REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA

Comité de rédaction

ALEXANDRU DUȚU — *rédacteur responsable* ;
Membres du comité : EMIL CONDURACHI,
AL. ELIAN, VALENTIN AL. GEORGESCU,
GHEORGHE I. IONIȚĂ, COSTIN MUR-
GESCU, D. M. PIPPIDI, MIHAI POP, AL.
ROSETTI, ELENA SCĂRLĂTOIU, EUGEN
STĂNESCU
Secrétaire du comité : LIDIA SIMION

La REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES paraît 4 fois par an. Toute commande de l'étranger (fascicules ou abonnements) sera adressée à „Rom-presfilatelia”, Departamentul Export-Import Presă, P. O. Box 12-201, télex 10376, București, Calea Griviței nr. 64—66 ou à ses représentants à l'étranger. Le prix d'un abonnement est de 62 \$ par an.

La correspondance, les manuscrits et les publications (livres, revues, etc.) envoyés pour comptes rendus seront adressés à la

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

Căsuța poștală 22.159, 71100 București

Les articles seront remis dactylographiés en deux exemplaires. Les collaborateurs sont priés de ne pas dépasser les limites de 15—20 pages dactylographiées pour les articles et 5—6 pages pour les comptes rendus.

EDITURA ACADEMIEI REPUBLICII SOCIALISTE ROMÂNIA
Calea Victoriei n° 125, téléphone 50 76 80, 79717 București — România

REVUE DES ÉTUDES SUD-EST EUROPÉENNES

TOME XXIII

1985

Juillet—Septembre N° 3

SOMMAIRE

1965—1985 : DIRECTIONS NOUVELLES DES RECHERCHES SUD-EST EUROPÉENNES 199

Œuvres représentatives

VIRGIL CÂNDEA, La Vie du Prince Dimitrie Cantemir écrite par son fils Antioh. Texte intégral d'après le manuscrit original de la Houghton Library 203
ANDREI BREZIANU, Swift and the Cantemirs: an 18th Century Case in Literary Contingency 223
ROXANE D. ARGYROPOULOS (Athènes). Raison et idéalisme chez Daniel Philpides 233

Civilisation romaine et idée d'Europe

NICOLAE-ȘERBAN TANAȘOCA, Remarques sur les latinismes de l'historiographie byzantine (VI^e—X^e s.) 241
GH. CEAUȘESCU, Laus Europae: Manilius, Astronomica, 4, 681—695 249

Un centenaire

CONSTANTIN IORDAN, L'Union de la Roumélie Orientale avec la Bulgarie (1885). Notes sur l'attitude de la Roumanie 253 ●

Chronique

EMANUELA POPESCU-MIHUȚ, Haralambie Mihăescu 263
ANDREI PIPPIDI, Hugh Seton-Watson 265

Comptes rendus

Intelectuali din Balcani în România, sec. XVII—XIX (*Mircea Mulțu*); J. KARAYANNOPOULOS — G. WEISS, Quellenkunde zur Geschichte von Byzanz (*H. Mihăescu*); LJUDMILA ŽIVKOVA, Четвероангелието на цар Иван Александър (*Elena Scărlătoiu*); BRUCE MCGOWAN, Economic Life in Ottoman Europe (*Mircea Soreanu*); Europa, Italia, Sud-Est Europeo (*Rodica Gheorghijă*) 267

Notes de lecture 277

Rev. Études Sud-Est Europ., XXIII, 3, p. 197—290, Bucarest, 1985

1965 — 1985 : DIRECTIONS NOUVELLES DES RECHERCHES SUD-EST EUROPÉENNES

L'activité de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes de Bucarest a pris la relève en Juillet 1963, année qui marqua — dès le mois d'avril — le début de la collaboration de tous les spécialistes des pays du sud-est et des autres pays dans le cadre de l'Association Internationale d'Etudes Sud-Est Européennes fondée sur l'initiative de la Roumanie. Les chercheurs roumains bénéficiaient à ce moment de l'expérience accumulée par les instituts spécialisés qui, dans les décennies précédentes, avaient organisé des rencontres internationales et publié des revues et des travaux largement appréciés ; mais ils travaillaient maintenant dans un nouveau contexte politique et culturel. L'activité de l'Institut connut un plein essor après 1965, quand les nouvelles voies ouvertes à la culture roumaine par le IX^e Congrès du Parti Communiste Roumain offrirent des conditions favorables à la recherche pluridisciplinaire et comparée : le passé est devenu une force agissante, par l'impulsion décisive donnée à la valorisation de l'héritage culturel, et la pensée, délivrée du dogmatisme et orientée vers la découverte de la vérité s'est dirigée vers des problèmes et des domaines jusqu'alors négligés. La revue de l'Institut reflète cet essor de la recherche du Sud-Est européen, par le florilège des disciplines inscrites dans le sommaire de chaque fascicule et par la présence des spécialistes de différents pays, invités à exprimer leurs opinions dans des débats internationaux. Car, cette revue s'est proposée, dès sa parution, d'être le porte-parole du point de vue roumain en la matière, mais aussi d'appuyer, en égale mesure, la recherche comparée toujours favorable à une meilleure compréhension réciproque et à la collaboration entre les peuples. Ce sont là des fins vers lesquelles les scientifiques roumains furent constamment orientés par les appels à une collaboration internationale mise au service du bien-être des peuples, lancés par l'homme qui en 1965 fut élu Secrétaire Général du Parti Communiste Roumain, le camarade Nicolae Ceaușescu.

Les objectifs que l'Institut s'est fixé dès le début étaient étroitement liés aux études interdisciplinaires, les seules en mesure de mettre dans une lumière juste des faits si complexes que ceux qui confèrent au Sud-Est européen unité et diversité. Car, soulignait le Président Nicolae Ceaușescu dans le message adressé aux participants au III^e Congrès international d'études sud-est européennes : « L'Europe du sud-est représente une zone où vivent des populations caractérisées par une grande diversité d'origines, langues nationales et traditions, diversité qui n'a jamais empêché les peuples de la zone de se connaître, de collaborer et

de lutter ensemble pour la réalisation de leurs aspirations et idéaux communs » (Message adressé par le Président de la R.S. de Roumanie aux participants au III^e Congrès International d'Etudes Sud-Est Européennes, 4 septembre 1974, in « Rouănia pe drumul construirii socialismului » vol. X, 1974, p. 684—687).

Depuis le début de son activité, l'Institut a poursuivi plusieurs directions de recherche. Il s'avérait nécessaire de trouver des thèmes capables de mettre en évidence surtout les éléments qui ont lié les peuples du Sud-Est européen : *Interférences linguistiques* (dans l'antiquité ; la langue latine parlée dans les Balkans et son influence sur la langue grecque de l'Empire byzantin ; pour le moyen âge et la période moderne : les contacts entre le roumain, l'albanais, le néogrec, ou les dialectes, tels l'aroumain ou le mégénoroumain) ; relations artistiques (dans l'antiquité, les formes de diffusion culturelle des cités grecques de la Mer Noire, puis la romanisation, tant de l'art officiel que de la tradition populaire de la même zone danubio-pontique ; dans le moyen âge, le développement créateur des modèles byzantins dans l'art des pays roumains ; pour illustrer les XVIII^e—XIX^e siècles, la fondation des écoles nationales modernes dans le Sud-Est européen et la diffusion des courants artistiques occidentaux) ; *le reflet dans l'idéologie et dans l'historiographie roumaine médiévale des rapports avec les Etats byzantin, ottoman, russe ou avec les peuples situés au sud du Danube ; les sources des origines de l'intérêt manifesté par les milieux intellectuels de l'Occident pour la situation politique et culturelle du sud-est du continent ; l'enrichissement des collections documentaires capables de fournir de nouvelles données concernant la place des Roumains dans le Sud-Est aux époques byzantine et ottomane ; aspects portant sur le développement des grandes voies commerciales dans le Sud-Est européen ; confluen- ces et interférences des littératures nationales du Sud-Est ; la signification socio-politique de certains mouvements ou moments culturels (par exemple, les études consacrées à l'appui accordé par la société roumaine aux lettrés originaires des régions balkaniques réfugiés au nord du Danube, tant aux XV^e—XVIII^e ss. que dans la période des luttes de libération nationale) ; la mise en lumière de certaines initiatives diplomatiques roumaines à l'époque moderne et contemporaine, destinées à créer un climat de bon voisinage dans les Balkans.*

L'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes s'est imposé dans la recherche scientifique interne et internationale par la teneur des travaux, la présence active de ses membres aux manifestations scientifiques qui ont eu lieu sur ces deux plans, ainsi que par l'organisation des congrès et réunions internationales.

Les préoccupations de l'Institut se dirigent vers la recherche de certains problèmes particuliers et, en même temps, vers l'élaboration des grandes synthèses ou travaux collectifs d'histoire ou d'histoire du droit. Dans le domaine des instruments de travail, les membres de l'Institut ont élaboré le volume *Istoria Sud-Estului european în date*, ainsi que des bibliographies analytiques des relations bilatérales roumano-grecques, roumano-yougoslaves et roumano-turques.

Une attention particulière est accordée par les instituts d'histoire aux Corpus de documents. En ce sens fut élaboré dans notre Institut un

Corpus de sources ottomanes en sept volumes dont deux ont paru déjà. L'Institut a édité, dans la série « Fontes Historiae Daco-Romanae » les volumes III et IV qui comprennent des documents byzantins des X^e—XV^e siècles, et continue sa collaboration à d'autres volumes. Dans l'esprit de la même ligne directrice fut inscrite dans les plans de l'Institut l'édition critique des historiens dont les écrits en langue grecque, élaborés aux XVIII^e—XIX^e ss. concernent l'histoire de la Roumanie : Dionisie Fotino, Athanase Comnen-Ypsilanti, Daniel Philippide, travaux prêts pour l'impression ou en cours d'élaboration. Il faut y ajouter une édition critique de l'œuvre de Nicolae Milescu.

L'histoire des disciplines étudiées en Roumanie fit l'objet de quelques recherches spéciales. Ainsi fut élaborée une étude concernant l'histoire du premier Institut d'Études Sud-Est Européennes et terminée une recherche sur les études et les recherches de turcologie. Pour ce qui est des relations roumano-byzantines, mentionnons les études concernant Byzance et les pays roumains, la tradition politique et historique byzantine. L'Institut a assuré le secrétariat de la publication des Actes du XIV^e Congrès d'études byzantines, Bucarest 1971.

L'étude de la romanité balkanique représente une des principales directions de recherche d'un groupe pluridisciplinaire formé par des historiens, linguistes, juristes, historiens de l'art. Des amples études concernant le caractère de l'État des Assénides, le problème des Vlaques balkaniques (sous rapport sociologique, linguistique et ethnographique) furent élaborés par celui-ci. On a mis en lumière, pour la première fois, les différents aspects de l'interaction entre les dialectes parlés dans la Péninsule balkanique et surtout la réception des éléments lexicaux roumains par les autres langues sud-est européennes. L'élaboration d'un dictionnaire — étymologique et explicatif du dialecte mégloroumain n'a que aussi les préoccupations dans ce domaine.

L'Institut a favorisé des recherches complexes concernant l'histoire économique sous ses différents aspects : le commerce roumain au XIX^e siècle avec les pays situés au sud du Danube, les compagnies grecques de Transylvanie, auxquelles s'ajoutent les recherches sur l'histoire des techniques médiévales dans le Sud-Est de l'Europe. Dans le domaine des relations internationales ont été élaborées des études concernant celles des pays roumains au moyen âge ou bien l'appui accordé aux peuples sud-slaves (avec références à l'activité de l'émigration bulgare en terre roumaine). Dans le domaine de la langue et de la littérature furent élaborés des thèmes complexes, interdisciplinaires, portant sur la terminologie agricole sud-est européenne, le lexique social et politique dans la même zone, la réception de la littérature roumaine etc. L'Institut s'est chargé de la réédition des œuvres de quelques historiens spécialistes du Sud-Est européen : les éditions des écrits de N. Bănescu et M. Berza sont préparés pour l'impression ; certains travaux de G. Murnu et V. Papacostea ont paru déjà.

Etroitement lié, d'une part, à une prestigieuse tradition scientifique et, d'autre part, à la politique de paix et de bon voisinage promue par

l'Etat roumain dans les Balkans, l'Institut d'études sud-est européennes est une présence nécessaire et active dans la vie culturelle roumaine et entretient des relations fructueuses au-delà de ses frontières, partout où des instituts similaires apprécient les résultats de ses efforts scientifiques.

Toujours perfectible 20 années d'existence sont un assez bref délai — l'activité de l'Institut de Bucarest s'est mise au service d'une œuvre commune, à laquelle participent, à côté des spécialistes roumains, de nombreux collègues de l'étranger. Ces réalités nous permettent d'affirmer que l'Institut a témoigné de sa volonté d'offrir un cadre organisationnel ouvert à la coopération internationale. Nous y voyons un résultat des riches initiatives de paix et de collaboration entre les différents pays du sud-est du continent constamment promues par la Roumanie socialiste.

LA VIE DU PRINCE DIMITRIE CANTEMIR
ÉCRITE PAR SON FILS ANTIOH. TEXTE INTÉGRAL
D'APRÈS LE MANUSCRIT ORIGINAL DE LA HOUGHTON
LIBRARY

VIRGIL CÂNDEA

La biographie de Dimitrie Cantemir (1673—1723), lettré roumain, prince de la Moldavie et conseiller privé du tsar Pierre le Grand, a été tout d'abord connue dans les milieux savants européens par un opuscule anonyme ajouté aux exemplaires traduits de son œuvre *Incrementorum et decrementorum Aulæ Othmannicæ libri tres*¹. Compte tenu du rôle d'Antioh Cantemir² dans l'édition des versions anglaise et française de cette œuvre, ladite biographie lui fut attribuée à juste titre. En effet, qui d'autre, à Londres, pouvait mieux connaître les détails de la vie et des travaux de l'ancien prince régnant de Moldavie, à part son fils Antioh, arrivé dans la capitale britannique en 1732 comme ministre plénipotentiaire de la Russie ?

Mais la découverte ultérieure dans les papiers de Dimitrie Cantemir conservés au Musée Asiatique de St. Pétersbourg d'une première forme de cette biographie, rédigée en latin, devait permettre à P. P. Panaitescu l'hypothèse que cette ébauche appartenait à Gottfried (Theophilus) Siegfried Bayer, professeur à l'Académie impériale russe et ami d'Antioh. Bayer préparait les œuvres de Cantemir pour les envoyer sous presse et vers 1730 il aurait reçu des informations sur la vie du prince de la part du fils de ce-dernier. Une fois à Londres, Antioh aurait communiqué le texte latin de la biographie à Nicholas Tindal, le traducteur des *Incrementa*, en y ajoutant toute une série de renseignements, à partir desquels Tindal avait traduit et enrichi ce texte de Bayer. Mais dix ans plus tard Emil Pop découvrit une autre biographie du prince Dimitrie Cantemir dans les Archives de l'Académie des Sciences de Berlin, antérieure à la rédaction déjà connue (la *Vita*). Il publia cette *Vita et Elogium Principis De-*

¹ *The History of the Growth and Decay of the Ottoman Empire... written originally in Latin by Demetrius Cantemir... translated into English... by N. Tindal, part II, London, John, James and Paul Knapton, 1735, p. 455—460*; 2^e (identique, édition «de librairies»). London, A. Millar, 1756, p. 455—460; *Histoire de l'Empire Othoman... par... Demetrius Cantemir... traduite en François par M. de Jonquières, t. II, Paris, L.-E. Ganeau, 1743, p. 318—324* (autres éditions en 4 volumes, Paris, 1743, chez les libraires : Huart; Le Clerc, père et fils; Jacques-Nicolas le Clerc; Savoye); *Geschichte des osmanischen Reiches... beschrieben von Demetrie Kantemir... aus dem Englischen übersetzt [von J. L. Schmidt], Hamburg, bey Christian Herold, 1745, p. 841—848.*

² Antioh Cantemir (Constantinople, 1708 — Paris, 1744), partisan des réformes de Pierre le Grand, ancien ministre de la Russie à Londres (1732—1738) et à Paris (1738—1744). Son œuvre le place parmi les protagonistes du classicisme et du courant satirique de la littérature russe du XVIII^e siècle).

metrii Cantemyrii écrite vers 1726—1727. Emil T. Pop l'attribuait à Antioh Cantemir et Ivan Ilinskij, ancien secrétaire de Dimitrie Cantemir et attirait l'attention sur certains passages de la *Vita* de 1730 (« *parens noster* », « *parentem nostrum* ») qui indiquaient comme auteur le même Antioh³.

Des recherches récentes nous ont permis de trouver à la Houghton Library (Harvard University, Cambridge, Massachusetts) le manuscrit original des *Incrementa*. Il s'agit du manuscrit apporté par Antioh à Londres en 1732 et utilisé par Tindal pour sa version anglaise. Reliées avec ce manuscrit, il y a 18 feuilles d'un autre format et d'une autre main, intitulées : *La Vie du Prince Demetrius Cantemir, écrite de la main propre d'Antiochus Cantemir son fils cadet, ministre plenipotenciaire de sa majesté esarienne à Londres*⁴. C'est la preuve péremptoire qu'Antioh est l'auteur de la biographie de Dimitrie Cantemir parue dans l'édition de Tindal. Par ailleurs, ce texte jette un jour nouveau sur la biographie attribuée à Bayer et sur son adaptation en anglais publiée en 1734, qui devait servir par la suite aux versions française et allemande.

La *Vita principis Demetrii Cantemirii*, cette première forme attribuée à Bayer, se révèle par rapport au manuscrit d'Antioh une simple ébauche de dimensions réduites (3 pages in folio)⁵. Après la précision de sa date de naissance et du nom de ses parents, la *Vita* note succinctement les principales données biographiques du prince : 22 ans passés à Constantinople, son règne écourté en 1710—1711 et la fuite en Russie, sa participation à la campagne du tsar en Perse, sa maladie et sa mort, la polyglotie de Cantemir, les titres de ses 10 œuvres, sa passion pour les mathématiques et l'histoire, son élection comme membre de l'Académie de Berlin. Plusieurs informations fournies par la *Vita* ne figurent pas dans *La Vie* : c'est le savant Jérémie Cacavela qui l'a initié le prince dans les secrets « des lettres latines et des sciences » ; à la mort de son père Constantin, prince de Moldavie, Dimitrie n'a pu accéder au trône du fait des intrigues de Nicolas Maurocordato « qui per domini Vander Beckii accusationes et D-ni Clerici defensionem satis notus est »⁶ ; en Russie, Cantemir aurait refusé pendant dix ans toute charge publique et ce n'est que le 22 janvier 1721 qu'il fut nommé sénateur et conseiller privé du tsar (données modifiées dans *La Vie*) : il fut élu membre de l'Académie de

³ Voir pour ces hypothèses P. P. Panaitescu, *Dimitrie Cantemir. Viața și opera*, Bucarest, 1938, p. 14—15 et Emil Pop, *Dimitrie Cantemir și Academia din Berlin*, in « Studii. Revista de istorie », 22 (1969), n° 5, p. 825—847. La lettre d'Antioh à Bayer du 21 mars 1730 se trouve à la Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie, à Bucarest, fonds Dimitrie Stourdza : elle a été publiée par Ioan Bianu dans la revue « Revista nouă », 4 (1891), p. 408—412.

⁴ Houghton Library. f. MS lat. 224—2 (r. f. Ott. 160. 7*), 34×19 cm. Qu'il nous soit permis de remercier ici une fois de plus le conservateur des manuscrits de ladite bibliothèque, Rodney G. Dennis, pour la permission de publier ce manuscrit.

⁵ Bibliothèque de l'Académie de la R. S. de Roumanie (BAR), ms. lat. 76, ff. 411—413, copie du XIX^e siècle d'après le ms. du XVIII^e siècle de la Bibliothèque de l'Institut des Sciences orientales de l'Académie des Sciences de l'URSS, Filiale Léningrad et publié dans *Operele principalei Demetriu Cantemir*, t. VII, Bucarest, 1883 : *Collectanea orientalia*, p. 3—5.

⁶ A propos de ces accusations, voir Pl. Cernovodeanu et N. Vătămanu, *Un medecin princier moins connu de la période phanariote : Michel Skendov Var. Der. Bech (1697—1736)*, in « Balkan Studies », 18 (1977), p. 17—18 ; sur Jean Leclerc (1657—1736), *ibidem*, p. 21.

Berlin le 11 juillet 1714. Enfin, la *Vita* fait également mention en annexe de deux « diplômes » signés par le Sultan (Ahmed III) et du diplôme de membre de l'Académie berlinoise.

Or, le manuscrit de la Houghton Library montre que Tindal, loin d'avoir développé cette forme latine de la biographie du prince, s'est borné à raccourcir le texte français d'Antioh. Après les deux phrases comportant la précision de la date de naissance du prince et le nom de son père, Tindal écarte tous les renseignements relatifs à l'histoire moldave avant l'accession au trône de Constantin Cantemir (ms. f. 4^r), omettant la participation de celui-ci à la guerre turco-polonaise de 1685, ainsi que la venue en Moldavie de Șerban Cantacuzino le prince de Valachie et sa rencontre avec Dimitrie, qui lui donna la pensée d'en faire son gendre. Quelques autres phrases des ff. 4^r et 4^v sont concentrées (jusqu'au premier voyage de Dimitrie à Constantinople). De même l'on constate l'omission successive des paragraphes concernant les circonstances de la mort de Constantin Cantemir (sa maladie, f. 5^v), la persécution de la famille de Șerban Cantacuzino par Constantin Brancovan (l'emprisonnement de la princesse Marie, délivrée par le général Veterani, la fuite de Cassandra en Moldavie, ff. 6^v—7^r); le retour de Dimitrie en Moldavie comme prince régnant en 1710 (sa rencontre près de Iași avec Nicolaș Maurocordato, l'entrée sans pompe dans la capitale, mais acclamé par les habitants, l'arrivée ultérieure de sa famille et la mise en liberté des prisonniers politiques, victimes de Mourcordato, tout la feuille 8^r); l'appréciation relative à la convention de Lutsk, qui comportait 18 articles avec des termes avantageux pour le prince (f. 9^r); la célébration à Iași de la fête de Pierre le Grand le 29 juin 1711 (f. 9^v); la part prise par le prince Dimitrie Cantemir à la bataille de Stănilești (5000 soldats russes assignés à la garde de la ville de Iași; Cantemir assumant le ravitaillement de l'armée russe — ff. 9^v—10^r); le nom de P. P. Chafirov, le plénipotentiaire chargé de la négociation de la paix russo-ottomane (f. 10^r); les deux voyages de Cantemir à St. Petersburg (en 1711 et 1713) afin de s'entretenir avec le tsar; la naissance des deux garçons morts aussitôt qu'ils vinrent au monde (f. 11^r) et la mort de Cassandra qui en découla; l'omission du nom de ce médecin Dimaki auquel on pouvait imputer la mort prématurée de la princesse (f. 11^v). Tindal comprime aussi le paragraphe concernant le droit de juridiction exercé par Dimitrie dans ses terres en 1716 (ff. 12^r 12^v), de même que la description par trop réaliste de la maladie du prince (ff. 15^v, 16^v), ainsi que la date de son retour sur ses terres (f. 16^r), les circonstances de sa mort et l'heure du décès (f. 16^v), l'endroit où son enterrement a eu lieu (f. 17^r). Il omet le détail que certains de ses écrits sont restés à l'état d'ébauche. L'appréciation quant au développement réduit des mathématiques en Turquie est également omise (f. 18^v). Enfin, Tindal supprimé les mentions concernant « la pompe, l'éclat, la magnificence » des enterrements de Constantin Cantemir et de la princesse Cassandra, comme il supprime ces épithètes à propos de la célébration des noces de Dimitrie en 1699 (ff. 6^r, 6^v, 12^r).

Tout en procédant à des omissions ou des abréviations, Tindal ajoute parfois ou modifie le texte d'Antioh. Par exemple, il précise, en notes, que Dimitrie est né du troisième mariage de son père, qui eut quatre épou-

ses. Il explique, toujours dans une note, la position d'un prince roumain déposé (*maxil*) et raconte que Dimitrie a participé en 1697 à la bataille de Zenta, sur l'ordre du Grand Vizir, sans combattre pour autant. Pierre le Grand est entré dans Iași le 11 juin 1711; au commencement de sa maladie, après le départ de Colonna, Dimitrie fut obligé de garder le lit *trois ou quatre jours*. Certains détails sont modifiés : lors du voyage en Occident de Pierre le Grand, le prince aurait resté dans ses terres toute une année (jusqu'en 1716, alors que le manuscrit d'Antioh précise : en 1717); le tsar et la *tsarine*, et non pas « la mère de l'impératrice », tiennent la seconde Smaragda sur les fonts baptismaux en 1719. Enfin, le désir de flatter Antioh explique certains ornements ajoutés à cette biographie déjà élogieuse : Cassandra Cantemir était « d'une beauté exquise »; Dimitrie, le comte Tolstoï et l'amiral Apraxin formaient lors de l'expédition en Perse « un Triumvirat glorieux ». On y trouve également relevés la qualité de ministre plénipotentiaire de la Russie en Angleterre et le fait qu'Antioh a apporté à Londres « le manuscrit latin de l'*Histoire Othomane* faite par son père, lequel a servi à cette traduction ». Ce dernier détail est dû au soin que prend Tindal d'articuler *La Vie* à la traduction des *Incrementa*. En effet, le texte d'Antioh pourrait laisser l'impression que la biographie de son père était un écrit indépendant : à propos de l'avènement au trône de Dimitrie, Antioh note : « Je ne sais pas précisément la date de sa nomination (je crois qu'elle se trouve dans son *Histoire des Turcs* ou dans l'*Etat présent de la Moldavie* qui est sous presse) » (f. 7^v). Tindal, tout au contraire supprime certains détails concernant la bataille sur le Prut, car « cette expédition infortunée a été racontée au long dans le corps de l'*Histoire* ».

De toute façon, même si les interventions de Tindal semblent audacieuses (puisqu'il supprime un quart et abrège au moins un autre quart du manuscrit français original, il nous faut tenir compte de ce qu'elles ont été faites au su^{avec} l'agrément d'Antioh, qui lui a également fourni les informations supplémentaires relevées ci-dessus — du moins, celles qui ne se trouvent pas dans les *Incrementa*).

Le manuscrit de la Houghton Library atteste à jamais la paternité d'Antioh Cantemir dans le cas de la biographie anonyme que Tindal a traduite en 1734. Cependant, les paragraphes de *La Vie* complètement ignorés auparavant, relatifs notamment à Constantin Cantemir et par trop peu à son savant fils (les feuilles 1^r—4^r, que la traduction de Tindal laisse de côté) posent quelques problèmes quant à la *date* et *l'endroit* où eut lieu la rédaction de *La Vie*, date et endroit considérés auparavant comme se plaçant vers les années 1732—1734 et à Londres. C'est que lesdits paragraphes sont à tel point tributaires à la *Vita Constantini Cantemyri*, qu'il est évident qu'Antioh ne cite pas de mémoire ces données biographiques de son aïeul, qu'il a sans doute dû avoir sous les yeux au moment où il écrivait. Il en ressort soit qu'il avait amené avec lui à Londres l'original ou la copie de ladite biographie (chose non attestée par d'autres témoignages), soit qu'à son arrivée dans la capitale britannique son ouvrage était déjà rédigé. Sa qualité de « ministre plénipotentiaire de Sa Majesté czarienne à Londres », déclinée dans le titre même de l'écrit respectif n'infirme pas une telle supposition. Le mots « écrite de la main propre », etc. appartiennent certes toujours à Antioh, mais ils ont été

ajoutés à une date ultérieure, vraisemblablement après son arrivée à Londres, quand il a confié le manuscrit non signé à Tindal. Il reste encore à apprendre pourquoi ce-dernier n'a pas jugé devoir mentionner dans son édition le nom de l'auteur.

Le manuscrit autographe n'était pas destiné à son édition dans sa forme originale. Bien que parlant couramment le français et apte à rédiger dans cette langue, l'écriture française d'Antioh révèle des hésitations d'ordre orthographe et morphologique, parfois même syntactique, sous l'effet de la hâte et d'une forte influence de la langue italienne. La présence, en même temps, dans le texte des formes aberrante et correcte du même mot prouve qu'Antioh n'ignorait pas l'orthographe française de son temps, orthographe qu'il aurait soigné certainement en préparant son manuscrit pour l'envoyer sous presse. Aussi, en ce qui nous concerne, sans intervenir dans le contenu du manuscrit d'Antioh et tâchant de lui conserver tout ce qui appartient au français de l'époque, nous avons restitué le cas échéant la forme correcte des mots, lorsqu'il s'agissait de toute évidence d'erreurs faites par mégarde⁷.

Quant aux circonstances qui ont contribué à faire aboutir le manuscrit d'Antioh dans les collections de l'Université Harvard des États-Unis, elles sont encore insuffisamment connues. *La Vie* devait suivre les destinées des *Incrementa*, dont le manuscrit a appartenu à la Bibliothèque de Leyde du comte Frederick Thoms, diplomate, collectionneur et bibliophile allemand — tout au moins jusqu'à la mort de celui-ci, intervenue en 1746⁸. Au futur chercheur qui se penchera sur la vie du comte Thoms et sur le sort de sa bibliothèque la promesse de trouver en même temps les réponses satisfaisantes aux questions posées par les manuscrits cantémiriens restés en Occident et par les premières traductions des œuvres du Prince.

1

**LA VIE DU PRINCE DEMETRIUS CANTEMIR ÉCRITE DE LA MAIN PROPRE
D'ANTIOCHUS CANTEMIR SON FILS CADET, MINISTRE PLÉN[IPOTENTIAIRE]
DE SA MAJESTÉ CZARIEENNE À LONDRES**

Le prince Demetrius Cantemir naquit le 26 d'Octobre de l'année 1673. Son père Constantin Cantemir n'étoit alors que Sardar⁹, c'est-à-dire gouverneur & général de trois districts de la Moldavie¹⁰. Demetrius Cantacuzenus¹¹, qui en étoit le Prince, lui avoit donné ce poste pour se

1673
Oct. 26

⁷ En publiant une lettre datée du 6 juin 1739 et rédigée en français d'Antioh, Ioan Bianu (*loc. cit.*) remarque de son côté « le grand désordre orthographique qui faisait vogue à l'époque même dans les lettres des plus grands écrivains, comme était Mme de Sévigné ». L'édition critique de notre manuscrit avec sa version roumaine doit paraître sous peu.

⁸ Voir notre étude *Life Story of a Manuscript: Dimitrie Cantemir's History of the Ottoman Empire*, à paraître dans le n° 4/85 de cette revue même.

⁹ Le « serdar » étoit le commandant de la cavalerie, qui assumait aussi l'administration, de trois districts frontaliers dans l'est de la Moldavie : Orhei, Soroca et Lăpuşna (N. Stoicescu, *Sfatul domnesc și marii dregători din Țara Românească și Moldova în secolele XIV—XVII*, Bucurest, 1968, p. 259).

¹⁰ A partir de ce passage, Tindal laisse de côté tout le texte jusqu'à l'avènement au trône de la Moldavie de Constantin Cantemir (f. 4^r).

¹¹ Prince régnant de Moldavie à trois reprises (novembre-décembre 1673, février 1674 — février 1675 et janvier 1684 — juin 1685).

l'attacher. Il ajouta à ce bienfait l'honneur de tenir sur les fonts le baptême le nouveau fils de Constantin, à qui il donna son nom, et quelques villages¹².

L'année d'après, les Cosaques, qui s'étoient rendus aux Russes¹³, avoient commencé à infecter la Moldavie par leurs courses en déprédations. Constantin Cantemir avec peu de troupes moldaves, turques et tartares les attaqua, les dispersa, et rendit la tranquillité à sa Patrie.

Le prince, au lieu de récompenser les services du général, résolut d'alors sa perte; c'étoit un effet de jalousie, quoique le prétexte de la persécution étoit le crédit que Constantin avoit parmi la noblesse et le peuple et le désir de monter à la régence de la Principauté par la faveur de la Porte, et du Chan des Tartares¹⁴, où son mérite étoit déjà connu par sa conduite et les services rendus.

Par bonheur Demetrius Cantacuzène n'eut point de temps à exécuter son projet, son gouvernement n'ayant duré qu'une année et quatre mois. Il fut remplacé par le prince Antonius Rossetus surnommé le Dragon¹⁵.

Pendant la régence de celui-ci Constantin, pour éviter les persécutions, quitta sa charge et vécut en privé deux ans.

En ce temps-là Demetrius Cantemir perdit Anne, sa mère¹⁶, qui mourut en couches, après avoir mis au monde une fille qu'on nomma *Elisabeth*. C'étoit une dame de la famille des Baplaques, fort illustre en Moldavie. Elle se distingua parmi son sexe par ses vertus chrétiennes et un grand attachement pour la lecture.

A. de J.C. 1677 Peu après Demetrius perdit Macrina sa tante qui avoit embrassé l'état ecclésiastique¹⁷.

A la place de Rossetus fut substituée Ducas, qui venoit d'être déposé de la Principauté de Valachie¹⁸ (celle-ci fut donnée alors à Șerbanus Cantacuzenus¹⁹). Celui-ci remit Constantin Cantemir dans la charge de Sardar, pas pour récompenser ses mérites, mais pour trouver le moyen de le perdre, car pendant que Ducas demeurait comme particulier à

¹² D. Cantemir, *Vita Constantini Cantemyrii cognomento Senis, Moldaviae principis*, édition de Radu Albala. Bucarest, 1973, p. 32 : « Sub hoc tempus natus erat Cantemyrio secundus filius. Demetrius : mense octobris 26. Quem Demetrius princeps, qui fortis animus Constantini Cantemyrii sibi devinebat, neonatum filium ex sacro lavacro accepit, et ex nomine suo Demetrium appellabat, amplissima possessione, ex principatus pagis, Vale Ilei (Valca Ilei, n. éd.) dicta, donat ».

¹³ Les Cosaques s'étaient placés sous la protection du tsar par le traité du 18 janvier 1654. A la paix russo-polonaise d'Androusovo (le 31 janvier 1667), l'Ukraine fut partagée entre la Pologne et la Russie, le Dniepr servant de frontière.

¹⁴ Contemporains au règne de Dimitrie Cantacuzino, les khans de Crimée furent : Selim Ghirai I (1671—1677 et 1684—1691), Murad Ghirai (1678—1683) et Haji Ghirai (1683—1684).

¹⁵ Antonie Ruset (Rosetti, dit « le Diable », en roumain *Dracul*) régna en Moldavie du mois de novembre 1675 au mois de novembre 1678.

¹⁶ Ana Bantăș, la troisième épouse de Constantin Cantemir devait partager la vie de son mari depuis environ 1663 jusqu'à la date de sa mort en 1677.

¹⁷ Le nom de baptême de Macrina devait être Maria, changé lors de son entrée dans les ordres (Sever Zotta. *Despre neamul Cantemireștilor*, in « Revista Arhivelor », I (1924—1926). p. 63).

¹⁸ Gheorghe Ducas a régné plusieurs fois dans l'une et l'autre Principautés roumaines : en Valachie (novembre 1673 — novembre 1678) et en Moldavie (septembre 1665 — mai 1666 ; novembre 1668 — août 1672 et novembre 1678 — décembre 1683).

¹⁹ Prince régnant de Valachie, de novembre 1678 à octobre 1688 et futur beau-père de Dimitre.

Constantinople, il avoit observé en quelle réputation y étoit Cantemir et/ ²⁰ le craignoit comme capable d'être son rival. Le crédit de Cantemir dans sa Patrie ne permettoit pas au Prince de faire son coup avec éclat et étoit obligé de chercher des moyens pour s'en défaire sans bruit ; à cet effet il lui tendit différentes pièges, et toujours avec peu de succès ; plus il persécutoit Cantemir, plus celui-ci devenoit bon suiveur et ôtoit à l'ennemi tout prétexte pour lui intenter un procès juste au moins en apparence ²⁰.

Enfin le Prince ayant ordre de se rendre auprès de l'armée turque qui faisoit alors la guerre à Léopold ²¹, il priva Cantemir de sa charge de Sardar et lui ordonna de le suivre. Il obéit, mais comme ne dans le même tems le Polonois ²² avoit enlevé tous les biens de ce seigneur en Moldavie, et ruiné sa maison et un monastère lui appartenant, il obtint du Prince, quoique avec difficulté, la permission d'aller contre les voleurs pour rentrer dans sa perte. Il revint donc en Moldavie, en ayant recouvré ses biens, fit les noces de sa fille Roxane (sœur utérine de Demetrius Cantemir) ²³ avec le fils de Lupulus qui avoit été décapité par le Pr[ince] Ducas, à cause d'une rébellion dont ce Lupulus avoit été l'auteur et le chef ²⁴.

La liaison avec une famille disgraciée à cause de Lèse Majesté et la magnificence des noces au mépris de l'autorité du Prince qui les lui avoit défendu parurent une bonne occasion pour faire mourir Constantin, de sorte que la Princesse Anastasie épouse de Ducas ordonna aux Régents de se saisir de lui, et le garder prisonnier jusqu'au retour du Prince. Par bonheur Cantemir étoit trop aimé du peuple pour n'être pas averti du dessein de ses ennemis et eu le temps de s'évader avec toute sa famille en Valachie, suivi d'un grand nombre de seigneurs moldaves qui par amitié envers lui ou par haine contre le Prince abandonnèrent la Patrie. 1683

Serbanus Cantacuzenus qui gouvernoit alors la Valachie étoit ennemi déclaré de Ducas, de sorte qu'il fit recevoir avec toutes les politesses imaginables ces seigneurs qui pouvoient servir d'instruments à la ruine de son ennemi. Cependant les Turcs ayant été battus à Vindbona ²⁵, les Princes de Moldavie et de Valachie eurent la permission de retourner 1683
3 Dec :

²⁰ Voir *Vita Constantini Cantemyrii*, éd. cit., p. 36 : « Deposito Antonio Rosseto, Sultanus ex Valachia in Moldaviam tertio mittit Ducam (constituto in Valachia Serbano Cantacuzeno). Dum Ducea in Moldaviam venit, quieti et tranquillitati longe ab aula principum Cantemyrii deditum iterum ad serdarium officium revocat. Sed non ut honore dignus hominem honoret, sed ut in illo aliquam causam inveniret, qua possit illum de medio tollere, cum esset enim ille adhuc depositus Constantinopoli vitam agens, quam celebre esset nomen Cantemyrii in aula sultani perfecte didicerat, unde facie hariolari poterat tandem ad principatum quoque venturum. Catus tamen Cantemyr in suis rebus atque officio nunquam animum sibi aliquid contrarii eveniendi praevidit ».

²¹ Léopold 1^{er} de Habsbourg, empereur d'Allemagne (1658—1705). Il s'agit du fameux siège de Vienne en 1683.

²² In *Vita Constantini Cantemyrii*, éd. cit., p. 46, le pillage est attribué aux Tartares et le « monastère » n'y est pas mentionné. Constantin Cantemir ne devait fonder un monastère qu'en 1686 (le couvent de Mera). Peut-être était-ce là une allusion à l'église de Ceucani (actuellement : Ciocani), bâtie par lui (C. C. Giurescu, Introduction à la Vita, éd. cit., p. XX).

²³ Ruxandra (vers 1665—1707) étoit née du deuxième lit de Constantin Cantemir, marié à Ruxandra Gane ; elle ne pouvoit donc pas être la sœur utérine de Dimitrie.

²⁴ Père et fils portaient le même nom — Lupul Bogdan.

²⁵ Vienne.

chez eux. Ducas en revenant fut pris par les Polonois et mené prisonnier à Varsovie où il mourut ²⁶. Serbanus Cantacuzenus arriva heureusement à sa Capitale, en ayant admis à son audience les seigneurs moldaves /, il résolut dès lors de faire son possible à déplacer Ducas ²⁷, et mettre Cantemir à sa place : mais comme il falloit bien se prendre, et prévenir en sa faveur la Porte avant d'y envoyer les suppliques des seigneurs qui ¹⁶⁸⁴ devoient accuser Ducas et demander Cantemir pour leur Prince : la place de celui-là fut remplie par Demetrius Cantacuzenus ²⁸ qui étoit comme nous l'avons dit l'antécresseur de Rossetus, de sorte que l'affaire étant rendue impossible les exilés résolurent de retourner chez eux, en s'étant obligé par serment de garder le secret sur ce qui avoit été réglé par rapport à Cantemir. Ils se rendirent en Moldavie. Comme les esprits des hommes sont fort inconstants il se trouva quelques uns d'entre eux qui firent rapport à Demetrius Cantacuzenus de tout ce qui se passa en Valachie. Cantemir étoit le premier qui s'étoit rendu auprès du Prince. Il en fut reçu très gracieusement en apparence, et honoré de nouveau de la charge de Sardar, avec la promesse d'avoir celle de général de toutes les troupes. La parole fut manquée, et Cantemir auroit été sacrifié à la haine du ³⁰ Prince, si de nouveaux / services à la Patrie n'eussent rendu Cantemir plus fort, et Ducas moins hardi à agir contre lui avec violence.

Après la défaite de Vindobona le Premier Vizir Cara Mustafa Pacha, accusé de trahison, fut dégradé ²⁹. Il eut pour successeur dans cette important charge [*Kara Ibrahim Pacha*] ³⁰ qui craignant un pareil sort s'il s'éloigneroit de Constantinople envoya deux seraskiers contre les ennemis. Celui de Silistrie eut en partage les Polonois. Il s'appeloit Ainegi Solimani Pacha, homme de basse naissance et le plus rusé que la terre ait jamais porté. Serbanus Cantacuzenus l'avoit acheté avec une grosse somme d'argent pour la déposition de Demetrius Cantacuzenus. D'abord que le seraskier s'approcha des frontières de Moldavie le prince vint à sa rencontre pour se recommander soi-même et sa fortune. Le Turc lui ayant promis sa protection Cantacuzenus crut que c'étoit le tems de perdre Cantemir. Il l'accusa de tous les troubles de la Moldavie, en lui représentant que pendant que ce seigneur seroit vivant les affaires de cette Principauté ne seroient jamais en sûreté. Le seraskier parut prêter l'oreille à ses insinuations et pria / le prince de laisser à lui tout le soin de se défaire d'un tel homme, et qu'il n'avoit qu'à le lui envoyer sous un prétexte spécieux. Demetrius ne manqua pas de nommer d'abord Cantemir pour conducteur et pourvoyeur général de l'armée turque. C'étoit le moment qui fit la fortune de ce seigneur. Car peu de tems après le seraskier le nomma Prince à la place de son persécuteur, lui ayant promis la confirmation du Grand Seigneur.

²⁶ Le 10 avril 1685 (Constantin C. Giurescu, *Istoria românilor*, 2^e, vol. III₂, Bucarest, 1946, p. 152).

²⁷ Le 25 décembre 1683 Ducas allait être remplacé par Ștefan Petriceicu appuyé par les Polonois qui, le 4 janvier suivant s'emparèrent du prince déposé (C. C. Giurescu, *op. cit.*, p. 150 et p. 152).

²⁸ En fait, le bref règne de Ștefan Petriceicu se place entre ceux de Ducas et de Cantacuzino (de décembre 1683 à mars 1684).

²⁹ Le Grand Vizir Maktül Mustafa Pacha devait être non seulement démis, mais même exécuté sur l'ordre du sultan, à Belgrade, au mois de décembre 1683.

³⁰ Omission dans le texte.

Lorsque Constantin Cantemir voulut prendre possession de sa Principauté, la Porte exigea de lui un de ses fils en otage, car étant souvent trahie par les princes ses prédécesseurs, elle avoit cru que c'étoit le seul moyen de tenir celui-ci en son devoir. Antiochus donc, l'aîné de ses fils ³¹, partit d'abord accompagné de six jeunes seigneurs pour Constantinople, et Demetrius resta auprès de son père.

L'année d'après, la guerre entre les Turcs et les Polonois s'étant allumée les deux Princes de Moldavie et de Valachie (celui-ci étoit encore le même Serbanus Cantacuzenus) eurent ordre de marcher contre les ennemis. Le premier ne manqua pas de paroître dans le camp des Turcs à la tête de 5000 hommes ; / l'autre, favorisant les Polonois, ne vint sur les frontières de Moldavie que lorsque la guerre étoit finie. À son approche, Demetrius Cantemir vint par ordre du Prince son père à sa rencontre, et ce fut dans cette entrevue que le Prince Serbanus prit la pensée d'en faire son gendre. Il remarqua dans Demetrius l'esprit supérieur à son âge et une modestie peu ordinaire à la jeunesse.

Trois ans après Demetrius Cantemir fut envoyé par son Père à Constantinople pour relever son frère. Serbanus Cantacuzenus étoit mort l'année passée, et étoit succédé dans la Principauté de Valachie par Constantin Brancovan (qui eut peu après coupée la tête avec quatre de ses enfants) ³². Celui-ci avoit une haine mortelle contre la famille Cantemirienne pour des raisons qui seroient et fort longues, et hors de propos à raconter ³³. Il ne manqua pas à l'arrivée de Demetrius à Constantinople de tenter s'il pouvoit [faire] perdre à Constantin Cantemir le crédit qu'il avoit auprès de la Porte. Ainsi il fit entendre au grand vizir que Demetrius n'étoit pas le second fils / du Pr[ince] Cantemir et que celui-ci avoit supposé le jeune garçon pour dégager son vrai fils Antiochus d'entre les mains des Turcs. Le vizir ayant donc appelé Demetrius pour s'éclaircir du fait d'abord qu'il comparût devant lui, il dit : que Brancovan avoit inventé la plus noire calomnie puisqu'on reconnoissoit le vieux prince Cantemir dans la personne du jeune Demetrius. En effet Demetrius ne brilla pas peu dans cette première sortie devant l'administrateur de l'Empire Ottoman et peu après donna toute marque de son esprit mûr et de sa bonne conduite, qu'il se fit connoître pour un digne fils de son Père.

Il demeura à Constantinople jusqu'en 1691, qu[and] il revint auprès de son père ayant été relevé par son frère Antiochus. Pendant ce séjour à Constantinople il s'appliqua à la langue turque et à la musique de ce pays, dans laquelle il excella peu après à un tel point que ce fut lui le premier qui donna les notes de musique aux Turcs, et composa diverses pièces de musique qui sont chantées avec plaisir jusqu'à aujourd'hui.

L'année 1692 le Seraskier Daltaban ayant assiégé la ville de Soroca³⁴, il suivi son père à l'armée et reçut beaucoup d'honneurs et de distinctions de ce seigneur turc.

³¹ Antioch Cantemir, oncle du poète du même nom, auteur de *La Vie* régna deux fois en Moldavie (1695—1700 et 1705—1707) ; il devait mourir en exile à Constantinople en 1723.

³² Constantin Brancovan devait régner de 1688 jusqu'en 1714.

³³ Le conflit de ces deux familles fait l'objet d'un livre de Dimitrie Cantemir intitulé *Evenimentele Cantacuzinilor și Brâncovenilor*, écrit probablement vers 1717—1718.

³⁴ Occupée par des troupes polonaises.

1693 L'hiver de l'année suivante le Prince son père ressentit quelque douleur de reins. A peine fut-il relevé de la maladie, que dans une solennité ecclésiastique il prit froid et retomba tellement qu'il en mourut le 13 de Mars. Avant d'expirer il appela son fils et tous les seigneurs, instruisit l'un sur sa conduite et sur le gouvernement de l'Etat, et pria les autres de lui choisir un successeur avant la mort. Les seigneurs en conséquence se rendirent dans la salle du Conseil et déclarèrent Demetrius pour leur prince. Le vieillard moribond en fut charmé de la nouvelle se flattant que l'élection faite en faveur de son fils seroit confirmée par le Grand Seigneur, mais l'argent de [Constantin Brancovan]³⁵ fut préféré aux services du Père et aux mérites du fils, et Demetrius ne pouvant pas obtenir l'approbation de la Porte, fut obligé de quitter et se rendre auprès de son frere à Constantinople, / après avoir enterré son père avec toute la pompe et la magnificence dues à son rang.

Pendant ce séjour à Constantinople Demetrius eut à essayer différentes persécutions de la part du Prince Brancovanus qui s'étoit déclaré ennemi capital des deux frères. Le mérite de Demetrius en étoit la principale cause. Il étoit fort estimé de tous les ministres de la Cour. Il s'étoit perfectionné non seulement dans la langue turque, mais aussi dans l'arabe et la persane, et son affabilité et humeur enjouée le rendoit la délice de toutes les meilleures compagnies de la Capitale. Brancovanus donc persuadé que Demetrius étoit alors la seule personne qu'il devoit craindre comme son rival, faisoit tout son possible pour l'éloigner de la Porte. Il n'épargna ni peines ni argent, et enfin il réussit à obtenir l'exil de son ennemi. C'étoit peu de chose vu la grande somme qu'il avoit déboursée, et Demetrius n'en souffrit point du tout, car averti par ses amis du dessein de la Porte il se cacha dans la maison d'un des premiers pachas qui l'y traita avec sa famille pendant 40 jours avec tout le soin et la magnificence possibles, et même peu après lui procura la révocation de son exil et le moyen de paroître à la Porte / avec éclat. Ce fut un coup de foudre pour Brancovanus, lequel avoit cependant quelque raison d'agir de la sorte avec Demetrius. En effet, celui-ci souhaitoit ardemment d'obtenir la Principauté de Valachie; en conséquence il a deux fois refusé celle de Moldavie, laquelle toutes les deux fois fut donnée par sa recommandation à son frère aîné Antiochus.

1700 Ce fut dans le tems que celui-ci vint pour la première fois à la Principauté que Demetrius épousa Cassandra, fille du Prince Serbanus Cantacuzenus, et les noces furent célébrées à Jassi capitale de la Moldavie avec beaucoup d'éclat & de magnificence. Après la mort de Serbanus, Maria la mère de Cassandra avoit été emprisonnée par Brancovanus le successeur de son mari, jusqu'à ce que le général Veterani l'en avoit délivrée avec main forte et l'avoit transportée dans les pays de la domination de l'Empereur Romain. C'est de là que Cassandra fut conduite en Moldavie avec beaucoup de secret et des difficultés. Car non seulement on étoit obligé à la conduire par la Valachie, pays gouverné par son ennemi capital, / mais même il y avoit à craindre que la Porte ne soupçonne quelque

³⁵ Omission dans le texte. Brâncovaru devait parvenir à porter son gendre Constantin Ducas au trône de Moldavie (1693-1695).

chose de mauvais dans l'alliance d'un de ses sujets avec une famille qui s'étoit jetée dans les mains de l'Empereur. Cependant, pour bonheur, le voyage a eu tout le succès désiré, et la Porte ne prit pas connoissance du mariage.

De ce mariage il nacquit à Demetrius en Moldavie une fille ³⁶, et peu après il fut obligé de quitter ce pays et retourner avec son frère (qui venoit d'être dépossédé) à Constantinople: où il devint père d'une autre fille ³⁷, et de 4 garçons ³⁸.

Pendant ce troisième séjour Demetrius s'occupa à bâtir sa maison ³⁹ n'ayant rien de meilleur à faire, et à s'instruire des coutumes et usages du pays ⁴⁰. Son oisiveté fut assez longue, car il ne sortit de Constantinople qu'en 1710, lorsque Pierre le Grand l'empereur de Russie déclara la guerre aux Infidèles. Comme ce monarque s'approchoit avec son armée vers les frontières de la Moldavie, la Porte trouva à propos de l'y envoyer Prince. Celui qui gouvernoit alors cette province s'appeloit Nicolaus Maurocordat, ⁷ homme savant et en grand crédit auprès de la Porte, mais peu propre pour un tems où la guerre commençoit / à menacer l'Empire Ottoman. Car il n'avoit ni courage ni savoir dans le métier de la guerre. Demetrius fut donc choisi pour remplir sa place, étant en bonne réputation et estimé comme une personne belliqueuse et attachée aux intérêts des Infidèles. Je ne sait pas précisément la date de sa nomination (je crois qu'elle se trouve dans son *Histoire des Turcs*, ou dans *l'Etat présent de la Moldavie* qui est sous presse), mais c'étoit toujours avant le départ de Pierre le Grand de Pologne ⁴¹. Il fut forcé à accepter la dignité de Prince autant par le Vizir ⁴², que par les insinuations du khan des Tartars ⁴³ qui avoit fait entendre à la Porte que Demetrius étoit le seul chrétien qui pouvoit rendre des services importants dans cette occasion, et qu'il souhaitoit [l']avoir [pour] camarade dans cette expédition militaire, C'est pour cela que Demetrius non seulement ne paya pas un sol de présent au Grand Seigneur et aux ministres turcs, à quoi sont obligés tous ceux qui sont élevés à de pareils postes, mais au contraire, la Porte lui donna 20 bour- ⁸ ses pour les / frais de son voyage.

Il partit de Constantinople en poste accompagné de peu de personnes, et par une course fort violente. Il arriva en Moldavie si peu attendu ¹⁷¹⁰ que Maurocordat le rencontra fort près de Jassi, où les deux Princes eurent une longue conférence.

Demetrius entra dans sa capitale sans aucune pompe, et fut reçu avec grandes acclamations du peuple à qui la mémoire de son Père Constantin étoit encore chère.

³⁶ Marie.

³⁷ Smaragda, morte en 1719.

³⁸ Matei, Constantin, Serban (Sergie) et Antioch.

³⁹ Le palais sur le Bosphore, avec les collection et la bibliothèque du prince, sera confisqué par le sultan Ahmed III après la fuite de Dimitrie Cantemir en Russie.

⁴⁰ Allusion à la documentation de Dimitrie Cantemir pour son livre *Système de la religion islamique*, écrit en latin, dont la version russe devait paraître à St. Petersbourg en 1722.

⁴¹ Le choix portant sur Dimitrie Cantemir se décida peu avant le 21 novembre 1721 (C. C. Giurescu, *Istoria românilor*, 2^e éd., III, p. 220).

⁴² Teberdar Mehmed Pacha (17 août 1710 – 13 novembre 1711),

⁴³ Devlet Ghrîi II (1708–1713).

La Princesse son épouse avec toute la famille, qui étoit composée de deux filles et 4 fils, le suivit quelques semaines après ; et l'aîné des fils nommé Matheus fit l'entrée publique en représentant son Père.

La première chose que celui-ci fit en arrivant c'étoit d'évacuer toutes les prisons des criminels d'état. Il y en avoit bon nombre, parmi lesquels la plupart ne méritoient pas ce nom, et n'étoient que la victime des soupçons de Maurocordat.

^{8°} A peine fut-il arrivé à Jassi qu'il reçut ordre de la Porte de bâtir le pont sur le Danube par lequel l'armée turque devoit aller / à la rencontre de l'ennemi et en même tems le grand vizir lui enjoignoit de lui envoyer l'argent dû à lui et aux autres seigneurs qu'il n'avoit pas payé en recevant la Principauté. Demetrius fut extrêmement piqué de ce dernier ordre, et d'alors résolut de se venger sur le vizir et de ne point perdre l'occasion qui s'offroit de délivrer sa Patrie du joug des Infidèles.

Par bonheur, Pierre le Grand lui envoya sur ces entrefaites un médecin grec nommé Policala, pour lui faire de propositions qui étoient fort avantageuses. Il crut ne devoir pas le refuser, s'agissant de servir un Prince chrétien et rendre son peuple heureux. Il commença la correspondance avec ce monarque dont le fruit d'abord fut une convention entre lui et l'empereur par laquelle on avoit stipulé que : [1] la Principauté de Moldavie, rendue à son étendue ancienne, devoit être sous la Protection de la Russie. 2. que le Prince et son Peuple devoient faire en conséquence serment de fidel[ité] à S.M.I.⁴⁴ d'abord que l'armée russe ^{9°} seroit entrée en / Moldavie ; 3. que le Prince devoit en même tems unir ses troupes avec celle de l'Empereur et agir de concert contre les Turcs ; 4. que le Prince aussi bien que ses successeurs devoient à perpétuité jouir de la souveraineté de la Moldavie sous les auspices des monarques russes ; 5. que personne autre ne pouvoit être admis à cette Principauté jusqu'à l'entière extinction de la famille de Cantemir et d'autres conditions fort avantageuses au Prince et à son peuple conçues dans 18. Articles. Cette convention fut approuvée par l'Empereur dans un diplôme signé de sa main à Luzque en Pologne le 13 d'Avril 1711. cacheté du grand sceau de l'Empire et envoyé au prince par un exprès.

En conséquence Demetrius continuait de donner à S.M.I. tous les avis nécessaires tant par rapport aux forces qu'il devoit conduire avec lui, que pour les moyens dont il devoit se servir dans l'entreprise. /

^{9°} Cependant il ne manqua point à faire bâtir le pont sur le Danube. C'étoient les Turcs qui en faisoient la dépense ; la Valachie et la Moldavie fournissoient le bois, et la direction de tout étoit confiée à Demetrius, de sorte qu'il lui étoit fort aisé de retarder l'ouvrage. Aussi le faisoit-il autant qu'il le pouvoit sans crainte d'être soupçonné en intelligence avec les Russes : et pressoit continuellement l'empereur Pierre de hâter sa marche avant que le pont fût achevé. Par malheur, ses avis, comme d'un homme dont

⁴⁴ L'une des missions d'Antioch en tant que ministre plénipotentiaire de la Russie à Londres étoit de faire reconnaître le titre d'empereur assumé par Pierre le Grand en 1722. Au moment où cette biographie a été rédigée, les puissances occidentales n'avaient pas encore reconnu ce titre, ce qui explique ses références tantôt à « Sa Majesté czarienne », tantôt à « Sa Majesté impériale », que l'on retrouve d'ailleurs aussi dans les versions de Tindal et de Jonquières : « Czar », « Czarine », mais aussi « Empereur de Russie », « Empire », « l'Impératrice ».

la fidélité n'étoit pas encore éprouvée, ne purent pas être suivis et l'empereur trompé par les espérances que lui avoit données le prince de Valachie, Brancovan, ne fut pas à tems de prévenir aux Turcs le passage du Danube. Sa Majesté arriva à Jassi le mois de Juin 1711. et le 29 de ce mois on célébra la fête du nom de Sa Majesté dans le palais du Prince. Dans le même tems, toute la noblesse de la Moldavie et le peuple reconnut ce monarque pour souzerain, et lui préta publiquement serment de fidélité, en suivant l'exemple de leur prince. 1711

Celui-ci suivit l'empereur à l'armée et laissa sa femme et ses enfants dans Jassi qu'on avoit muni d'une garnison russe composée de 5000 hommes seulement; de sorte que ce fut pure providence qu'ils n'aient pas été / tous pris, la ville n'ayant point de fortifications. 10

Quoique le prince Cantemir avoit fourni à l'armée russe un bon nombre de bétail & du vin en abondance, elle se trouva en peu de jours en manque de vivre, et l'empereur fut obligé de rechercher la paix. Mr : le Baron Chafirof⁴⁵ fut donc expédié aux camps des ennemis muni d'un plein pouvoir à cet effet, et il réussit comme tout le monde le sait.

Il est nécessaire de rappeler au Lecteur une particularité de cette négociation par laquelle Demetrius finit son *Histoire de l'Empire Ottoman*. Elle rendra immortelle la gloire de Pierre le Grand, qui dans cette occasion a montré une action digne de son nom. Lorsque Mr : Chafirof entra en conférence avec le grand vizir, celui-ci insista comme sur une condition principale que le prince Cantemir fut rendu; à quoi Pierre le Grand ne voulut jamais consentir, quoique il se voyoit lui, sa famille et son armée dans l'extrémité. Mais pour ne se point sacrifier mal à propos, il fit dire aux Turcs que le Prince n'étoit pas dans son camp, cependant celui-ci / étoit enfermé dans un carosse de l'impératrice Catherine, qui seule et un domestique qui lui apporta le manger savoient le secret. 10^o

Le prince voyant qu'il n'y avoit plus d'espérance à rester en Moldavie se procura de l'Empereur une autre patente par laquelle Sa Majesté promettoit à lui et à la noblesse moldave la récompense de toutes les dépenses et pertes souffertes dans cette guerre, il leur accordoit la permission de chercher leur asile en Russie, en assignant au Prince des terres pour sa subsistance; à la fin de ce même diplôme, il le créa lui et ses héritiers Prince de l'Empire Russien avec le titre d'Altesse Sérénissime, il lui donna le privilège de n'être lui-même subordonné à aucune justice qu'à celle de l'Empereur lui-même, et les Moldaves qui se trouvoient en Russie à la sienne seule, cette pièce est datée à Mogilef le 1 d'Août 1711. 1711; 1. d'Août

Après la conclusion de la paix, le prince Cantemir retourna à Jassi escorté par quelques régiments russes et, ayant pris sa famille & tous les meubles, quitta sa Principauté et suivit l'armée russe accompagné de plus de mille seigneurs & officiers moldaves qui voulurent abandonner leur Patrie pour suivre le sort de leurs maîtres. /

Le Prince avec ses gens se rendit d'abord en Ukraine dans la ville de Charcof, où on lui avoit assigné les quartiers pour sa réception et celle de tout son monde; il y demeura jusqu'en 1713, qu'il vint à Moscou avec toute sa famille pour y faire sa demeure. 1713

⁴⁵ Pierre Pavlovitch Chafirov (1669—1739), diplomate et ministre de Pierre le Grand et de Catherine I^{re}, depuis 1709 vicechancelier de l'Empire.

Il fit en attendant deux voyages à St. Petersbourg pour s'aboucher avec l'Empereur, et la princesse accoucha de deux fils, car elle étoit enceinte lorsqu'elle quitta la Moldavie. Tous les deux enfants moururent aussitôt qu'ils vinrent au monde.

Comme il falloit pourvoir à l'entretien de ces gens qui l'avoient suivi dans sa retraite en Russie, il supplia l'Empereur que ces terres dont Sa Majesté l'avoit gratifié fussent partagées entre eux, et qu'on lui donna d'autres dans l'Empire même.

Sa Majesté Impériale y consentit : les villages d'Ukraine furent distribués aux nobles Moldaves, selon la liste que le Prince avoit donnée, et il lui donna 1000 maisons de paysans des domaines appartenant à la Cour. Ces terres-ci n'avoient jamais appartenu qu'aux Czars, et tant par leur situation, que le grand nombre des habitants passent pour les meilleures de tout l'Empire. Sa Mj. ajouta à cela une grosse pension annuelle qui dura jusq' à la mort du Prince. /

11^p A peine Demetrius fut-il arrivé à Moscou, que Cassandra son épouse tomba malade. Les deux dernières couches l'avoient tellement affoiblie qu'elle n'avoit jamais pu en revenir, et le chagrin qu'elle sentoit continuellement de la perte de sa patrie et ses parents abandonnés en Moldavie, en Valachie et à Constantinople (où tout son bien, et celui de son mari étoit confisqué par ordre de la Porte, et vendu à l'encan) la rongeoit tous les jours, à la fin elle succomba à une grande fièvre.

Il y avoit alors à Moscou un médecin grec nommé Dinaqui. Il fut appelé d'abord pour la secourir, mais malheureusement il porta le dernier coup, car lui ayant prescrit une purge, qui par l'ignorance de l'apothicaire étoit trop forte, lui donna quatre vingt selle par en-haut et par en-bas, ce qui l'emporta de ce monde le 11 du Mai 1713 après une maladie de peu de jours, à la fleur de son âge, car elle n'avoit que 30 ans. Demetrius fut inconsolable de cette perte car il l'aimoit à la folie. Aussi, méritoit-elle son amour, car non seulement elle étoit attachée extrêmement à lui, et l'avoit rendu père d'une nombreuse famille, mais / de plus, c'étoit une femme prudente, tranquille, pleine d'esprit, aimant beaucoup la lecture, et en même temps fort appliquée à la conduite de sa maison, et à l'éducation de ses enfants. Sa bonté qui étoit au-dessus du médiocre en étoit le moindre ornement.

Elle fut enterrée avec beaucoup de magnificance à Moscou, dans le Cloître des Grecs, où le prince son époux avoit contribué à bâtir une belle église ⁴⁶.

1714 L'année suivante, Demetrius se rendit à St. Petersbourg avec son troisième fils nommé Serbanus qui n'étoit âgé que de 7 ans. L'enfant prononça au jour de Pâques devant l'empereur une harangue ⁴⁷ et Sa Majté Imple lui fit un beau présent; et le fit enrégistrer soldat de son régiment.

⁴⁶ Il s'agit d'une petite église au vocable des S^{ts} Constantin et Hélène, bâtie par Dimitrie, Cantemir aux portes du couvent grec de St. Nicolas à Moscou.

⁴⁷ C'est le *Panegyricum juvenis principis Russiae et Moldavice, sept. aetatis, imperatoris Petri, anno 1711*, dont la copie se trouve à la BAR de Bucarest, ms lat. 44; il a été publié en 1714 à St Petersbourg (en version latine) et en 1783 à Moscou (en version russe), cf. P. P. Panaitescu, *op. cit.*, p. 189.

Comme l'empereur partit l'année d'après pour les pays étrangers, Demetrius prit cette occasion aller pour visiter ses terres, où il demeura jusqu'en 1717. Ce fut dans ce tems de repos qu'il acheva son *Histoire de l'Empire ottoman* qu'il avoit commencée à Constantinople. En 1716, il exerça en conséquence d'un article du diplôme de Pierre le Grand sa juridiction sur quelques seigneurs moldaves. / J'ai dit ci-dessus que les villages d'Ukraine qu'on avoit donnée d'abord au Prince furent peu distribués qui l'avoient suivi en Russie. Comme ces villages étoient assez grands, il y en eu quelques-uns qui furent partagés entre cinq ou six de ces nobles. Le voisinage leur donnoit la commodité de se fréquenter; on y faisoit des festins, et comme le vin et les liqueurs forts y son abondants ordinairement les repas finissoient en désordre, fini ordinaire de l'ivrognerie. Une bonne fois le désordre parvint à tel point qu'il eut des coups de sabre et de pistolet tirés entre les convives; et par malheur, deux seigneurs furent tués et plusieurs blessés. Les insultes portèrent leurs plaintes au prince, qui fit citer les criminels à comparoître devant lui, et après fait leur procès, il en condamna trois à la mort et les autres aux galères. Mais peu après il changea la sentence de mort en châtement corporel, ce qui a été exécuté, et à le tout approuvé par l'empereur. Je crois qu'est l'unique exemple qu'on trouve dans l'histoire de la Russie qu'un sujet ait exercé le droit de mort et de vie en son propre nom.

L'année 1717, l'empereur, attiré par les désordres qui étoient arrivés dans le pays se rendit à Moscou. Demetrius y vint aussi, et pendant le séjour de Sa Majesté dans cette capitale il étoit souvent avec ce monarque, et en recevoit même souvent l'honneur de ses visites. Au départ de l'empereur pour St. Petersbourg, il le suivit par son ordre parmi les courtisans. Toute sa famille resta pour lors à Moscou, sa seconde fille, appelée Smaragda, étant tombée malade de phtisie. En arrivant à Petersbourg, il vit un jour dans une des assemblées (qui se faisoient parmi la noblesse régulièrement tous les hivers) la troisième fille du prince Troubezkoï⁴⁸ à cette heure feldmaréchal des troupes russiennes, qui étoit la plus belle damoiselle de son tems, et en devint amoureux, à ce point qu'en peu de jours il prit la résolution de la demander à son père en mariage. Elle lui fut d'abord accordée, et au commencement de l'hiver suivant il l'épousa. Un peu avant les noces, qui furent des plus magnifiques, il rasa sa barbe et prit l'habillement françois, jusqu'alors ayant toujours porté l'habit moldave. L'empereur le distingua beaucoup dans ce festin, car c'étoit Sa Majesté. Elle-même qui vint le chercher à la maison pour le conduire à l'église où la cérémonie nuptiale devait être célébrée, et l'en reconduisit à la maison. / En retournant, il lui fit présent d'une belle épée; la fête dura trois jours et Sa Majesté y a toujours assisté avec l'impératrice, les princesses de sang et tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à Petersbourg.

Les noces finies, Sa Majesté l'appella au Sénat et le fit son conseiller privé et membre de cette auguste assemblée.

Ses enfants avoient tous suivi à Petersbourg excepté sa fille Smaragda, qui empira de jour en jour et enfin mourut le 4 juillet de la même année, âgée de 17 ans.

⁴⁸ Anastásija, la fille du prince Ivan Jurievitch Trubezkoï, élevée et instruite en Suède ou son père étoit prisonnier après la bataille de la Narva.

La Providence lui en donna une autre à la place de sa seconde épouse le 8 novembre de la même année. Pierre Premier avec la mère de l'impératrice régnante la tinrent sur les fonts de baptême, et l'appelèrent aussi Smaragda.

1720 L'année suivante, la Cour s'étant rendue à Moscou, Demetrius il vint aussi, et l'Empereur ayant résolu d'aller en Perse, il eut ordre de suivre Sa Maj^{te}, avec le comte Tolstoi et l'amiral Apraxin. Dans cette expédition, celui-ci eut le commandement de l'armée et Tolstoi avec Demetrius eurent la direction des affaires politiques, tous les trois composant le Conseil de Sa Majesté Imp^{le}.

14 Il accompagna l'Empereur par terre jusqu'à Colomna (ville éloigné de Moscou à 90 verst[es] située sur l'embouchure de Moscva qui s'y jette dans la rivière de Occa :). Il y trouva sa famille qui le suivait par eau : et s'étant embarqué poursuivit son chemin par eau jusqu'à Astrakan, où il arriva le 4 de Juillet.

1721 A peine étoit-il parti de Colomna qu'il commença à sentir quelques douleurs de reins, et une petite fièvre continuelle, accompagnée de tems en tems d'un foible qui l'obligeoit à garder le lit pour quelques jours. Cependant, cela ne l'empêchoit pas à vaquer à ses études, et à avoir soin de l'établissement d'une imprimerie turque. L'Empereur voulant publier ses manifestes pour la guerre en Perse dans la langue turque lui avoit ordonné de faire faire des caractères turcs pour l'impression ; et comme le tems pressoit, on ne put exécuter ce projet qu'en chemin faisant, la commodité des vaisseaux plats sur lesquels on voyageoit étant fort propre à cela. En effet l'affaire réussit si bien qu'on étoit en état [à] l'arrivée à Astrakan d'imprimer les manifestes, et de les envoyer en Perse. /

14^e Ce fut dans le mois d'Août que Demetrius s'embarqua à Astrakan sur une frégate de 20 pièces de canon pour suivre l'Empereur en Perse. Toute l'armée passa la mer avec Sa Maj^{te} et en peu de jours arrivèrent heureusement à l'endroit où on a bâti depuis le fort de la S^{te} Croix.

Comme Demetrius étoit obligé d'accompagner l'Empereur par terre jusqu'à Derbent, il envoya sa frégate avec ses bagages & domestique pour l'y attendre. Mais malheureusement le bâtiment fut jeté par une grande tempête sur un banc de sable, et excepté l'équipage qui se sauva, tout y périt, entre autres choses le Prince y perdit la caisse avec ses papiers, parmi lesquels il y avoit une ébauche d'une *Histoire depuis Mahometh le faux prophète jusqu'à Sultan Osman Premier Empereur Turc*. Ouvrage qui avoit compté beaucoup de peine, et qui méritoit un meilleur sort.

15 La maladie du Prince augmentoit de jour en jour sans que ni lui ni les médecins en puissent connoître la cause. / Il poursuivoit cependant son voyage jusqu'à Derbent : et dans un bon intervalle qu'il eut, il visita la fameuse muraille sur les montagnes Caucase, dont le professeur Bayer a donné un détaillé dans le 2[ème] vol. d'*Actes de l'Académie de St Petersbourg*.

Sur le retour de Derbent, en arrivant à la rivière Soulac, on s'aperçut que la maladie de Demetrius étoit un diabètes ; et peu après, la grande quantité d'urine qu'il faisoit tous les jours l'affoiblit tellement qu'il n'étoit plus en état de monter à cheval & se croyant près de la

mort il fit son testament qu'il donna en main propre à l'Empereur qui en étoit nommé l'exécuteur, et le tuteur de ses enfants. Les trois aînés de ses fils étoient du voyage, sa femme, sa fille et son fils cadet étant resté à Astrakan.

Comme on alloit retourner à cette ville, l'Empereur devant se séparer du malade vint le voir & lui laissa Policala, médecin de l'Impératrice, pour en avoir soin. /

Il arriva à Astrakan dans le mois d'Août tellement abattu qu'on avoit toutes les peines du monde à le reconnoître. La maladie cependant augmentoit continuellement, aussi bien que le flux de l'urine. Il en faisoit jusqu'à 9 bonnes bouteilles par jour. Enfin, vers le commencement de décembre il arriva à un tel point de danger qu'il crut nécessaire de se confesser et communier attendant à tous moments la mort. L'admiral Apraxin, M^r Tolstoi et le prince Georges Troubezkoï accoururent pour lui donner le dernier adieu. Sa femme, ses enfants et toute sa famille fondoient en pleurs, pendant que lui avec une intrépidité extraordinaire les consolait en les recommandant aux trois ministres et en les conjurant à un amour mutuel et ferme union après sa mort. 15^v

Dans cette extrémité on lui dit qu'il y avoit encore dans la ville un certain M^r Englert, médecin de l'armée, qu'il n'avoit pas consulté sur son mal. On l'appella donc sans hésiter, et ce docteur fit si bien / que le Prince à l'aide de ses remèdes fut en peu de tems en état de sortir pour aller entendre la messe de Noël dans la cathédrale de la ville. Et se sentant mieux de jour en jour, il prit la résolution de partir d'Astrakan pour se rendre sur ses terres selon la permission que l'Empereur lui avoit accordée. 16

Il partit d'Astrakan le 14 de Janvier de l'année 1723, s'étant pourvu de tous les remèdes nécessaires, et des instructions du médecin qui ne pouvoit pas l'accompagner. 1723
Janv.

Le voyage fut assez long non seulement par la distance énorme de pays, mais aussi par les rechutes de sa maladie qui l'obligeoit de s'arrêter assez souvent pour reprendre ses forces.

Enfin il arriva sur ses terres le 23 de mars en assez bonne santé. Il y employa son tems avec les divertissemens ordinaires de la campagne, à régler ses affaires domestiques et à bâtir une église de pierre dédiée au S^t Demetrius, lorsque sa santé le lui permettoit. / Car de tems en tems y ressentoit son mal, et le flux de l'urine augmentoit et diminueoit par intervalles. Enfin, le 15 d'Août, après avoir entendu la messe et assisté au festin qu'il donnoit tous les ans à l'occasion de nom de sa fille aînée, il fut attaqué d'une fièvre lente, sa maladie ordinaire étant aussi augmentée au dernier point. Il mourut le 21 à 6 heures du soir. 16^v

Le matin de ce même jour voyant que son dernier moment approchoit, il se confessa et reçut le S^t Sacrement, et l'extrême onction avec toute la dévotion imaginable; et ayant embrassé sa femme et ses enfants, il perdit la parole le 11 heures du matin, par une espèce d'esquinancie ⁴⁹ qui lui serra tellement la gorge dans un instant qu'il ne pouvoit respirer que très difficilement et en jetant des soupirs et de gémissemens qui fai-

⁴⁹ Angine, inflammation des amygdales, cf. l'it. *squinanzia*.

soient pitié aux assistants : et dans cette affreuse situation il continua jusqu'au point qu'il rendit l'âme à Dieu, âgé de 49 ans, 7 mois et 5 jours. /

17 Sa femme et ses enfants après sa mort transporter[ent] son corps à Moscou, où il fut enterré dans le Cloître des Grecs auprès de sa première épouse et sa fille Smaragda.

Il eut du premier lit 6 fils et deux filles & du second une seule fille ; une des filles & deux fils, comme nous avons dit, moururent de son vivant, et il en laissa après sa mort deux filles, Marie et Smaragda, et quatre fils : Matheus, Constantinus, Serbanus et Antiochus, tous vivants.

17 Demetrius étoit d'une taille médiocre, plutôt mince que gras. Il avoit un visage assez agréable, et un discours fort doux et mesuré. Il se levoit ordinairement à 5 du matin, et après avoir bu son café (ce qu'il faisoit en fumeur de tabac à la manière turque), il se mettoit à étudier jusqu'à son dîner, qui étoit toujours réglé à midi. Il ne mangeoit ordinairement que d'un plat, son favori étant de petits poulets avec quelques herbes aigres. Entre les repas il buvoit son vin toujours à l'eau. / L'ivrognerie étoit son ennemie mortelle, car après une sale débauche il resté quinze jours malade. Il dormoit un peu après le repas, et le reste de la journée étoit employé à l'étude jusqu'à 7 heures du soir. Alors il voyoit son monde, en ayant soupé à 10 heures, il se couchoit à minuit.

Il a été obligé d'altérer cette manière de vivre depuis que Pierre le Grand l'avoit nommé sénateur & qu'il avoit pris une jeune femme. Car les affaires d'Etat, et les agréments qu'on tire d'une épouse belle & jeune l'emportoient de tems en tems sur les études.

18 La mort de son père pendant son enfance, sa longue demeure à Constantinople sans emploi et la courte durée du gouvernement de sa Principauté ne lui a pas permis de montrer sa capacité dans la politique, et son courage dans la guerre, quoiqu'il ne manqua point ni de l'une ni de l'autre. Toute sa vie sédentaire fut donc / employée à cultiver son esprit et en produire les fruits. Il composa divers ouvrages, dont les principaux sont ceux-ci :

1. *Histoire de l'agrandissement & de la décadence de l'Empire Ottoman*, qu'il écrivit en bon latin sous le titre de *Incrementa & decrementa Aulæ ottomanicæ, sive Aliothmanicæ Historiæ Synopsis*. C'est le livre qu'on imprime actuellement en Anglois ⁵⁰.

2. *Systema Religionis Mohametanae*, écrit & imprimé du russe par ordre de Pierre le Grand, à qui il a été dédié par l'auteur. In folio ⁵¹.

3. *Le Monde et l'Ame*, imprimé en Moldavie, en langue grecque & moldave. C'est un livre de morale en dialogue ⁵².

4. *L'Histoire de l'ancienne et nouvelle Dacie* ⁵³. Un gros volume in folio écrit en langue moldave. Manuscrit, Le même livre en latin périt dans la mer Caspienne.

⁵⁰ Voir note 1, ci-dessus.

⁵¹ V. ci-dessus, note 40 ; version roumaine de Virgil CÂNDEA, sous le titre *Sistemul sau întocmirea religiei muhammedane*, Bucarest, 1977.

⁵² Ed. V. CÂNDEA, Bucarest, 1974.

⁵³ Il s'agit de *Hronicul a vechimii romano-moldo-vlahilor*, œuvre majeure de Dimitrie Cantemir dans le domaine de l'histoire roumaine.

5. *L'état présent de la Moldavie*⁵⁴, écrit en latin, avec une carte géographique du pays dressée par lui-même. S'imprime en Hollande In 4^{to}.

6. *Histoire de la création avec remarque physique* écrite en latin sous le titre *Theologophysica*⁵⁵. In folio. Manuscrit.

7. L'Histoire de deux Maisons de Brancovani & Cantacuzeni, écrite en langue moldave, sous le titre *Hieroglyphyca*⁵⁶. In 4^{to}. Mss.

8. Histoire des Turcs depuis Mahomet le faux prophète jusqu'au premier Empereur. Noyé dans la mer Caspienne.

9. Un livre des Airs de Musique turque. In 4^{to}.

10. Introduction à la musique turque en langue moldave⁵⁷. In 8^{to}.

Hormis ses ouvrages complets, il a écrit différents traités, la plupart sur la Morale & l'Histoire, dont on conserve les originaux ou plutôt les ébauches.

Il parloit bien les langues turque, persane, arabe, grecque moderne, latine, italienne, russe et la moldave, et il entendoit fort bien le grec ancien, l'esclavon et la langue française.

Son fort étoit l'Histoire, quoique il s'étoit beaucoup appliqué à tous les cours de la Philosophie. Il entendoit passablement les Mathématiques, autant qu'il auroit pu l'apprendre dans un pays où on ne connoît pas les perfections que l'Algèbre et les observations des savants modernes ont donné à cette Science. De toutes les parties de la Mathématique, l'Architecture étoit celle qu'il aimoit le plus. Les églises qu'il bâtit dans trois de ses villages sont de son dessin et de sa façon.

Il étoit membre de l'Académie de Berlin, et dans le même tems que la nouvelle de sa mort parvint à S^t Petersbourg, où se trouvoit la Cour, le Résident de l'Empereur romain reçut pour le défunt un diplôme de Prince de l'Empire Romain, qu'il renvoya à son maître.

Fin.

⁵⁴ Réédition de Gh. Guțu, Bucarest, 1973.

⁵⁵ Il s'agit d'un manuscrit avec des passages de l'œuvre du philosophe flamand Johannes Baptista Van Helmont.

⁵⁶ *Istoria ieroglifică*, publiée dans *D. Cantemir, Opere complete*, vol. IV, Bucarest, 1973.

⁵⁷ Voir Dimitrie Cantemir, *Cartea științei muzicii*, éd. Eugenia Popescu-Judet, Bucarest, 1973.

SWIFT AND THE CANTEMIRS: AN 18th CENTURY CASE IN LITERARY CONTINGENCY*

ANDREI BREZIANU

Accountably, Demetrius Cantemir would have had little or no opportunity to get acquainted with Jonathan Swift the man, the clergyman or the writer: no recorded evidence can bear witness to his having been in direct contact with the author of *Gulliver's Travels*. A striking series of biographical coincidences seems to point, however, to the fact that Swift — by six years Cantemir's senior — might have heard of his Moldavian contemporary in one way or another. Some possibly connective personages can thus be traced back in the list of the subscribers to the *History of the Growth and Decay of the Othman Empire*, . . . Printed for James, John and Paul Knapton, at the Crown, in Ludgate Street, London MDCCXXIV. Among them one is indeed surprised to discover some of Swift's friends and acquaintances, whose names are mentioned in passing in the *Journal to Stella*, such as, for instance, the Earl of Chesterfield, Lord Carteret, Lord Duplin, Lord Cadogan, Lady Elizabeth Germain, Sir Thomas Hanmer, and others of lesser purport, for their being mostly episodic appearances in the *Journal*: General Gore, Charles Stanhope, the Earl of Warrington, Lady Walpole, Sir Charles Wager a.s.o. Whether Swift had had an opportunity to peruse Prince Cantemir's historical work after it was published in London, remains moot. Still, one may safely presume that the Dean (at that time for more than ten years in his Saint Patrick assignment) must have heard of it, all the more so as his interest for history, institutions, remote mores and geography had proved abiding and constant, and the unique position of Cantemir's book in the framework of the then available historical information on the Ottoman topic remains unquestionable. But even provided this was so, there is little evidence to suggest that Swift may have known about Prince Demetrius Cantemir's other capabilities, that of a satirist, for example. It is interesting to note that a further link character may have been Lord William Paget, the British Ambassador to Constantinople at the time of Demetrius Cantemir's own stay in the city, whom Swift mentioned both in his *Journal to Stella* (March 20th, 1713) and previously in a letter to his cousin Thomas Swift (May 3rd, 1692). One may add that Lord Paget had also been a traveller through the Romanian Principalities, on his way back from Turkey to

* This paper is an abridged fragment from a doctoral dissertation entitled *Swift and His Romanian-speaking Audiences Before 1944*.

London, in May — June 1702¹. Oddly, Demetrius Cantemir in his turn mentions Lord Paget in his *History* (I, IV, p. 384), while in an early letter to his sister Jane (written while the Russian Emperor was visiting England — 1698), Swift records in passing (perhaps jocularly) Demetrius Cantemir's future protector, Peter the Great: "...The Czar is here and is fallen in love with you and desires to carry you to Muscovy"².

Such unexpected hints, the same as other coincidences having to do with Swift's and Cantemir's progress as writers might compel attention as curious milestones in parallel biographies: their literary débuts: 1698 — the year when at Moor Park Swift gave the finishing touch to his *Tale of a Tub*; and also the year when, in Iassy, Moldavia's capital, Cantemir happened to publish his first work, *Dişanul sau Gilceava înţeleptului cu lumea*. 1704, *A Tale of a Tub* with *The Battle of the Books* and *The Mechanical Operation of the Spirit*, Swift's major satires, were printed in London; a year later, Cantemir's own satire and unique ironical work *Istoria ieroglifică* was close to completion in manuscript form. Two years in the history of English politics (out of which *Gulliver's Travels* were to emerge) are dramatically recorded, albeit colloquially, in Swift's *London Journal to Stella* (from 1710 to 1713): this span of time roughly coincides with Demetrius Cantemir's two years of Iassy experience as a ruling Prince of Moldavia (1710—1711); a first edition of Swift's *Works* was published in Dublin in 1735; the first English edition of Cantemir's *History of the Ottoman Empire* appeared in London in 1734—1735. The listing of coincidences may perhaps be carried even further.

The periods of cultural history hardly coincide with the unpredictable tides of genius. Such was the case of Demetrius Cantemir, Swift's undescribed contemporary, illustrating *incognito*, in parallel literary creations, the craft of satire at the Eastern extreme of the Continent, at roughly the same time when Swift's biting irony and sarcasm were winning public and unquestionable applause in the West. In order to grasp the difference in mode between the two contemporaries, a brief survey of Cantemir's satirical mind is perhaps appropriate. As Professor Ana Cartianu aptly described it, "*Istoria ieroglifică* may be taken at face value and read as an argument, as a generalized parliamentary debate in the animal world. As such it has the charm of moral fables and of the fantastic animal tale, each animal or bird having its own personality and language adequate to the tragedy or violence of the occasion. Behind these hieroglyphs, however, stand human personalities of the epoch, each perfectly impersonated by the bird or animal that serves as its emblem. The correspondence between humans and animals is both comic and terrifying. The satirical aspects seem rooted in a conviction that the whole biological scale, from insect to man, is subject to the same vices of envy, hypocrisy, greed, cruelty, and general beastliness. A cynical philosophy ensues, a pessimistic outlook concerning persons and 'matters accidental' which are infallibly perishable, governed by 'primary causes' and

¹ Cf. *Analele Academiei Române*, XXI, pag. 287 and N. Iorga, *Histoire des relations anglo-roumaines*, "Progresul", Iaşi, 1917, pp. 40—47.

² Cf. *The Correspondence of Jonathan Swift*, ed. F. Elrington Bale, London, 1910—1914; quoted by E. Pons, Swift, *Œuvres*, NRF, Pleiade, 1965 p. 384.

‘natural phenomena’³. Several distinctive features emerge from this terse presentation: first, the element of secrecy and mystery; the author himself (he signed Swift) erasing himself (J.S.D.D.D.S.P.D. on the title page of *Gulliver’s Travels*) is:

1.8.40.8.300.100.10.400.

20.1.50.300.5.40.8.100.

A cryptic way of concealing both authorship and identity; then the political drive of the argument, a common feature also with Swift; the indictment of human vices, such as pride first and foremost; the use of the animal mask (though in a different key); in addition, a specific pessimistic outlook, obvious in the overtones and explicit statements of both.

Oddly enough, for all its specific features — most of them derived from the work’s lack of filiation in the field of a written tradition — Demetrius Cantemir’s *Hieroglyphic History* shares with Swift more than the general line of a self-evident, if diverse, satirical temper. One of the first things to arrest attention is the historical conditioning and interconnections in the art of both. It is almost a truism to repeat that in *Gulliver’s Travels* Swift performed “a moral and political act, an exercise of pressure. The words begin with history and are completed in history; they are resolved, in a sense, beyond the book itself, in the world at large. The book aspires to the condition of art, but indirectly and as a secondary merit; its first object is to change the world”⁴. The same, of course, could be said to apply to Prince Cantemir’s satirical fiction. Taking a further look, however, one is bound to face the diverging modalities in which similar thrusts of the satirical mind were given shape in point of style and literary conventions.

Accountably, one of the most important points has to do with the altogether different ways of handling the animal mask; with Swift, this is only part of the ironic paraphernalia, at work mostly in the concluding part of *Gulliver’s Travels*, where the paroxysmic accents of sarcasm are vested in the Houyhnhnms’ horse-like appearance. There is little to support a similar outlook in the case of Demetrius Cantemir’s satirical unleash in the *Hieroglyphic History*. More akin to pristine models in the art of satire, much closer to the Latin etymon of the species — *satura* —, his is rather the outlook of a fabulist resorting to the animal mask in order to transpose the trend of his story in the key of a fantastic sphere where beasts can speak, do a struggle and fight against their opponents, according to the nature of each being: such a quintessential manner of summing up human features by referring them to animal symbols sounds indeed more archaic and has more to do with classical and medieval models, such as the Homeric *Batrachomyomachia* or Geoffrey Chaucer’s *Parliament of Fowls*: or, in more accurate terms of relationship, with the folk motifs to be found in the so-called *Fiziolog*, a popular collection of medieval

³ Ana Cartianu, *The Hieroglyphic History: A Few Landmarks*, in “Secolul 20” no. 11-12/1973, p. 15.

⁴ Denis Donoghue, *Jonathan Swift: A Critical Introduction*, Cambridge University Press, 1969, p. 20.

tales with a wide oral circulation in the seventeenth and eighteenth century Romanian-speaking audience.

With Swift, especially in *Gulliver's Travels*, the animal mask is just another means in the writer's basic strategy of charging upon human pride, "an evil for which the Houyhnhnms have no name because the evil is unknown to them". Such a move of the satiric mind is in fact an all-out offensive. As Denis Donoghue has it, "Swift is always careful to distinguish between the moral universal and the particular version of it exhibited by each man's stock of it. When he thought of man, he turned the universal in the other direction"⁵. The quotation offered to back up this assertion is the well-known passage from Swift's letter to Alexander Pope (September 29th, 1725):

"When you think of the World give it one lash the more at my Request. I have ever hated all Nations, professions and Communities, and all my love is towards individuals; for instance I hate the tribe of Lawyers, but I love Councillor such a one, Judge such a one, for so with Physicians (I will not speak of my own Trade), Soldiers, English, Scotch, French; and the rest but principally I have and detest that animal called man, although I Heartily love John, Peter, Thomas and so forth. This is the system upon which I have governed myself many years (but do not tell) and so I shall go on till I have done with them. I have got Materials Towards a Treatise proving the falsity of that Definition *animal rationale*; and to show it should be only *rationis capax*. Upon this great foundation of Misanthropy (though not in Timon's manner) the whole building of my Travells is erected: and I never will have peace of mind till all honest men are of my Opinion"⁶.

It is critically important to note that the difference between this frame of mind and Demetrius Cantemir's satirical outlook stretches wide. The Romanian satirist's vindictive drive is milder and on the whole more humane. No universal indictment of nature, no absolute misanthropy, no fundamental questioning of reason as a chief attribute of man. Under the movable garb of their luxuriant disguise, the characters in *Istoria ieroglifică* turn out to be all subservient to reason: Cantemir's 'Book of Beasts' is nothing but a rationalization of the animal fable, raised at the level of an universally accepted satiric convention. Not surprisingly, the *potpourri* of this *satura* assumes several subspecies: the parable, the epigram, a wealth of pointed sayings derived from paremiology and a general line and trend that may be said to belong to the age-old structure of the happy-end tale. In terms of form, such a satire — aimed at restoring a balance and, in so doing, doing justice to the author himself — is clearly related to classical rhetoric more than to any other model. Its main figures of speech fall into the category of 'emotional description' (or *descriptio*) with the two fundamental divisions well known to all masters of ancient speech craft: *effictio* and simple *notatio* — as expounded, among others, by Tully (in *De inventione*), or by Pseudo-Cicero (in *De ratione dicendi*) whom Demetrius Cantemir appears

⁵ *Op. cit.*, pp. 164–165.

⁶ Jonathan Swift, *Correspondence*, ed. Harold Williams, Clarendon Press, Oxford, 1965, vol. III, p. 103.

to have studied in detail under the tutorship of his Greek master Caca-vela. Thus the structure of a mordant *conte raisonné* in which, as against Swift, satire can go without sarcasm. It is interesting to note that such a mode of satirizing, although based on the fundamental trope of irony, evolves as an original piece of work in which, prefatorily, irony itself as a figure of speech had to be explained: "*Ironic*, El., cuvînt cu carele lăudăm pe cel de hulă și hulim pe cel lăudat în șagă!"⁷.

Swift's rhetoric, of course, is intenser and different. However, it is less the formal aspects and style functions that compel attention. We revert to the distinctive feature of mode rightly emphasized by Denis Donoghue: "The main force of Swift's mockery is directed against man in relation to the animal"⁸. As far as Cantemir's satire is concerned, one could say that the main force of its edge is directed *not* against man, in the Swiftian sense, but against stray, random instances of vice concealed in animal forms. With this distinction in mind it is interesting to note that, by way of an exception, the same mood and vein incidentally make their appearance in short passages of Swift's satire, other than *Gulliver's Travels*, which seems all the more relevant because, for all the briefness of such flashes, one is given the impression of surprising parallelisms of tone and style with Demetrius Cantemir's corrosive descriptions. Such, for instance, is a passage from *A Tale of a Tub* satirizing lust⁹. A quite similar topos appears in roughly parallel terms in Demetrius Cantemir's *Hieroglyphic History*¹⁰. More powerful still in Swift's description of Criticism which can most aptly be compared with Cantemir's description of the Chameleon devouring the eggs of the Viper in *Istoria ieroglică* (II, p. 94).

This is very much in Cantemir's predominant spirit and vein, and although not many instances of this sort may be cited, they do provide — no matter how transitorily — glimpses of parallel and true synchronic modes that one could imagine quite well in reciprocal translations.

The point should be pressed still further by focussing especially on the central intellectual question beyond the animal topos in Swift's and in Cantemir's satirical visions.

Beyond the external aspects a fundamental reference is involved, thus lending the satires of both a somewhat common background. What strikes one most about this is one of the logical foundations of the "animal issue" in the works of Swift and Cantemir. In a brief paraphrase summing up the essence of an interesting study by Ronald Crane, Denis Donoghue pointed out the validity of the demonstration that the key to Swift's manifesto and to the rhetoric of *Gulliver's Travels* is the chapter in the old manuals of logic which dealt with the genus and the species¹¹.

⁷ Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglică*, Editura pentru literatură, 1965, Vol. I, p. 22.

⁸ Denis Donoghue, *Op. cit.*, p. 170.

⁹ Jonathan Swift, *A Tale of a Tub and other Satires*, Dent & Dutton, 1955, p. 55.

¹⁰ Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglică op. cit.*, p. 175.

¹¹ Cf. *The Houyhnhnms, the Yahoos and the History of Ideas in Reason and Imagination*, Routledge & Kegan Paul, London, 1962, pp. 231—254.

“The argument begins with the definition of man as a reasonable animal : *homo est animal rationale*. Up to the seventeenth century one of the great sources of logical teaching was Porphyry’s *Isagoge*, his introduction to the categories of Aristotle. Porphyry, in opposing man as the only species of ‘animal rationale’ to the mere brutes, chose the horse as his specific instance of an ‘irrational’ creature. It therefore became commonplace to say :

*Homo est animal rationale ;
Equus est animal hinnibile ;*

that is, it is characteristic of the horse to be a whinnying animal as it is characteristic of man to be a rational animal. This was part of Porphyry’s famous logical tree, reproduced in many of the contemporary manuals of logic . . . Swift turned Porphyry’s tree upside down, putting horses where the logicians put men, and men where they put horses. So the logicians are refuted, not for the first or the last time . . . Crane argues, therefore, that we are to look upon the Yahoos and the Houyhnhnms as, quite simply, animals ; existent to Gulliver but hypothetical to us. The point is that in Houyhnhnmland the normal distinction of species between rational creatures and irrational brutes is inverted. Horses, which Gulliver cannot help admiring, take the conventional place of men ; and men-like creatures, the Yahoos, whom Gulliver cannot help detesting, take the conventional place of horses. The simplicity of the rhetoric is entirely characteristic of Swift . . . The plan is to prove, at one stroke, the falsity of the definition *animal rationale*”¹².

Symptomatically, Demetrius Cantemir’s own rhetoric in *Istoria ieroglifică* pivots upon the hinges of the same Porphyrian tree, yet in different ways. The main object of his prose was to expose and stigmatize a variety of political personalities whom he considered despicable, the so-called *Struțocămila* above all. The prototype of this monster-like mongrel is not relevant to the present inquiry. Suffice it to say that the main feature and vice of such a monster (“irnaferoditul pasirilor”) is his abnormal and implausible mixture of traits, a gallimaufry of bird and earthbound animal. As birds and animals gather and take sides, the main drive of the attack centers on the questioning of the very nature of each being, but mostly of the so-called *Struțocămila*. Thus the satire is skilfully couched in the structure of a debate, the ironic tournament being one of ideas rather than a destructive unleash, the end of everything being truth, which the satirist endeavours to restore to its full rights, with a vengeance. Hence the acute logical character of the main trend in the story, the recurring refutation of sophisms and of other fallacies, and the frequent appeal to the fundamentals of logics and ontology, two disciplines which Demetrius Cantemir had not only studied but also worked out into some of his writings, his small *Summary of Logics* above all¹³.

¹² Denis Donoghue, *op. cit.*, pp. 166–167.

¹³ As manuscripts : *Sacrosanctae scientiae indepingibilis imago*, (about the year 1700) first published as *Metafizica*, in 1928 (in Romanian translation) ; and *Compendiolum univrsae logices institutiones*, (about the year 1701), first published in 1883 (Opera, vol. VI).

In such a context, *Porphyry's* tree is not only mentioned in the *Hieroglyphic History* ("cele cinci glasuri ale lui Porfirie"), but also eulogized as "țemeiul logicăi"¹⁴. Tellingly, the red thread of Demetrius Cantemir's satire is the pursuit of faithfulness to nature, according to the very principles of logics one finds expounded in the genus, species, differentia, proprium and accidens of Porphyry's tree ("Neamul, chipul, deosebirea, hiriș și țimplarea" — as Demetrius Cantemir had it). Underlying this pursuit is a strong sense of man's final recourse to the concluding arbitration of reason (and implicitly of man's dignity as a reasonable being) which no vicissitudes or predicaments could possibly alter.

One cannot help contrasting this attitude with Swift's 1732 *Beasts' Confession*, a verse satire "grounded upon the universal folly in mankind of mistaking their talents; by which the author does a great honour to his own species, almost equalling them with certain brutes; wherein, indeed, he is too partial, as he freely confesses: and yet he has gone as low as he well could, by specifying four animals: the wolf, the ass, the swine and the ape; all equally mischievous, except the last, who outdoes them in the article of cunning: so great is the pride of man!"¹⁵ In thus branding human pride the very foundations of logics are shattered, the *inversion* between man and animal becomes one of the most relevant devices of Swiftian satire. The weight of this upside down turn of the mind is unmistakable, beginning with Swift's earlier *Meditation upon a Broomstick* (1704) and ending up with the elaborate bitterness of Gulliver's last travels; central to it is an inverted image of man: "at best, the reverse of what it was, a tree upside down. the branches on the earth, and the root in the air... When I beheld this I sighed, and said within myself, *Surely man is a Broomstick!*... But a broomstick, perhaps, you will say, is an emblem of a tree standing on its head; and pray what is man, but a topsyturvy creature, his animal faculties perpetually mounted on his rational, his head where his heels should be, grovelling on the earth!"¹⁶

Describing the background against which literary communication develops has proved effective as an apposite prerequisite for a better understanding of the phenomenon of reception. Posing the question in terms of detailed cultural heritage and intellectual history is a needful way of approaching a domain in which facts as such, if divorced from their context, are likely to make no sense at all. However, the trouble with attempting a detailed account of remote causes and effects in literary communication is that one may come up against specific chronological or geographical limitations, raising problems hard to be answered in precise terms. Such, for instance, would be the question of pursuing kindred guidelines in trying to assess the actual debut of Swift, as an author, in the hands of a specific type of reader during the eighteenth century.

¹⁴ Dimitrie Cantemir, *Istoria ieroglifică*, op. cit.) I, p. 85.

¹⁵ Quoted by Ricardo Quintana, *The Mind and Art of Jonathan Swift*, Gloucester, Massachusetts, 1965, p. 71.

¹⁶ Swift's *Essays in A Tale of a Tub and other Satires*, op. cit., pp. 189–190.

Paradoxically, this way of putting the question is not gratuitous, for, in absolute terms and to the best of my knowledge, one of the earliest Romanian-born readers of Swift was Demetrius Cantemir's own son who — according to available evidence — appears to have read Swift's works in the original. Before expounding the evidence any further, let it be said in passing that there can be no question about Antiokh Cantemir having been a bi-lingual person, with Romanian coming first as his mother-tongue and Russian second as an adoptive language learned in early childhood. The son of Demetrius and Casandra, he was born in Constantinople on September 10th, 1709. After a brief stay in Moldavia, he was brought up by his parents in their Russian exile, where he achieved recognition as a poet while in his teens. Later on, at the age of twenty two he was sent as an Ambassador to London (1732—1738) and then to Paris (1738—1744), where he died young. That his was a Latin-minded bent is clear — among other things — from his life long friendship with l'abbé Guasco, his biographer¹⁷ and many others. Antiokh Cantemir's interests were wide and far-ranging. Let it be mentioned that he is known today chiefly as an intermediary between the philosophers of Western Europe and the Russian Enlightenment. The fame of the man rests mostly on a number of scientific and literary works, for instance, a Russian adaptation of Fontanelle's classic popular presentation of Cartesian science, the *Pluralité des Mondes*, which he produced in his early youth. While in London he was tutored in mathematics and studied Newtonian science. His own library contained Newton's *Principia* in two editions, the *Opticks* and *Arithmetica Universalis*, plus Newton's *Chronology* and edition of Varenus, as well as many commentaries. As a literatus he is mostly appreciated for his verse satires, much in the vein of his Augustan contemporary Alexander Pope. (A good Romanian edition of this literary production, with an introduction by Paul Cornea, was published in 1966 : Antioch Cantemir, *Stihuri*, Editura pentru literatură universală, București). It would seem that Antiokh Cantemir's strong interest in Newton might have prevented him from relishing much of Swift's satire, sometimes rudely aimed at Sir Isaac (see *The Battle of the Books* for example). However, Newtonian optics were much in the air and the very device of the viewpoint in *Gulliver's Travels* is seen to rely to a large extent upon the vistas opened by Newton's discoveries and practical experiments. And if Swift does not seem to have approached a field-glass or a telescope proper, it is sure that he was much interested in providing Stella with a microscope (see the *Journal to Stella*, November 15th, 1710)¹⁸. As for Antiokh Cantemir, the author, among other things, of a Russian translation of Algarotti's celebrated popularization *Newtonianism for the Ladies* (*Il newtonianismo per le dame* — Napoli, 1734), it seems certain that in spite of views that may have been at variance with Swift's, his broad-minded curiosity made him a reader of the Dean's

¹⁷ Octavian Guasco, Count of Clavières, Canon of Tournai, born at Pignerol in 1712, died at Verona, 1781 ; a scholar and a friend of Montesquieu (whose *Lettres familières* he published). A member of l'Académie des Inscriptions et des Belles Lettres.

¹⁸ Marcelle Ehrhardt, *Un Ambassadeur de Russie à la Cour de Louis XV : le Prince Cantemir à Paris — 1738—1744*, "Les Belles Lettres", Paris, 1938, pp. 30, 27, 32.

works. Here is his books choice as described by Marcelle Ehrhardt : “Dans la riche bibliothèque qu’il s’était formée avec amour et dont l’inventaire nous a été conservé, les livres russes étaient rares . . . beaucoup d’ouvrages italiens de la Renaissance et d’auteurs anglais : Milton, Pope, Swift. Dans l’ensemble . . . c’est la bibliothèque d’un philosophe et d’un savant”¹⁹. Important enough, Jonathan Swift appears to have been of interest to Antiokh Cantemir not only while in London, but also later, while in his last Paris office : it is from Paris that he wrote to ask for Swift’s works to be sent to him from England (in all likelihood either some book he had left there upon his departure for the Continent, or else, some later edition, e.g. *A Complete Collection of Genteel and Ingenious Conversation*, printed in 1738)²⁰. If such evidence is right, one may say with some confidence that despite all cultural vicissitudes, a first Romanian-born reader was able to get in touch with Swift as early as the first half of the eighteenth century, in the person of Prince Antiokh Cantemir.

¹⁹ “I called at Ludgate for Dingley’s glasses, and shall have them in a day or two ; and I doubt if it will cost me thirty shillings for a microscope, but not without Stella’s permission ; for I remember she is a virtuoso. Shall I buy it or no ? ’Tis not the great bulky ones, nor the common little one, to impale a louse (saving your presence) upon a needle’s point ; but of a more exact sort, and clearer to the sight, with all its equipage in a little trunk . . .” *Journal to Stella*, ed. J. K. Moorhead, Dent & Dutton, p. 54.

²⁰ Marcelle Ehrhardt, *op. cit.*, p. 204.

RAISON ET IDÉALISME CHEZ DANIEL PHILIPPIDÈS

ROXANE D. ARGYROPOULOS

(Athènes)

Tout en poursuivant son travail d'historien et d'homme de sciences¹, Daniel Philippidès a été sensible aux messages philosophiques de son temps. Sans prétendre être originale, sa pensée philosophique reflète surtout l'intérêt que porte un adepte des Lumières aux questions épistémologiques². Ce qui le préoccupe, c'est le problème des présupposés de la connaissance scientifique; la philosophie, affirme Philippidès, constitue la condition de la science, car pour lui, comme pour les autres représentants des Lumières néohelléniques, il n'y a pas de distinction entre philosophie et science. Dans ses prolegomènes — restés jusqu'à nos jours inédits — à sa traduction des *Eléments ou principes physicochimiques* de M.-I. Brisson, Philippidès écrit en 1802 : « Les hommes en avançant arrivèrent ainsi à des vues générales, ils devinrent des philosophes et commencèrent à créer les sciences »³. Cet ancien élève au Collège de France sous la Révolution française⁴ ne se lasse pas d'exprimer sa confiance dans la saine philosophie en espérant, comme il l'écrit à son ami Barbîé du Bocage, qu'un jour la raison triomphera⁵.

¹ Sur D. Philippidès historien, v. Olga Cicanci, *Daniel Philippiði : vînta et ficção de ns la redacção de l'históire*, « Revue des études sud-est européennes » 21 (1983) n° 2, 195—201; sur D. Philippidès homme des sciences, v. George Con. Ioannides, *D.D. Philippides's Approach to the epistemological and moral Problem of Men (in his Preface of his Translation of the Brisson's Physicochimie)*, in « Σπουδαίον » 6(1977—1978), 233—240.

² Sur la vie et l'œuvre de D. Philippidès nous disposons des ouvrages et des articles suivants : N. Bănescu, *Vita și opera lui Daniel (Dimitrie) Philippides*, *Anuarul Institutului de Istorie Națională din Cluj* 9, 1923; C. Coumarianou dans son édition de la correspondance D. Philippidès Barbîé du Bocage, *Anthime Gazis (Δανιήλ Φιλίππιδης Βαρβιέ du Bocage Αντιμος Γαζής. Άλληγήγειο αριστ. 1794—819)* Athènes 1966 237—286; V. Slouvaras, Pages de l'histoire de l'École de Miliés (Σελίδες από την ιστορία της Μεγάλης Σχολής) in « Εικόνα » fasc. 92—97, 1966; D. Iantelodimos, Imitrios-Daniel Philippides (1750?—1832) (Δημιήτριος — Δανιήλ Φιλίππιδης (1750—1832) και οι Γενικές αε Μεγάλης (Μορφάλης Μεγάλης) Σχολής) Volos, 1973; Athanasia Camariano-Giora, *Les Accusées Imitrie de Bucarest et de Jessy et leurs professeurs*, Thessalonique, Institut des Etudes Pallasiques, 1974, 611—630; Th. C. Sperantzas, Daniel Philippidès (Δανιήλ Φιλίππιδης), Athènes 1978.

³ Le manuscrit de cette traduction de Philippidès de l'ouvrage de Brisson se trouve à la Bibliothèque Communale de Miliés, v. A. Papadopoulos-Kerameus, *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliothèque de Miliés (Κατάλογος τῶν ἐλληνικῶν κωδίκων τῆς βιβλιοθήκης Μιλίων)*, in « Ἐπετηρίς Ἐκπαιδευτικῆς » 5(1901), 24. Le passage auquel nous faisons ici allusion se trouve à la page XI du manuscrit.

⁴ N. Iorga, *Les voyageurs orientaux en France, III. La revue Historique du Sud-Est européen* IV, nos 4—6, 1927.

⁵ Nous disposons de deux éditions de la correspondance de D. Philippidès : l'une par C. Coumarianou, op. cit. et l'autre par Alex. Giourasescu, *Correspondance de Daniel Demetrius Philippides et de J.-D. Barbîé du Bocage (1794—1819)*, Thessalonique, Institut des Etudes Pallasiques, 1965. Les renvois à cette correspondance seront faits à l'édition Coumarianou.

Les travaux philosophiques de Philippidès qui remontent jusqu'en 1817, constituent une première étape de sa pensée. Ces écrits — ses commentaires à sa traduction de la *Logique* de Condillac (Vienne 1801), les prolégomènes à l'ouvrage de Brisson avec le titre *Débuts, progrès, apogée et déclin des sciences en général et de la chimie en particulier* ('Αρχή, πρόοδος, ἀκμή και παρακμή τῶν ἐπιστημῶν ἐν γένει και μερικῶς τῆς χυμικῆς) et son ouvrage linguistique *Essai d'analyse du pensé* (Leipzig 1817) se trouvent en accord avec la philosophie condilliacienne et les principes de l'*Encyclopédie*. En suivant les philosophes français du 18^e siècle, Philippidès refuse d'accepter la théorie cartésienne des idées innées, sans réduire pour autant la valeur de Descartes dans la philosophie moderne, cet « esprit libre et grand » comme il le caractérise ⁶. Les éléments rationalistes, qui prédominent dans les ouvrages de la première période de sa pensée, se heurtent à la philosophie scolastique, les « étangs nauséabonds des Péripaticiens », « la tyrannie des Péripaticiens » ⁷. La connaissance des êtres, souligne Philippidès, ne se trouve pas dans les ouvrages des Anciens mais dans la nature même ⁸.

Cependant, Philippidès est conceptualiste; il pense que les idées générales dépendent de l'entendement qui les crée ⁹. Ce cette manière, il se différencie du nominalisme qui nie lui-aussi l'existence des universaux mais qui accepte dans le processus de la pensée l'influence des conditions extérieures; tandis que le sentiment chez Philippides a un caractère volontaire, car il est l'empreinte qui survient à l'âme quand elle est excitée par les sensations ¹⁰. Le terme de métaphysique a perdu chez Philippides son contenu ontologique et constitue la pensée théorique même: « tout art, toute science a sa métaphysique » écrit Philippidès « et celui qui s'illumine dans son chemin par la métaphysique avance à grands pas dans toutes les connaissances » ¹¹. Philippidès garde le sens du concept de métaphysique donné par Condillac dans son *Essai sur l'origine des connaissances humaines* et par Diderot dans son article de l'*Encyclopédie* ¹². De même le terme de logique a perdu chez lui son contenu scolastique et est entendu dans le sens lockien du terme en tant qu'examen

⁶ M.-J. Brisson, *Eléments ou principes physicochimiques* (Στοιχεῖα ἢ ἀρχαί φυσικοχυμικῆ). trad. D. Philippidis. IX'.

⁷ Ibid.. XV, XVIIIV. Cf. aussi G. C. Ioannides, Daniel D. Philippidès en tant que critique d'Aristote ('Ο Δανιὴλ Δ. Φιλίππιδῆς ὡς κριτικὸς τοῦ Ἀριστοτέλους). in Actes du Congrès International Aristote. t. 2. Athènes 1981. 427—435.

⁸ M.-J. Brisson, *op. cit.*. VV'.

⁹ Condillac, *Logique*. trad. D. Philippidès, Vienne 1801. 82—83.

¹⁰ Ibid.. 10.

¹¹ Ibid.. XV. G. P. Henderson dans son ouvrage *The Revival of Greek Thought 1620—1830*. New York 1970. 173—174, n'a pas compris cette interprétation de Philippidès qui est d'ailleurs la même que donne à ce terme Benjamin de Lesbos dans ses *Eléments de Métaphysique* (Στοιχεῖα Μεταφυσικῆς), Vienne 1820. VIII—IX. V. Roxane D. Argyropoulos, *Benjamin de Lesbos et la pensée européenne du 18^e siècle* ('Ο Βενιαμίν Λέσβιος και ἡ εὐρωπαϊκὴ σκέψη τοῦ 18ου αἰῶνα), Athènes 1983. 121—132. Cf. P. Kondylis, *Les Lumières néohelléniques et le concept de métaphysique* ('Ο ἐλληνικὸς Διαφωτισμὸς και ἡ ἔννοια τῆς μεταφυσικῆς) in « Φιλοσοφία » 10—11. Athènes 1980—81. 422—431.

¹² Condillac, *Essai sur l'origine des connaissances humaines*. éd. Jacques Derrida, Paris 1973, 15 et suiv. Diderot, *Encyclopédie*, t. 10, 440.

des limites de l'entendement humain¹³. Dans cet examen, Philippidès reconnaît, comme Condillac, la méthode analytique et adopte les étapes posées par Condillac dans son *Essai*: perception, conscience, attention, réminiscence, imagination, contemplation, mémoire, réflexion¹⁴.

Philippidès exprime l'idéalisme subjectif qui caractérise, depuis Descartes, la pensée européenne des temps modernes¹⁵; il pense que la connaissance des choses est problématique et que les phénomènes ne peuvent être appréhendés que dans le champ de la conscience. Philippidès se situe à l'autre but de la position aristotélicienne ou stoïcienne selon laquelle les phénomènes sont des simulacres des choses en soi. Il ne doute pas de leur existence, mais considère impossible leur connaissance, que l'on ne peut pas atteindre. La réalité a une existence intrinsèque et l'homme ne possède pas les moyens d'une intuition noétique: tout ce que nous disons exister ne peut être compris comme étant. « Malheureusement, écrit-il, une trop grande curiosité fait l'homme deviner plusieurs fois au lieu de chercher avec résolution l'objet de ses recherches. Au lieu d'avancer avec la lumière de la raison en main pour éclairer ses pas dans l'acheminement de sa pensée et de ses théories, il se laisse, la plupart du temps, dans les thénèbres de sa fierté et de son insolence et plusieurs fois avance ainsi à des objets de sa portée, il saute à d'autres qui le dépassent et plane de façon misérable. Il veut tout savoir, il prend des décisions sur toutes choses, et voilà le commencement de tous les systèmes absurdes, qu'il pose à la place de l'amour inné de l'éducation. Il aurait été plus sage, si l'homme ne prenait des décisions que pour les choses qu'il saurait atteindre en suivant une échelle géométrique, s'il ne se décidait que pour des choses que plusieurs expériences auraient confirmé ses pensées révisionnistes... Si l'homme commun dit souvent *je ne sais pas*, le vrai philosophe doit également le dire plus souvent, car il demande plus et doit se contenter de ses résultats sans avoir honte de ses interrogations »¹⁶.

Philippidès croit à une existence transcendante du monde des choses en soi, à un monde absolu suprasensible; en restant d'accord avec le positivisme classique, il s'oppose ainsi à un formalisme du type Leibniz-Wolff dans leur critique de la problématique cartésienne¹⁷. S'il doute du monde extérieur, cela ne mène pas Philippidès au scepticisme, car le sceptique ne doute pas mais est sûr de l'annulation de tout être fini¹⁸. La position de Philippidès est différente du scepticisme antique mais aussi de celui de ses contemporains Gottlob Ernst Schulze (1761—1833) et Karl Leonard Reinhold (1758—1823)¹⁹. La manière dont Philippidès

¹³ J. Locke, *An Essay concerning Human Understanding*, Londres 1965, éd. Yolton, livre 3, chap. 6, § 27.

¹⁴ Condillac, *Essai sur l'origine...* op. cit., 140 et suiv. Encore un point commun entre Philippidès et Benjamin de Lesbos, *Éléments de Métaphysique*, op. cit., 49 et suiv. V. Roxane D. Argyropoulos, op. cit., 139 et suiv.

¹⁵ Ernst Cassirer, *Die Philosophie der Aufklärung*, Tübingen 1932, trad. française, Paris, Fayard, 1970, 117 et suiv.

¹⁶ M.-J. Brisson, op. cit., II^v—III^v.

¹⁷ Yvon Belaval, *Leibniz critique de Descartes*, Paris 1978³, 23 et suiv.

¹⁸ Cf. J.-P. Dumont, *Le phénomène et le scepticisme*, Paris, 1972.

¹⁹ E. Cassirer, *Das Erkenntnisproblem in der Philosophie und Wissenschaft der neueren Zeit*. Hildesheim, 1971³.

considère le scepticisme est analogue à celle de Hegel, qui pensait que la philosophie contient autant de scepticisme que de dogmatisme et constitue le moment dialectique de la philosophie avec le dogmatisme comme présupposé²⁰. Contraire au dogmatisme qui fonde les systèmes, comme d'ailleurs Condillac dans son *Traité des Systèmes*, Philippidès les condamne : « L'homme prit ses suppositions pour des conclusions, ses conclusions qu'il se fait lui-même pour des choses, comme il fit des systèmes plus ou moins absurdes ; désirant régner dans l'avenir, il légua aux générations à venir des systèmes horribles et inconsistants »²¹.

Toujours dans la lignée condilliacienne, Philippidès considère que l'étude des sciences présuppose l'étude du langage²² et qu'un examen des questions linguistiques s'avère nécessaire. Il voit le langage comme un phénomène naturel et la théorie linguistique comme une science empirique ; il accepte d'une part la grammaire générale en tant que science philosophique théorique, concernant les règles du processus linguistique et d'autre part la langue universelle, qui pourrait constituer un langage scientifique commun et non empirique, construit selon l'ordre naturel et une méthode géométrique²³. « Si une langue pouvait être tout-à-fait corrigée, si elle pouvait devenir naturelle et par conséquent méthodique et philosophique, elle serait la plus naturelle, la plus facile et la plus stable... elle serait la plus expressive parce qu'on pourrait voir en elle une évolution (βάδις) exacte et conforme à l'évolution de l'esprit. Des mots sans aucun sens pourraient difficilement s'introduire ; ils seraient contrôlés tout de suite, n'étant des images d'aucun prototype, et nous serions obligés de nous exprimer avec des mots des choses et non pas les tirer des choses mêmes... elle serait la langue la plus facile, car elle suivrait la genèse, l'évolution et l'ordre des idées et des concepts ; elle aurait la plupart des mots compris par eux-mêmes et on n'aurait pas besoin de plusieurs grammaires et de dictionnaires... la langue serait alors une science et non pas un empirisme ténébreux et obscur, où planent les misérables grammairiens »²⁴.

L'intérêt porté par Philippidès à la philosophie se poursuit durant toute sa vie. Bien que son éducation philosophique fut d'abord principalement française, pendant la deuxième décennie du 19^e siècle, on peut remarquer un éloignement de Philippidès de la pensée française ; la place de Condillac est prise par Kant, pour lequel Philippidès ressent un grand enthousiasme. Déjà, quand il publie en 1801 sa traduction de la *Logique* de Condillac, Philippidès met sur le même plan Locke, Condillac et Kant : « Ce ne sont pas eux (c.à.d. les scolastiques) » affirme Philippidès, « mais les bons métaphysiciens, ceux qui ont fait une longue et correcte étude de l'esprit humain, les Locke, les Condillac, les Kant. Ce sont eux

²⁰ Cf. Τίτλε Ρένι ζοπούλου-Valala, *L'interprétation du scepticisme antique par Hegel* (Ἡ ἐρμηνεία τοῦ ἀρχαίου σκεπτικισμοῦ ἀπὸ τὸν Hegel), in « Φιλοσοφία » 5-6 (1975-6), 277-305.

²¹ M.-J. Brisson, *Éléments... op. cit.*, LXXIX^f. Cf. Condillac, *Traité des Systèmes, Oeuvres complètes*, t. 10, 217.

²² R. D. Argyropoulos, *Orientations linguistiques dans les Lumières néohelléniques* (Γλωσσολογικά τοῦ νεοελληνικοῦ Διαφωτισμοῦ), in « Αφιέρωμα στὸν Ε. Π. Παπανοῦτσου », Athènes, 1981, 406 et suiv. Sur la problématique condilliacienne, v. Jean Sgard, *Condillac et les problèmes du langage*. Genève, Slatkine, 1983.

²³ R. D. Argyropoulos, *op. cit.*, 407-408.

²⁴ M.-J. Brisson, *op. cit.*, LXXIX^f.

et leurs adeptes que l'on doit écouter, surtout, s'il s'agit des premières connaissances, que l'on doit donner aux enfants »²⁵. Toutefois, dès 1798, Philippidès cherche à se procurer les ouvrages de Kant dans leur traduction française et commence à apprendre l'allemand afin d'étudier la philosophie kantienne sur le texte original²⁶. En 1803, Philippidès exprime l'idée que la philosophie et la chimie ont avancé pendant les vingt dernières années grâce aux oeuvres des immortels Kant et Lavoisier, tandis qu'auparavant elles n'étaient que des sciences à l'usage des enfants²⁷. L'association du nom de Kant avec celui de Lavoisier montre que Philippidès avait conçu la relation entre philosophie et science et qu'il reconnaissait au rationalisme allemand, comme il était posé par Leibniz, les fondements logiques des sciences²⁸.

Cette considération de la philosophie kantienne mais plus généralement de la pensée allemande démontre une certaine indépendance de Philippidès ; car, grâce à son éclectisme, Philippidès a su estimer avec justesse la philosophie allemande, que les Français à cette époque avaient rejetée de façon unanime. Nous savons qu'en 1796 François Thurot se prononçait sur Kant avec ironie²⁹ et qu'en 1802 Destutt de Tracy condamne dans un mémoire le kantisme³⁰. Philippidès — contrairement à Ad. Coray qui adopta la position négative des *Idéologues* envers la philosophie allemande³¹ — donna une nouvelle orientation à ses recherches philosophiques grâce à l'étude du kantisme et de l'idéalisme allemand.

Cinq tomes inédits, riches en matière philosophique, sauvegardés dans la Bibliothèque Communale de Miliès (Thessalie), parachèvent l'image que nous avons des préoccupations philosophiques de Philippidès³². Contrairement à ses autres écrits philosophiques, ces textes n'ont pas un caractère didactique et décèlent un ton personnel : ils sont pleins de notes de Philippidès sur la philosophie allemande. La plus grande partie de

²⁵ Condillac, *Logique*, trad. D. Philippidès, *op. cit.*, XI—XII.

²⁶ Daniel Philippidès — Barbié du Bocage — Anthime Gazis, *Correspondance*, éd. C. Coumariou, *op. cit.*, 31, 38, 134, 151.

²⁷ *Ibid.* 123. Philippidès affirme que « la philosophie et la chimie ne sont ce qu'elles devaient être que depuis une vingtaine d'années par le génie et les travaux des immortels Kant et Lavoisier ».

²⁸ Ernst Cassirer, *Leibniz System in seinen wissenschaftlichen Grundlagen*. Marburg, 1902.

²⁹ Fr. Thurot, *Discours préliminaire à la traduction française du livre de J. Harris, Hermès ou recherches sur la grammaire universelle (1751)*, Paris 1796, CXIII.

³⁰ F. Picavet, *Les Idéologues*, Paris 1891, 348—349 ; Emmet Kennedy, *A « Philosophe » in the Age of Revolution. Destutt de Tracy and the Origins of « Ideology »*. Philadelphia 1978, 117—119 ; G. Gusdorf, *La conscience révolutionnaire. Les Idéologues*, Paris, 1978, 354.

³¹ Adamance Coray dans sa *Correspondance*, t. 2, éd. Association pour l'Etude des Lumières en Grèce, Athènes, 1966, 313—314, écrit à Alexandre Vassilicu : « Les pauvres Allemands... n'ont pas encore appris à exprimer leurs notions avec clarté ; de ce défaut provient leur penchant pour les systèmes et les sectes philosophiques, que l'on peut encore trouver chez eux dans une époque où en France et en Angleterre on ne connaît d'autre philosophie que l'Eclectique. Frédéric le Grand avait raison non pas quand il méprisait leur langue, qui était également sa langue maternelle mais quand il disait qu'il leur faut toujours un génie en philosophie. Auparavant ils avaient comme général Leibniz... n'aimant ils ont Kant ; après quelques années ils auront peut-être quelqu'un de plus obscur que Kant ».

³² Ces codex portent dans le *Catalogue* d'A. Papadopoulos-Keranous les nos 11—15 sans aucune mention du nom de leur rédacteur et avec la description suivante : πόντες χάρτινοι τόμοι φιλοσοφικῆς βλῆς ἀνεπίγραφοί καὶ ἀκέφαλοι. γραφέντες περὶ τὴν ἀνορχὴν τοῦ 19ου αἰῶνος. Ils ont été identifiés par C. Coumariou en 1965. Cf. *Daniel Philippidès — Barbié du Bocage — Anthime Gazis*, *op. cit.*, 284—285.

ces manuscrits de Philippiidès est consacrée à la théorie kantienne de la connaissance, comme elle apparaît dans la *Critique de la Raison Pure*. Philippiidès traduit des passages de cet ouvrage et voit d'un oeil critique les assertions de Kant, en se basant d'une part sur la philosophie antique, surtout Platon et les Stoïciens et d'autre part sur la philosophie moderne avec Condillac et Leibniz notamment. Ce que nous avons ici l'intention de souligner, c'est que nous avons à travers ces manuscrits une image de Philippiidès différente de celle d'un adepte du rationalisme. Nous avons devant nous « un homme de sentiment » comme il se caractérise dans une lettre à Barbié du Bocage en 1797³³ — et qui plein d'effroi pour la Terreur quitta la France, tout en condamnant les résultats néfastes du rationalisme³⁴.

La pensée de Philippiidès dans les manuscrits de Miliès continue la même voie anthropocentriste. Le nouveau à observer dans ces manuscrits est la position idéaliste de Philippiidès autour de la religiosité de l'homme ; car il pense que la religiosité et le langage constituent les deux caractéristiques fondamentales de l'homme, qui le distinguent des autres animaux.

« L'élan de l'homme vers la religiosité est légalement nécessaire (νόμῳ ἀναγκαιῶς) »³⁵ écrit Philippiidès en ajoutant que l'homme seul parmi les autres animaux s'élançait vers la religiosité et de cet élan naturel proviennent la raison humaine et le libre arbitre : « ἡ φυσικὴ ὁρμὴ τοῦ ἀνθρώπου εἰς θρησκείαν αἰτία καὶ τοῦ τῶν ἑαυτοῦ προθέσεων ἢ ὀρέξεων δηλαδὴ τοῦ αὐτεξουσίου »³⁶. Cette position de Philippiidès sur la religiosité humaine est compatible avec la philosophie kantienne exprimée dans *Verkündigung des nahen Abschlusses eines Traktats zum ewigen Frieden in der Philosophie*, où Kant avance l'idée que l'homme, à cause de sa raison, a une âme, de sorte qu'il peut prendre part au mécanisme de la nature, mais aussi à l'acte libre spontané³⁷.

« L'homme est plus précieux que tous les autres animaux » (ὁ ἄνθρωπος τιμαλφέστατος πάντων τῶν ἄλλων ζώων)³⁸ affirme Philippiidès et condamne l'inclusion de l'homme dans l'échelle animale, car la perfection de son organisme le différencie des autres animaux. Sur ce point, Philippiidès adresse sa critique contre les Anciens, Anaxagore et Aristote de même que contre les matérialistes français Buffon et Helvétius notamment. « Οὐ διὰ τόν τοιοῦτον ὀργανισμόν ὑπέρτερος τῶν λοιπῶν ζώων ὁ ἄνθρωπος, ὥσπερ ὁ Ἀναξαγόρας, πρό αὐτοῦ εἶρηκε (il sous entend ici Aristote) ἐπιπολαίως σκεψάμενος καὶ ὁ καθ' ἡμᾶς πολὺς καὶ ἀλαζῶν Μπουφόν »³⁹.

³³ Alex. Cioreanescu, *Correspondance...*, op. cit., 13—14.

³⁴ Il est intéressant de comparer l'attitude de Philippiidès envers la Révolution Française avec les opinions de ses contemporains sur cet événement : d'Ed. Burke et de Hegel notamment. Cf. « Revue Philosophique de la France et de l'Étranger », fasc. 7—8 (1939) consacré à la Révolution de 1789 et la pensée moderne ; Frank A. Kafker, *Les Encyclopédistes et la Terreur*, « Revue d'Histoire moderne et contemporaine » 14 (1967), 284—295. V. aussi Emile Legrand — Jules Lair, *Documents inédits sur l'histoire de la Révolution française. Correspondances de Paris, Vienne, Berlin, Varsovie, Constantinople*, Paris 1872.

³⁵ Ms. 11 du Catalogue Papadopoulos-Kérameus, op. cit., f. 5^r.

³⁶ Ibid., ff. 6^v, 55^r.

³⁷ Imm. Kant, *Verkündigung des nahen Abschlusses eines Traktats zum ewigen Frieden in der Philosophie*, éd. K. Vorländer, vol. 5, 4, 34.

³⁸ Ms. 11, op. cit., f. 32^r.

³⁹ Ibid. Sur Buffon, v. Jacques Roger, *Les sciences de la vie dans la pensée française du XVII^e siècle*, Paris, 1971, 578—584 ; Michèle Duchet, *Anthropologie et histoire au Siècle de Lumières* Paris 1971, 181 et suiv.

Grâce à la philosophie kantienne Philippidès se libéra d'une image simpliste de l'homme, basée sur l'interprétation mécaniste du phénomène humain, que les Lumières françaises avaient héritées de Descartes⁴⁰.

Toutefois, la position de Philippidès sur la religiosité humaine ne dépasse pas la problématique kantienne et pourrait appartenir à un représentant de l'idéalisme allemand. La différenciation qu'il opère entre âme et entendement comme, d'ailleurs, l'identification entre âme et esprit peuvent être rapprochées de la théorie hégélienne de l'évolution de l'esprit telle qu'elle se présente dans la *Phénoménologie de l'esprit* (1807)⁴¹. En identifiant l'âme avec l'esprit, Philippidès esquisse ainsi la critique de la différenciation hégélienne entre les deux états de l'esprit en acte et en puissance.

L'argumentation de Philippidès ne contient pas seulement des éléments kantien mais également des éléments platoniciens, avec la théorie platonicienne de l'âme comme elle est exprimée dans le *Phédon*. « L'âme s'élançait vers l'au-delà, l'esprit en est incapable » dit le Philippidès kantien ; tandis que le Philippidès platonicien ajoute « ὁ νοῦς οὖν ἔφορος καὶ ἡγεμών τῶν τῆς ψυχῆς ὁρμῶν »⁴².

Quant à la différenciation entre âme et entendement (νοῦς) et l'identification de l'esprit et de l'âme, Philippidès écrit les lignes suivantes⁴³ :

Πάντες οἱ παλαιοὶ τῇ μὲν συνέχῃ, τῇ δὲ διέστελλον ψυχὴν καὶ νοῦν· καὶ ἔστι μὲν λέγειν καὶ οὕτω. ἄμφω γὰρ καὶ ἔνωσις καὶ διατολὴ μυστηριώδη καὶ ἡ ὡς ψυχὴ συνείδημεν, ἐγιγνώσκομεν κάλλιον τὴν ψυχὴν καὶ τὴν ἔνωσιν. αὐτῆς μετὰ τοῦ νοός, ἀλλ' ἐν δεσμοτηρίῳ τῷ σώματι οὐσης ψυχῆς, τό σῶμα πάντων ἡμῖν ἐμπόδιον. Ψυχὴ κεχωρισμένη τοῦ σώματος οὐκ ἔστι καὶ νοῦς, ἐκτός τοῦ σώματος, ψυχὴ ἔστι. . . Αὐτὴ ἡ σύγχυσις τῶν δύο αἰτία καὶ τοῦ ἐκλαμβάνειν ἀπὸ τούτων νεωτέρους ἀντὶ νοός τό πνεῦμα καὶ ἄλλοτε πάλιν ἀντὶ γ' ψυχῆς. . . Τό Geist τῶν δάντζων. . . τί ἔσπρι τῶν φράγκων ἐκλαμβάνεται ἀσυνειδήτως πῶς καὶ ἀσκέπτως, ποτέ μὲν ἀντὶ ψυχῆς, ποτέ δὲ ἀντὶ νοός. . . Πνεῦμα καὶ ψυχὴ συνώνυμα, καὶ ἡ διαφορὰ τῶν λέξεων, ψιλὴ ὄρασις νοός ἔστι"⁴⁴.

La pensée philosophique de Philippidès ne resta pas figée dans le rationalisme des Lumières ; mais, comme nous avons pu le voir, elle présente une évolution. Au lieu de suivre l'évolution de la philosophie française de Condillac aux Idéologues — comme le firent d'ailleurs Coray et Benjamin de Lesbos⁴⁵ — Philippidès s'orienta vers l'idéalisme allemand et apparaît comme un contemporain de Schelling, de Hölderlin et de Hegel. L'édition des manuscrits philosophiques de Philippidès à Miliès poserait les fondements pour une meilleure appréhension des paramètres de la présence de Philippidès dans l'histoire de la philosophie néohellénique.

⁴⁰ Colm Kiernan, *The Enlightenment and Science in Eighteenth-Century France*, « Studies on Voltaire and Eighteenth Century », 54a (1973), 139–164.

⁴¹ Aug. Bayonas, *Questions de la philosophie de Hegel* (Ἐτάματα ὑπὲρ φιλοσοφίας τοῦ Hegel), Thessalonique 1980, 99–102.

⁴² A. Papadopoulos-Kerameus, *Catalogue*. . . op. cit., ms. 11, f. 48.

⁴³ Cf. les conceptions de Philippidès sur l'âme dans ses notes à sa traduction de la *Logique* de Condillac, op. cit., 116–117.

⁴⁴ A. Papadopoulos-Kerameus, op. cit., ms. 11, f. 67.

⁴⁵ R. Argyropoulos, *Benjamin de Lesbos et la pensée européenne du 18^e siècle*, op. cit., 241.

REMARQUES SUR LES LATINISMES DE L'HISTORIOGRAPHIE BYZANTINE (VI — X^e s.)

NICOLAE-ȘERBAN TANASOGA

Manibus H. Mihăescu oblatum

On peut dire que l'Empire byzantin est la métaphore, la traduction en grec de l'Empire romain chrétien. Achevée au VI^e siècle, au temps de Justinien, authentifiée à la même époque, Constantinople tâcha à l'imposer, après la chute de l'Occident et des territoires romanisés du Sud-Est de l'Europe, comme la seule version autorisée de l'*Imperium Romanum*. Certes, comme toute traduction, cette métaphore n'était qu'une belle infidèle par rapport à son prototype. En dépit de ses velléités, la nouvelle Rome grecque était bien différente de la première, qui reste unique. Elle avait une forte personnalité, son originalité très marquée qui lui valurent le nom distinctif, „byzantin” de la part des historiens. Et pourtant, la romanité de Byzance ne saura être mise en doute par personne.

L'impressionnante œuvre de translation en grec de l'Empire et de sa civilisation imposa à ceux qui s'en chargèrent — agents de la domination romaine en Orient, intellectuels grecs convertis à la romanité, citoyens hellénophones de l'Empire désireux de faire carrière — la création de néologismes. C'est ainsi que la langue grecque s'enrichit de latinismes — décalques linguistiques et mots d'emprunt. Les derniers surtout sont les témoignages les plus frappants de l'attachement des Byzantins aux origines romaines de leur État.

L'étude de ces latinismes du lexique byzantin est encore à ses débuts. Un savant qui a tracé de main de maître les voies à suivre par la recherche dans ce domaine, Gilbert Dagron, prononce un jugement très sévère sur la littérature scientifique du problème. « Quelques tentatives, trop modestes ou trop ambitieuses, constate le byzantiniste français, en parlant des ouvrages de L. Lafoscade (1892), L. Hahn (1906), H. Zilliacus (1935), ont jusqu'à maintenant échoué »¹. En effet, malgré le mérite d'avoir posé, quelquefois d'une manière remarquable, le problème, la plupart de ces ouvrages consacrés aux latinismes du grec byzantin sont fondés sur une base documentaire insuffisante ou bien sont-ils dépourvus de sens historique.

Arrêtons-nous un instant sur l'ouvrage de F. Viscidi, *I prestiti latini nel greco antico e bizantino* (Padoue, 1944), l'une des plus ambitieuses de ces tentatives qui ont échoué. L'auteur prend en considération les latinismes inventoriés et commentés par les dictionnaires de Ch. Du Cange et de Sophoclès. Il ne descend pas aux textes mêmes. Après avoir réparti

¹ G. Dagron, *Aux origines de la civilisation byzantine: Langue de culture et langue d'État*, « Revue historique », 489, janvier-mars 1969, p. 24.

les mots latins par siècles, suivant la date des attestations enregistrées dans les dictionnaires, Viscidi s'aventure à dresser, à partir de ces points de repère tellement vagues, la courbe des variations d'intensité de l'influence latine dans le lexique grec depuis les temps anciens jusqu'au XI^e siècle, lorsque cette action directe du latin sur le grec, à son opinion, cesse. La fréquence des mots d'origine latine dans des textes d'époques diverses correspond, selon lui, aux variations de l'intensité de l'influence latine sur le grec. Viscidi soutiendra donc, par exemple, qu'après une baisse de trois siècles, au X^e le niveau d'intensité de l'influence lexicale latine à Byzance remonte à une cote très élevée. L'explication — qu'il s'empresse de donner à ce phénomène — en serait la reprise du dialogue avec l'Occident latin, l'ouverture du monde byzantin vers la culture latine à l'époque de la dynastie macédonienne. Il ne s'agit que d'une interprétation hâtive et erronée de l'abondance des latinismes dans l'oeuvre de Constantin VII, *De cerimoniis*. Mais, ces latinismes, mots techniques du domaine de la vie aulique et du celui de la bureaucratie impériale sont attestés depuis longtemps dans les textes, ils ne sont pas des néologismes datant du X^e siècle, fruits d'une nouvelle vague de l'influence latine, ils sont tout simplement un héritage dont la conservation prouve la force des traditions politiques romaines à Byzance. D'ailleurs, l'ouvrage du Porphyrogénète n'est qu'une vaste compilation de textes pour la plupart plus anciens de quelques siècles. Ce qui serait vraiment d'un grand intérêt pour le chercheur ce sont les changements sémantiques subis par ces latinismes jusqu'au temps où Constantin écrit son ouvrage, leur histoire byzantine — histoire des mots et histoire des choses désignées par ceux-ci. *De cerimoniis* ne se fait pas l'écho d'une hausse de l'influence latine dans le grec byzantin, cet ouvrage atteste seulement l'irruption des latinismes d'usage courant à Byzance dans la littérature du X^e siècle. Le caractère technique de son opuscule permet à l'auteur d'enlever la digne rhétorique qui retenait les eaux tourbillonnantes de la réalité linguistique de Byzance et de favoriser de la sorte leur invasion dans le jardin de la littérature.

Un ancien dogme veut qu'aux origines de Byzance ait existé une lutte, une rivalité entre le latin et le grec dont l'issue aurait été le triomphe du premier en Occident, du second en Orient et le partage du monde chrétien en deux aires de culture et civilisation : la romano-catholique et la byzantine. Un autre chercheur qui s'est penché sur les latinismes du grec byzantin, H. Zilliacus intitule son livre *Zum Kampf der Weltsprachen im Oströmischen Reich*. (Helsingfors, 1935) ². Après les recherches de Gilbert Dagron, personne ne saura s'ériger en apologiste de ce dogme de l'ancienne byzantinologie. L'éminent historien des origines de Byzance a démontré qu'il faut remplacer la notion de rivalité et de lutte entre langues universelles par celle de substitution pacifique. Aux temps des Antonins il y a eu un équilibre entre le latin et le grec, les deux formes d'expression d'une conscience collective et d'une civilisation relativement unitaires. Le latin et le grec se partageaient les domaines de leur suprématie : le premier était la langue de la *politeia*, une langue d'Etat, l'autre celle de la *paideia*, d'une culture désintéressée, cosmopolite et rhétorique. Peu à

² Voir aussi le compte-tendu critique de F. Dölger dans « *Byzantinisches Zeitschrift* », 36, 1936, p. 108—117.

peu, le grec assume des fonctions de langue politique ; le christianisme aidant (le grec devient la langue de l'Eglise orientale, gardienne de l'idée d'unité de l'Etat et créatrice d'une doctrine de la légitimité du pouvoir qui finit par s'imposer), la langue grecque s'impose comme instrument d'expression d'une nouvelle forme de la *politeia*. La conséquence de ce processus est une certaine romanisation du grec parlé dans la *basileia ton Rhomaion* ; il existe cependant aussi, à Byzance, un grec puriste et « nationaliste », hostile à l'afflux de mots latins, organe d'une culture qui se veut détachée de tout contact avec la politique, d'une culture rhétorique de lettrés fidèles aux traditions de l'hellénisme antique. Nous sommes aux origines de la diglossie byzantine. En même temps, à l'Occident, le latin lui-aussi assume de nouvelles fonctions, il devient une langue de la *paideia*. C'est alors que l'équilibre entre les deux langues est rompu, chacune devenant l'instrument expressif d'une civilisation distincte. Byzance, la littérature byzantine gardent le souvenir de l'ancienne diglossie — latine et grecque — dans les styles d'expression littéraire. Il y a un grec romanisé, vulgaire, ouvert aux influences du latin, aux innovations et un grec atticisant, puriste, une langue d'érudits, archaisante et fermée aux influences étrangères. Gilbert Dagron propose aux chercheurs des enquêtes multiples et forcément très longues, devant s'alimenter à toutes les catégories de sources (littéraires, juridiques, épigraphiques, papyrologiques . . .) au bout desquelles on pourra avoir enfin l'image exacte, complète et significative du point de vue historique des rapports entre le latin et le grec, du rôle de la langue latine dans la formation de l'Empire romain hellénique, de l'Empire byzantin et de sa civilisation.

Sur une suggestion de celui qui fut H. Mihăescu, éminent historien de la langue latine parlée dans l'Europe sud-orientale, nous avons entrepris une telle enquête alimentée à une seule catégorie de sources : la littérature historiographique byzantine des VI^e—X^e siècles. En hommage à la mémoire de notre Maître qui nous a poussé à donner à nos résultats la forme d'une thèse de doctorat soutenue avec son généreux appui, mais pas encore publiée, nous esquissons ici quelques remarques sur les latinismes de l'historiographie byzantine de l'époque étudiée. Précisons tout d'abord que nous avons dressé, en dépouillant les textes à caractère historiographique des VI^e—X^e siècles, un répertoire presque complet des mots latins d'emprunt, ainsi que de leurs dérivés byzantins. Etant donnée la relative homogénéité de ces textes du point de vue stylistique, nous avons osé formuler quelques conclusions d'un ordre plus général concernant la valeur stylistique des latinismes dans l'historiographie byzantine. Nous avons conçu donc notre ouvrage comme une contribution lexicographique, apport éventuel au nouveau *Du Cange* et, en même temps, comme une contribution à l'étude des styles de la prose littéraire byzantine. Le but final de cette enquête est, certes, une meilleure connaissance de la romanité de Byzance ; il ne sera atteint qu'à la suite d'autres démarches analogues dans les autres domaines de la littérature byzantine³.

³ N. S. Tanaşoca, *Cuvinte latine la scriitorii bizantini din secolele VI—X*. Rezumatul tezei de doctorat, Bucureşti, 1979 (publication de l'Université de Bucarest), 20 p. ; N. S. Tanaşoca, *Der lateinische Einfluss auf den byzantinischen Wortschatz im 6.—10. Jahrhundert*, dans *Deutsch-Rumänisches Colloquium junger Historiker, Kulturhistoriker und Zeitgeschichtler*, München, 1974, (* Südosteuropa-Studien *, 22), p. 39—45.

La valeur des textes historiographiques en tant que sources de l'histoire de la langue grecque byzantine des VI^e—X^e siècles est fatalement limitée par la nature même de ces textes — littéraires et non techniques, par l'objet même de l'intérêt des auteurs qui n'est pas toujours l'histoire contemporaine, par leur conscience esthétique qui impose l'hésitation, par scrupule puriste, devant l'emploi des latinismes, mais permet, en revanche, la compilation de textes appartenant à des époques différentes et à divers autres auteurs, enfin par le caractère aléatoire de la production historiographique et de la conservation des textes. Si l'on compare les *Histoires* de Procope ou la *Chronique* de Théophane le Confesseur au *Livre de Véparque* ou au *Stratégicon* de Maurice, on se rend compte tout de suite que l'influence latine dans le lexique byzantin fut de beaucoup plus forte qu'on ne pouvait le croire sur la foi des textes historiographiques. Il serait donc imprudent de formuler des conclusions à portée générale concernant l'influence latine sur le grec byzantin en partant exclusivement de ces textes. Il faut se garder de tomber dans l'erreur de Viscidi qui, après avoir constaté le grand nombre de latinismes du domaine de la vie militaire dans la littérature historiographique byzantine, en déduit que l'influence latine sur le grec s'est fait sentir surtout dans ce domaine lexical et cela, ajoute-t-il, en raison de l'évidente supériorité des Romains dans le métier et l'industrie des armes.

Il n'est pourtant pas moins vrai que la fréquence des latinismes appartenant à certains domaines du lexique dans les textes historiographiques byzantins est significative : elle est, sans doute, un effet et le reflet de la situation des latinismes dans la langue parlée. Ainsi, la plupart des mots d'origine latine rencontrés dans l'historiographie byzantine des VI^e—X^e siècles appartiennent à des secteurs du lexique plus ou moins liés à la vie d'Etat : administration (κόμης, πατρίκιος, δροφίλια, σκρίνια, μάγιστρος), armée (μάτρικες, ρόγα, λωρικιον), droit et société (φαμιλία, φάλσευμα, κώδιξ, έξκουσειά), relations internationales (ρήξ, πάκτον, πακτεύω, τρακταίζω, πρίγκιψ), calendrier et chronologie (νῶναι, εἶδοι, Ἰνδικτος), météorologie (μίλιον, δηνάριον, κεντηνάριον), navigation et transports (ἀγράριον, βάρκα, βέρηδος, καρ(ρ)οῦχα), urbanisme, (ρεγεώνες, φόρον, στράτα), architecture (σκάλα, πάρτα) etc. On peut y voir une preuve de l'ampleur et de la profondeur de l'influence latine dans ces secteurs du lexique byzantin, fait explicable d'ailleurs par la fonction de langue politique du latin. Nous devons toutefois ne pas oublier que par leur intérêt pour la vie publique, pour les événements politiques et les faits d'armes, les historiens byzantins étaient obligés d'employer très souvent des mots appartenant à ces domaines du vocabulaire. Les considérations générales visant l'ensemble très complexe du grec byzantin ne seront donc formulées qu'après avoir mené à leur terme ces enquêtes multiples et très longues, dans toutes les catégories de sources, exigées par le Professeur Dagon, déjà cité.

Les mots latins de l'historiographie byzantine des VI^e—X^e siècles, dont nous venons de donner quelques exemples, sont entrés dans le grec avant cette période, soit par voie officielle, soit par voie populaire. Le phénomène eut lieu à tous les niveaux de la vie sociale, depuis le milieu de la Cour jusqu'aux bas échelons de l'administration provinciale. Pour

la plupart, les latinismes de l'historiographie byzantine de l'époque étudiée par nous ne survécurent pas à la civilisation et à l'Etat byzantin et on ne les rencontre plus en néo-grec. C'est le cas surtout des termes administratifs et juridiques, remplacés, par l'effet des réformes successives, avec des mots purement grecs. Une tendance très forte de la langue grecque vers la motivation renforça la tendance normale de la société byzantine vers cette sorte de changement évolutif⁴. En revanche, la majorité des termes de civilisation d'origine latine ont été conservés en néo-grec et ils ont été même transmis à d'autres langues du Sud-Est européen, par l'irradiation de la civilisation byzantine⁵.

Mots hérités d'une époque antérieure, les latinismes de l'historiographie byzantine des VI^e—X^e siècles se sont imposés aux écrivains par leur propre vigueur, par leur circulation dans la société et non pas en raison d'une influence quelconque d'un latin vite oublié à Byzance après le VI^e siècle. Il y a sans doute dans le grec byzantin des latinismes d'emprunt plus récent, des néologismes d'origine latine médiévale, fruits du contact entre le grec byzantin et le latin de l'Eglise romano-catholique et de la culture occidentale. A cette époque, ils sont assez rares dans les ouvrages des historiens.

Peu à peu, par une évolution qu'on peut aisément suivre dans les textes des historiens et chroniqueurs, mais qu'on ne peut guère reconstituer et comprendre sans le recours à d'autres sources, les mots latins hérités par les Byzantins de leurs ancêtres Romains changent de sens, ils gagnent un contenu sémantique de plus en plus byzantin. Ils deviennent les éléments d'une culture et d'une civilisation originales, byzantines. Ils ne sont plus sentis comme des mots d'origine étrangère et ce sont seulement les très rares connaisseurs du latin qui peuvent donner l'étymologie exacte de ces latinismes. Faire l'histoire de mots comme μάγιστρος, κόμης, δομέστικος c'est faire de l'histoire institutionnelle byzantine tout court⁶. Par la dérivation et la composition, suivant les lois et avec les moyens, du grec, ces mots latins donnent naissance à de nouveaux termes, d'un allure de plus en plus hellénique. On a ainsi du κουβικουλάριος ← σπαθαρακουβικουλάριος, du μάγιστρος — πρωτομάγιστρος, du πρόκενσος — προκινσεύειν etc. Dans un lexique de plus en plus hellénisé, en vertu aussi de la tendance du grec vers la motivation et l'homogénéité, certains latinismes subissent une dégradation sémantique, ils perdent leur caractère officiel ou technique et deviennent des termes de civilisation d'usage courant, survivant comme tels en néo-grec. H. Mihăescu a étudié quelques mots de ce type appartenant au domaine du vocabulaire militaire⁷.

⁴ Cf. A. Mirambel, *La langue grecque moderne*, Paris, 1959, p. 351—355.

⁵ Cf. P. Skok, *Byzance comme centre d'irradiation pour les mots latins des langues balkaniques*, « Byzantion », VI, 1931, p. 371—378.

⁶ Cf. R. Guiland, *Recherches sur les institutions byzantines*, I—II, Berlin, 1967 et *Titres et fonctions de l'Empire byzantin*, London, 1976; N. Oikonomides, *Les listes de préséance byzantines des IX^e—X^e siècles*, Paris, 1972; J. Darrouzès, *Recherches sur les offikia de l'Eglise byzantine*, Paris, 1970.

⁷ H. Mihăescu, *Les mots latins du Stratégicon de Maurice et leur écho en néo-grec*, « Revue des études sud-est européennes », VI, 1968, 3, p. 481—498, VII, 1969, 1, p. 155—166 et 2, p. 267—280.

Le problème que posent au créateur byzantin de littérature les latinismes est un problème de rhétorique. Les latinismes sont des mots dépourvus d'un passé littéraire, mots vulgaires du langage quotidien et utilitaire de l'agora, indispensables certes à une langue d'État, mais incompatibles avec les usages d'une langue de culture désintéressée. Puisqu'il est impossible de les éviter, il faut leur donner un statut rhétorique convenable, satisfaisant à la fois aux exigences de la littérature et aux besoins de la communication. L'historiographie byzantine des VI^e—X^e siècles donne deux solutions à ce problème : celle des historiens et celle des chroniqueurs ⁸.

Les historiens, écrivains cultivés, imitateurs des historiens de l'antiquité pratiquent un grec recherché et archaisant, calqué sur les classiques — Thucydide, Hérodote, Polybe. Aux VI^e—VII^e siècles ils sont, pour la plupart, des hauts dignitaires, connaisseurs du latin, imbus de culture juridique latine et adeptes de la diglossie greco-latine, partisans aussi de l'idéologie culturelle et de la politique linguistique que celle-ci implique. À l'instar des écrivains grecs de l'époque de la domination romaine — Polybe, Plutarque, Arrien — ils tâchent de neutraliser les mots latins dans leurs textes en se servant de gloses. Les latinismes sont introduits par des expressions du genre *ὁ καλουμένος παρὰ Ῥωμαίοις, ἃ... καλοῦσιν οἱ Ῥωμαῖοι*; ils sont en outre accompagnés de « traductions » en grec, parfois des décalques linguistiques destinés à faire carrière à Byzance, en remplaçant leurs prototypes (*ἐπαρχος* pour *πραιφεκτος*). Si la signification de ce traitement stylistique des latinismes est pour nous évidente, l'effet esthétique, en revanche, en est fâcheux. Car nous ne pouvons pas oublier qu'au temps d'un Polybe ou d'un Plutarque, la glose avait une fonction réelle, aidant le lecteur ignorant du latin à comprendre la langue et à s'introduire dans la civilisation des Romains, tandis que sous la plume des écrivains protobyzantins, elle n'est plus qu'un cliché rhétorique désuet, épigonique et vicieux du point de vue littéraire. Les mots latins, ainsi que les choses qu'ils désignaient, n'étaient plus des nouveautés, mais des éléments constitutifs d'une civilisation depuis assez longtemps commune aux citoyens latinophones et hellénophones de l'Empire. Le représentant le plus typique de cette direction littéraire est, au temps de Justinien, Jean le Lydien. Partisan farouche du latin comme langue d'État, auteur d'ouvrages consacrés à l'histoire des institutions et de la religion romaines, fier de son érudition latine et même étrusque, Jean le Lydien n'en est pas moins un écrivain grec archaisant à outrance, un hellénomane qui se sert du plus pur attique de cabinet. Le grand nombre de latinismes qu'on rencontre chez lui ne peut pas nous tromper; ils sont presque toujours accompagnés de gloses, neutralisés du point de vue stylistique. Jean le Lydien n'est au fond qu'un conservateur acharné, défenseur résolu de la diglossie traditionnelle. Un autre historien du VI^e siècle, lui-aussi partisan de la diglossie, Procope, qui parle le latin et vit dans un milieu aulique latinisant, n'emploie dans toute son œuvre qu'à peu près 50 latinismes. Et que

⁸ Sur la division de l'historiographie byzantine, du point de vue stylistique, en historiographie proprement-dite et chronographie v. H. Hunger, *Die Hochsprachliche Profane Literatur der Byzantiner*, I, München, 1978, p. 243—278 et surtout p. 252—254.

dirons-nous d'un Théophylacte Simocattès qui, au VII^e siècle, va jusqu'à remplacer les termes techniques et officiels du langage administratif byzantin par les néologismes perses de Hérodote, faisant des stratèges des thèmes rhoméiques — satrapes ?⁹

À l'encontre des historiens, les chroniqueurs, cultivés ou moins cultivés, pratiquent un grec romanisé, imbu de latinismes, une langue à la fois plus proche de la réalité et plus simple. Ce n'est pas une connaissance plus approfondie du latin, mais tout simplement la loi du genre qui leur permet d'abonder en mots latins. Si Jean Malalas, qui se sert dans sa *Chronique*, au VI^e siècle, d'au moins 150 latinismes et dérivés de mots latins, connaît très bien le latin et fait preuve d'une certaine érudition littéraire latine, au IX^e siècle, Théophane le Confesseur, qui a un vocabulaire byzantin comprenant quelques 200 latinismes, ignore probablement la langue latine.

Une fusion entre les deux styles, celui des *ιστορήσαντες* et celui des *χρονογραφήσαντες* a été tentée par les promoteurs du premier humanisme byzantin du temps de la renaissance macédonienne, au X^e siècle. Dans leurs ouvrages historiographiques, Constantin le Porphyrogénète, Josèphe Génésios, les continuateurs de Théophane se servent d'une langue plus proche du grec parlé, sans pour autant renoncer aux traditions rhétoriques de la haute littérature. Sous leur plume la glose revient souvent, mais elle est maniée avec élégance et a, comme au temps de Polybe ou de Plutarque, une fonction réelle, elle répond aux besoins de la communication. En voici des exemples tirés du *De thematibus* : τὸ θέμα τῶν Βουκελλαρίων οὐκ ἀπὸ τόπου τινὸς τὴν προσηγορίαν ἐκτῆσατο, οὔτε μὴν ἀπὸ ἔθνους οὔτω καλουμένον, ἀλλὰ διὰ τὸ ἐπακολουθεῖν τοῖς στρατιώταις καὶ τὰς τροφὰς αὐτῶν ἐπιφέρεσθαι — βουκελλάριος γὰρ κατὰ Ῥωμαίων διάλεκτον ὁ φύλαξ τοῦ ἄρτου καλεῖται — ὥστε εἶναι τοῦς στρατιώτας ἀλαφροὺς καὶ ἀβαρεῖς πρὸς τὸν πόλεμον. βούκελλος γὰρ τὸ κρικελοειδὲς ψωμίον καλεῖται, κελλάριος δὲ ὁ φύλαξ τοῦ ἄρτου. Τὸ γὰρ οἰκειὸν ὄνομα τοῦ ἔθνους καὶ Ἑλληνικόν, Μαρριανδυνοὶ ὀνομάζονται, ἐπεκλήθησαν δὲ Γαλάται (VI, 4, 6) ; τὸ δὲ θέμα τὸ καλούμενον Ὀψίκιον πᾶσιν ἔχει γνῶριμον τὴν προσηγορίαν. οψίκιον γὰρ Ῥωμαῖστί λέγεται, ὅπερ σημαίνει τῇ Ἑλλήνων φωνῇ τοῦς προπορευομένους ἔμπροσθεν τοῦ βασιλέως ἐπὶ εὐταξία καὶ τιμῇ (VI, 4—2). Le nombre des latinismes du grec byzantin parlé qu'on rencontre dans ces ouvrages historiques du X^e siècle est aussi grand que chez les chroniqueurs. Ce qui plus est, à côté des variantes officielles, savantes de ces mots, font leur apparition des formes vulgaires, d'usage courant : ἀδμισσιών est accompagné de ἀδμισσιών, μαντίλιον de μανδύλιον, μίσσα de μίνσα, πρόκεσος de πρόκενος et ainsi de suite dans *De cerimoniis*. Les écrivains sont pleinement conscients de leur réforme stylistique, de cette ouverture envers les vulgarismes, latinismes y compris ; Constantin le Porphyrogénète la justifie dans ces termes : ὡς ἂν δὲ σαφῆ καὶ εὐδιάγνωστα εἴεν τὰ γεγραμμένα, καὶ καθωμιλημένη καὶ ἀπλουστέρᾳ φράσει κεχρήμεθα καὶ λέξεσι ταῖς αὐταῖς καὶ ὀνόμασι τοῖς ἐφ' ἑκάστῳ πράγματι πάλαι προσαρμοσθεῖσαι καὶ λεγομένους (*De cerimoniis, Prooimion*).

⁹ Sur l'emploi de la glose dans l'historiographie byzantine voir les remarques de H. Hunger, *ouvr. cité* qui lui accorde une attention particulière.

Ce nouveau style historiographique qui tend à faire disparaître les frontières linguistiques entre chronique et histoire et dont les mérites dans le développement de la prose littéraire byzantine ont été à juste titre élogiés plus d'une fois n'arrivera pourtant pas à tempérer le zèle archaïsant et classicisant des écrivains byzantins. La réaction des puristes ne se fait pas attendre et l'on peut constater ses résultats, même en matière de latinismes, chez un Léon le Diacre. Les deux tendances, celle des modérés et celle des extrémistes du classicisme byzantin, s'affronteront désormais jusqu'à la fin de Byzance sur le terrain de la prose historique aussi.

À l'origine de cet affrontement se trouve, sans doute, l'ancienne diglossie gréco-latine du Bas-Empire, transplanté à l'intérieur de l'hellénisme. L'une de ses conséquences est, certes, ce fameux problème de la langue qui pèse encore de nos jours sur le destin de la littérature néo-grecque. Mais il y a eu, à notre avis, un autre effet, plus grave encore, de cette diglossie : c'est le mépris des Byzantins envers la *paideia* latine, envers la culture latine du Moyen Age occidental qui entraînera leur isolement spirituel. L'étude des latinismes de l'historiographie byzantine des VI^e — X^e siècles nous poussera-t-elle donc à méditer sur les origines du refus byzantin de l'Europe?

Dans les années consécutives aux guerres médiques le thème de l'antinomie foncière qui oppose les Grecs aux barbares fait son apparition dans la littérature grecque, barbares par excellence étant les Perses, seigneurs incontestés de l'Asie. La première œuvre littéraire qui nous est parvenue intégralement et qui contient l'antinomie susmentionnée est la tragédie d'Eschyle, *Les Perses*. L'anlithèse se trouve dans le rêve prémonitoire de la reine Atossa, mère de Xerxès (v. 176—200) ; la reine vit en songe deux femmes d'une beauté inouïe qui se trouvaient en plein conflit ; l'une portait un costume perse, l'autre un costume dorien. Xerxès veut les atteler à son char ; la première accepte le joug, la seconde se débat et réussit à s'échapper. L'allégorie est transparente : la femme en costume dorien qui affronte Xerxès est le symbole de la volonté de liberté caractéristique pour le peuple grec¹. L'anlithèse grec-barbare (*id est Perses*) trouve chez les écrivains de l'Hellade une expression géographique par le topos de *l'éternelle guerre entre l'Europe et l'Asie*². L'effort vers la généralisation et l'intégration des faits dans une chaîne logique est un trait essentiel de la pensée hellénique. Les premières cartes géographiques dues aux savants ioniens divisaient le monde habité (*οικουμένη*) en deux continents, l'Europe et l'Asie, la Libye (l'Afrique) étant incorporée à l'Asie³. De ce dualisme géographique dérivé, après les guerres médiques, l'idée d'un monde divisé en deux entités antinomiques de civilisation⁴. Même quand les géographes ont fini par reconnaître l'existence d'un troisième continent indépendant des deux autres, l'Afrique, l'ancienne division reste traditionnelle du point de vue de la civilisation, car l'Afrique, à part l'Égypte, n'a jamais été comparée avec l'Europe et l'Asie en ce qui concerne la mentalité et la culture. L'Europe et l'Asie restent à travers les siècles les symboles éternels de deux conceptions antinomiques sur l'univers.

Après les victoires de Salamine et de Platée les Grecs ont établi la différence fondamentale qui sépare les « Européens » des « Asiatiques ». Les premiers aiment vivre en liberté, les seconds passent leur existence dans un esclavage permanent, étant soumis à un monarque autocrate.

¹ cf. le commentaire de P. Mazon, Eschyle, Œuvres, Paris, 1928, vol. 1, p. 69.

² cf. notre étude : *Un topos al literaturii antice : vesnicul război între Europa și Asia* (Un topos de la littérature antique : l'éternelle guerre entre l'Europe et l'Asie), dans R.I.T.L., 1981, 30, 4, p. 501—508.

³ cf. Hugo Berger, *Geschichte der wissenschaftlichen Erdkunde der Griechen*, Leipzig, 1903, p. 77—83.

⁴ cf. Gh. Ceașescu, *op. cit.*, p. 502a

Les Grecs ne se contentent pas de constater le fait, mais s'efforcent de l'expliquer par voie rationnelle; l'idée du déterminisme géographique naît de l'effort de trouver les causes objectives de cette antinomie. La première comparaison des deux continents qui nous soit parvenue se trouve dans le traité hippocratique *De aere, locis et aquis*. L'auteur est d'avis que les changements climatiques tiennent l'esprit en éveil, tandis qu'un climat sans modifications importantes, tel qu'on le trouve en Asie, provoque le sommeil de l'esprit et, par conséquent, un conservatisme à outrance⁵. La théorie du « challenge » de Toynbee se trouve *in nuce* appliquée à la géographie dans le traité hippocratique. En conséquence, poursuit l'auteur anonyme, les « Européens » sont avides de liberté politique et spirituelle, tandis que les « Asiatiques » se complaisent dans un éternel esclavage, car c'est le climat qui détermine le caractère des habitants et, partant, la forme de gouvernement. Un siècle plus tard, Aristote reprend la question et, en maintenant l'idée du déterminisme géographique, croit pouvoir établir trois zones distinctes en ce qui concerne le climat et les aptitudes humaines : les « Asiatiques » ont une tendance naturelle vers l'esclavage, mais ne sont pas dénués d'intelligence; les peuples du nord de l'Europe sont très doués pour l'art militaire, mais inférieurs du point de vue intellectuel; les Grecs en habitant les régions médianes entre le Nord et le Sud ont toutes les qualités⁶.

À travers les siècles la comparaison entre le caractère des habitants des deux continents, des systèmes politiques et d'éducation⁷ reste un thème littéraire préféré. Les géographes comparent les continents avec une prédilection évidente pour l'Europe, le continent où naquirent les Romains, les maîtres incontestés du monde. Le poème *Astronomica* de Manilius contient au IV^e livre une digression géographique où les trois continents sont mis en parallèle; le texte nous paraît être intéressant parce que Manilius souligne un trait essentiel en ce qui concerne l'Europe, un trait qui n'apparaît point dans les œuvres de ses prédécesseurs. Paradoxalement, le texte n'a pas retenu l'attention des nombreux auteurs modernes qui ont étudié le développement de l'idée européenne depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours⁸. Voici le texte de Manilius :

2 *Quod superest Europa tenet, quae prima natantem*
 fluctibus exceptique Iouem taurumque resoluit,
 ponere passa suos ignes, onerique iugauit.
 Ille puellari donauit nomine litus
 685 *et monumenta sui titulo sacrauit amoris.*
 Maxima terra uiris et fecundissima doctis
 artibus: in regnum florentes oris Athenae;
 Sparta manu, Thebae diuis, et rege uel uno
 princeps Pella domus, Troiani gratia belli;

⁵ Hippocrate, *De aere, locis et aquis*, 11, 5.

⁶ Aristote, *Pol.* 1285 a.

⁷ cf. Isocrate, *Phil.*, 132; Diodore de Sicile, 2, 29; Anonymus, *Geographia compendiaris*, VII, 26 (Σύγκρισις τῶν τριῶν ηπειρῶν); Pline l'Ancien, *Nat. Hist.*..., 6, 38; Pomponius Mela, *De situ orbis*, 1, 1-4.

⁸ H. Berwe, *Der Europa-Begriff in der Antike*, dans *Gestaltende Kräfte der Antike*, München 1966, p. 467-484; J. B. Duroselle, *L'idée d'Europe dans l'histoire*, Paris, 1965; Carlo Curcio, *Furopa. Storia di un'ideea*, Turin, 1978.

- 690 *Thessalia Epirosque potens uicinaque ripa*
Illyris, et Thrace Martem sortita colonum,
et stupcfacta suos inter Germania partus ;
Gallia per census, Hispania maxima bellis ;
Italia in summa, quam rerum maxima Roma
695 *imposuit terris caeloque adiungitur ipsa*⁹.

Manilius décrit l'Europe dans le style de la description de l'Italie de Virgile, *Georgica*, 2, 167—176, en énumérant les peuples qui habitent l'Europe et en signalant leurs traits caractéristiques. Après un bref résumé de la légende du rapt d'Europe par Jupiter, Manilius passe en revue les peuples et les régions du continent en commençant par les plus illustres villes grecques ; suivent l'Illyrie, la Thrace, la Germanie, l'Espagne et, enfin, l'Italie à qui « Rome a communiqué la souveraineté de la terre en se réservant pour elle-même l'empire du ciel ».

Les vers 685—686 caractérisent l'Europe en général : « L'Europe est la partie du monde la plus fertile en héros et la plus féconde en arts savants » (*Maxima terra uiris et fecundissima doctis/artibus*). Donc les *doctae artes* sont le trait distinctif de l'Europe ! Dans la description de l'Afrique (v. 658—670) l'attention du poète porte seulement sur les animaux sauvages (*diuersaque monstra ferrarum . . . horrendi angues, uasti elephantis, saeui leones*), les sables stériles du désert (*ac sterili peior siccas infestat harenas*) et la valeur des armes puniques qui, du temps d' Hannibal, avaient dévasté les villes de l'Italie (v. 658—661). Dans celle de l'Asie, la richesse du continent en or et en pierres précieuses (*auratique fluunt amnes gemmisque relucet / pontus*), les plantes médicinales qui abondent dans les forêts (*odorataeque spirant medicamina siluae*), les dimensions extraordinaires de l'Inde et de la Parthie (*India notitia maior, Parthique uel orbis / alter*) et le mont Taurus qui semble élever sa cime jusqu'au ciel (*et in caelum surgentis moenia Tauri*). Manilius fait abstraction des centres de culture de l'Afrique (Alexandrie, Carthage, etc.) et de l'Asie (Antiochie, Pergame, etc.), dont il ne pouvait ignorer l'existence¹⁰. S'il ne sont pas présents dans sa description, cela veut dire qu'il ne les compte pas pour un trait définitoire des populations autochtones des deux continents, mais une prolongation dans l'espace de la culture gréco-latine.

Manilius s'avère être un europo-centriste en déclarant la supériorité de l'Europe sur les autres continents. Mais ce qui le distingue des autres auteurs qui ont postulé la supériorité de l'Europe, c'est la valeur qu'il attribue au facteur culturel. L'Europe dans sa vision doit sa supériorité principalement aux héros qu'elle a produits et aux *doctae artes* ! Les peuples des autres continents tombent dans l'anonymat, Carthage mise à part ; l'Inde et la Parthie n'impressionnent que par leurs dimensions extraordinaires, les contrées européennes par la valeurs des peuples et de leurs héros et par la culture. C'est donc à l'activité humaine que l'Europe doit sa supériorité par rapport aux deux autres continents.

⁹ Nous reproduisons le texte d'après l'excellente édition de G. P. Goold, *Manilius, Astronomica*, Londres, 1977 (collection Loeb).

¹⁰ Voici les listes des villes extra-européennes citées par Manilius : Alexandrie, 3, 271 ; Babylon, 4, 580 ; 804 ; Carthage, 4, 599 ; 658 ; 778 ; Cyrène, 4, 780 ; Souse, 4, 804.

L'UNION DE LA ROUMÉLIE ORIENTALE AVEC LA BULGARIE (1885). NOTES SUR L'ATTITUDE DE LA ROUMANIE

CONSTANTIN IORDAN

Le 6 18 septembre 1885, à 7 heures du matin, le gouvernement provisoire de la Roumélie Orientale, constitué depuis peu de temps par les principaux membres du Comité Central Révolutionnaire Bulgare, fondé à Plovdiv quelques mois auparavant, annonçait télégraphiquement le prince Alexandre Battenberg de Bulgarie, qui se trouvait à Varna, la proclamation de l'Union de la Bulgarie méridionale avec la Principauté autonome; 35 minutes plus tard, la même nouvelle était transmise de l'ancienne Philippopoli au président du Conseil de Ministres, Petko Karavelov, qui était à Târnovo, avec la précision suivante: « la paix et le calme règnent partout »¹. Le 8/20 septembre, Alexandre reconnaissait publiquement l'Union, prenait le titre de prince de la Bulgarie du Nord et du Sud, convaincu que l'acte de l'Union représentait « le désir ardent » du peuple bulgare et « l'achèvement de sa mission historique »; le prince proclamait qu'il allait « conserver et garantir la vie, les biens et l'honneur de tous les habitants pacifiques, sans distinction de croyance et de nationalité »². Le lendemain, Alexandre Battenberg et Petko Karavelov arrivaient à Plovdiv. Le prince informait le même jour le gouvernement turc et les représentants diplomatiques des grandes puissances à Sofia sur la proclamation de l'Union, soulignant que l'événement « se fait sans but hostile envers le Gouvernement Impérial ottoman, dont je reconnais la suzeraineté »; il sollicitait la reconnaissance de la nouvelle situation et des démarches auprès du sultan en vue de sanctionner l'Union, « pour éviter toute effusion inutile de sang, car le peuple est décidé de défendre avec la vie le fait accompli »³. Une demande dans le même sens était aussi envoyé directement au ministre des Affaires étrangères de l'Angleterre⁴. On a décrété l'état de siège au pays. Le 11 23 septembre, le parlement bulgare (*Sobranie*) approuvait le télégramme adressé au tsar Alexandre III par lequel celui-ci était prié de protéger l'Union, ainsi que les démarches du ministre des Affaires étrangères Ilija Tsanov auprès des grandes

¹ Ministère des Affaires Étrangères, *Външната политика на България. Документи и материали* (La politique étrangère de la Bul., trit. Documents et matériels) (ci é par la suite ВПБ), т. 1^{er} 1879—1886, Sofia 1978, no 272 et 273, p. 562.

² *Ibidem.* no 279, pp. 565—566.

³ *Ibidem.* no 281, p. 567.

⁴ *Ibidem.* no 282, p. 568.

puissances et du gouvernement ottoman pour la reconnaissance de l'acte exprimant la volonté de tout le peuple bulgare⁵.

Après de longues consultations politiques et diplomatiques entre les États signataires du traité de Berlin, violé par la proclamation de l'Union de la Roumélie Orientale avec la Bulgarie, d'une part, et la Turquie ottomane, d'autre part, après les efforts déployés à l'étranger par les représentants du gouvernement bulgare afin de démontrer la légitimité de l'Union, à la fin du mois d'octobre allait s'ouvrir à Constantinople la Conférence des ambassadeurs des grandes puissances et de l'autorité suzeraine destinée à résoudre la crise déclenchée par les événements de Plovdiv⁶.

Le 2/14 novembre 1885, le roi Milan de Serbie a déclaré la guerre fratricide contre la Bulgarie, enfreignant l'état d'esprit du peuple serbe qui ne comprenait pas le sens de cette campagne militaire. Après un conflit armé qui a pratiquement duré 15 jours (environ 700 morts et 4.500 blessés chez les Bulgares, 746 morts et 4.570 blessés chez les Serbes) sous la pression de l'Autriche-Hongrie, le 7/19 décembre 1885 fut conclu l'armistice entre les deux parties, au moment où les troupes bulgares avaient chemin ouvert vers Belgrade. Le 19 février 3 mars 1886 la Bulgarie et la Serbie signaient le traité de paix de Bucarest. Au mois d'avril suivant, par l'Acte de Tophané (le palais impérial de Constantinople), on reconnaissait à la Principauté Unie de la Bulgarie les frontières de droit⁷. L'Union de la Roumélie Orientale avec la Bulgarie recevait enfin la consécration internationale. Ce sont quelques moments de l'évolution complexe des événements qui ont suivi la proclamation de l'Union. L'acte de Plovdiv n'a pas eu un caractère spontané. Ses origines se trouvent dans la lutte séculaire du peuple bulgare contre la domination ottomane, dans les sacrifices des militants de l'époque de la Renaissance nationale bulgare pour la conquête de l'indépendance et la réalisation de l'Unité, dans les efforts multiples développés par les forces patriotiques après la fondation de la Principauté autonome (1878) pour annuler la clause du traité de Berlin stipulant la création de cette entité politique artificielle nommée la Roumélie Orientale.

Dans ce qui suit, nous allons essayer d'esquisser l'histoire de la lutte pour l'Union dans la dernière phase, celle d'après le Congrès de Berlin, et de mettre en lumière certains éléments définissant l'attitude de la Roumanie à l'égard des événements de Plovdiv, qui ont engendré une crise internationale grave.

⁵ *Ibidem*, note 1, p. 575.

⁶ Voir : Jono Mitev, *Дипломатическата дейност на Иван Евстатиев Гешов в Европа относно признаване на Съединението* (L'activité diplomatique de Ivan Evstatiev Guéchoff en Europe concernant la reconnaissance de l'Union), «Външната политика на България 1878—1944. Изследвания по българска история. 3.». (La politique étrangère de la Bulgarie 1878—1944. Recherches sur l'histoire bulgare. 3), Sofia, 1978, pp. 53—82; Elena Statelova, *Дипломацията на Княжество България 1878—1886* (La diplomatie de la Principauté de Bulgarie, 1879—1886), Sofia, 1979, pp. 138 et suiv.

⁷ Voir : *История на България* (L'Histoire de la Bulgarie). T. II, Sofia 1962, pp. 77—79.



La Roumélie Orientale — terme d'inspiration anglaise — fut une création des grandes puissances signataires du traité de Berlin (art. 13 et suivants)⁸. Située entre Stara Planina et Rhodopes (en dehors du sandjak de Sofia), la Roumélie Orientale était une province séparée de la Principauté de Bulgarie qui dépendait directement du point de vue politique et militaire du sultan, mais jouissait d'une administration autonome. En tête de la province se trouvait un gouverneur général chrétien, désigné par le sultan pour une période de cinq années, avec l'accord des grandes puissances. Le sultan avait le droit de défendre les frontières terrestres et maritimes de la province, de bâtir des places fortes aux frontières et d'y maintenir des troupes. Une commission européenne était chargée d'élaborer le Statut Organique de la Roumélie Orientale, parachevé le 14 avril 1879. En vertu de cette Constitution, le pouvoir exécutif était détenu par un « directoire » de 5 personnes, et le pouvoir législatif par un parlement local de 56 membres, 36 étant élus, 10 nommés par le gouverneur et 10 de droit. La loi électorale était censitaire. Le premier gouverneur général, Aleko Bogoridi, arrivait à Plovdiv le 15 mai 1879⁹. L'atmosphère de mécontentement de la province envers les décisions de Berlin avait été manifeste dès l'automne de l'année 1878 ; la Commission européenne s'était heurtée aux protestations de la population pendant les travaux déroulés à Constantinople et, surtout à Plovdiv. À la frontière, le premier gouverneur avait été obligé d'abandonner le fès turc et de s'intégrer symboliquement à la tradition bulgare en mettant le bonnet de fourrure (*kalpak*)¹⁰. Pour avoir une image de la composition du premier « ministère » de la Roumélie Orientale, rappelons-nous que le directeur des Finances était l'Allemand P. Schmidt, désigné par la Commission européenne, et en tant que chef de la Milice et de la Gendarmerie, le sultan avait nommé le général français Vitalis, les autres étant Bulgares, parmi lesquels Gavril Krăstevič, le futur gouverneur général, l'un des chefs du groupe des « vieux » de Constantinople durant la lutte des Bulgares pour l'indépendance religieuse¹¹. Une preuve concrète du caractère artificiel du Statut de la Roumélie Orientale fut le résultat des premières élections législatives qui eurent lieu le 17/29 octobre 1879. Selon le recensement effectué par l'administration provisoire russe, la population de la province avait la structure suivante : 579.231 Bulgares, 174.759 Turcs, 42.156 Grecs, 19.524 Tsiganes, 4.177 Juifs et 1.306 Arméniens. Parmi les députés élus, 31 ont été Bulgares, 2 — Turcs et 3 — Grecs ; en somme, 40 des 56 membres du parlement local étaient Bulgares¹². Ces données font inutile tout commentaire sur le caractère bulgare de la

⁸ В. Kesjakov, *Принос към дипломатическата история на България 1878—1925* (Contribution à l'histoire diplomatique de la Bulgarie, 1878—1925), Sofia, 1925, pp. 6—7.

⁹ *История на България*, II, pp. 17—19.

¹⁰ Aleksandăr Fol, Vasil Gjuzelev, Nikolaj Genčev, Konstantin Kosev, Ilčo Dimitrov, Andrej Pantev, Milčo Lalkov, Kostadin Petrov, *Кратка история на България* (Brève histoire de la Bulgarie). Sous la rédaction de Ilčo Dimitrov, Sofia, 1981, p. 233.

¹¹ Voir : Elena Statelova, *Политическите партии в Източна Румелия (1879—1885)* (Les partis politiques en Roumélie Orientale, 1879—1885), « *Izvestija na Instituta po istorija* », T. XXVI, Sofia, 1983, pp. 151—182.

¹² *История на България*, II, p. 58.

province. Il était donc évident que l'Union de la Roumélie Orientale avec la Bulgarie soit un objectif important de la lutte nationale.

L'accomplissement de celui-ci a entraîné les forces patriotiques des deux versants des Balkans, qui ont été conscientes que dans les nouvelles conditions elles devaient mettre en valeur les traditions du combat de l'époque de la Renaissance, mais qu'il imposait de se rendre compte attentivement des coordonnées de la vie politique intérieure et, également, qu'il fallait une préparation diplomatique scrupuleuse.

L'évolution du mouvement pour l'Union¹³ fut marquée par la constitution, en avril 1880, d'une organisation secrète à Sofia avec des représentants de la Principauté et de la Roumélie, qui s'est proposée le développement d'actions parallèles en ces territoires. Le 16 mai de la même année, fut fondé à Slivène le Comité Central National de Roumélie Orientale dont la mission était de préparer l'Union du point de vue politique, militaire et moral.

Un moment décisif fut la création, au printemps de l'année 1885, des comités secrets unionistes à Roussé, Varna et Plovdiv. Par l'initiative de Zacharie Stojanov, l'idéologue du mouvement pour l'Union, le comité de la capitale rouméliote fut proclamé Comité Central Secret Révolutionnaire Bulgare (C.C.S.R.B.). L'ascendant du courant unioniste a exigé des méthodes nouvelles de combat. C'est ainsi que malgré les interdictions des autorités, le 19 mai 1885 fut organisée à Plovdiv une manifestation publique à l'occasion de l'anniversaire des 9 ans de la mort de Hristo Botev. L'arrestation de certains dirigeants du mouvement et le limogeage des fonctionnaires publics impliqués provoquèrent la forte opposition de la population. Les événements ont réclamé le renforcement et la diversité des préparatifs pour l'achèvement de l'Union. Zacharie Stojanov fonda le journal bien connu « Borba » (*La lutte*), organe du mouvement unioniste. On a accordé une attention accrue à la préparation militaire de la population bulgare de Slivène, Stara Zagora, Cirpan, Ihtiman. Les associations de gymnastique, constituées auparavant, sont devenues en fait des troupes sémi-légales de volontaires munies des armes, des plans d'action et d'un système de commande. On a renouvelé la composition du C.C.S.R.B. par l'inclusion des représentants du gouvernement de Sofia (A. F. Golovin, D. Rizov) et l'engagement dans l'action de certains officiers de l'armée rouméliote régulière. Zacharie Stojanov a ouvertement invité le prince Alexandre à prendre la direction du mouvement. Le prestige du monarque amoindri par la crise engendrée par la suspension de la Constitution (1881) trouvait une heureuse occasion de réhabilitation. Les démarches diplomatiques déployées par Alexandre Battenberg pendant son voyage à Vienne et à Londres (juin — juillet 1885) ont cherché à accrédi-ter l'idée que l'Union de la Roumélie Orientale avec la Bulgarie allait éloigner l'influence de la Russie sariste, les rapports bulgaro-russes enregistrant déjà un refroidissement visible.

Les circonstances internationales étaient favorables au succès de l'Union. La détérioration des relations anglo-russes provoquée par l'avanti-

¹³ Pour le cadre général, voir : Jono Mitov, *Обединението (L'Union)*, Sofia 1980, passim.

ce du tsarisme en Afghanistan du mois de mars 1885 a objectivement fait du gouvernement de Londres un partisan de l'Union : les agents diplomatiques anglais ont agi en faveur de l'Union et ont établi des liens avec certains membres du C.C.S.R.B. D'autre part, l'alliance des trois empereurs est entrée dans une crise aiguë. Le traité de Berlin était menacé grâce aux fissures surgies dans la solidarité des grandes puissances européennes ; par conséquent, l'éventuelle opposition de la Turquie à l'égard de l'Union était potentiellement paralysée¹⁴.

À l'intérieur de la province, le plan d'action fut précisé en juillet 1885. L'intervention possible des troupes rouméliotes contre le mouvement unioniste fut neutralisée par l'activité de certains officiers patriotes ; on a même mis les bases d'une coopération avec l'armée régulière bulgare au cas d'une invasion ottomane. Les démonstrations anti-turques ont gagné en fréquence et intensité au mois d'août. Le 3 septembre, le C.C.S.R.B. a communiqué au prince Battenberg que l'Union sera proclamée trois jours plus tard. Le monarque a ordonné des manœuvres démonstratives de l'armée bulgare. Toutes les conditions étaient mûres et le 6 septembre les forces de volontaires bulgares, arrivées de tous les coins de la province, marchaient solennellement dans les rues de Plovdiv ; le C.C.S.R.B. a proclamé l'Union achevée sans violence. Le gouverneur Gavril Krăstovjé n'a opposé aucune résistance.

L'attitude des grandes puissances vis-à-vis des événements de Plovdiv fut différente. La Russie a refusé d'appuyer l'Union à cause de la méfiance à l'égard de la politique étrangère prônée par le prince Alexandre et des succès de la diplomatie anglaise qui soutenait la cause bulgare. Par conséquent, le tsar a ordonné aux officiers russes de l'armée bulgare de revenir rapidement au pays (10 septembre). Sous la pression de l'Angleterre, les grandes puissances, y compris la Russie, ont énergiquement averti la Turquie de d'abstenir d'une intervention militaire. La Serbie et la Grèce ont eu une position négative, les milieux politiques de Belgrade et d'Athènes voyant dans l'Union un obstacle dans la voie de l'accomplissement des objectifs des programmes nationaux de la bourgeoisie serbe et grecque concernant le sort des territoires dominés encore par la Porte aux Balkans¹⁵.

★

Quelle fut l'attitude de la Roumanie devant les événements de Plovdiv ? Bien que les relations roumano-bulgares d'après 1878 eussent

¹⁴ Voir aussi : Božidar Samardžiev, *Турската политика към Княжество България и Източна Румелия вве връзка с османския съюзенитет (1873-1886)* (La politique turque à l'égard de la Principauté de Bulgarie et la Roumélie-Orientale, 1873-1886), « *Studia Balcanica* », 12, Sofia 1976, pp. 7-37 ; Andrej Pantev, *Bulgaria in the relations among the allies and the state conditions of the Great Powers (1881-1894)*, « *Études historiques* », V, 11, Sofia, 1978, p. 275-278.

¹⁵ Voir : Charles and Barbara Jelavich, *The Establishment of the Balkan National States. 1801-1920*, Univ. of Washington Press, Seattle-London, 1977, pp. 165-167 ; Djordjević and Stephen Fischer Galati, *The Balkan Revolutionary Tradition*, Columbia Univ. Press, New York, 1981, pp. 174-176 ; Constantin Jordan, *Programmes nationaux - États nationaux. Repères pour une analyse comparative*, « RESEE », Bucarest, XX, 1982, ° 4, pp. 445-450 ; Evángelos Kofós, *Greek-Serbian Relations and Macedonia, 1878-1896*, « *Greek-Serbian Cooperation, 1830-1908* », Belgrade, 1982, pp. 96-97 ; Slavenko Teržić, *Die Zusammenarbeit Serbiens und Griechenlands von 1882 - bis 1885*, in *loc. cit.*, pp. 160-162.

été en général correctes, elles ont connu une évolution marquée parfois par des frictions et la persistance de certains litiges (l'affaire Arab Tabia)¹⁶. Quelques repères vont dessiner l'image de la réaction roumaine envers l'Union, certaines analyses précédentes laissant voir parfois la tendance d'une appréciation de la position de la Roumanie par une association généralisatrice avec celle de la Serbie et de la Grèce¹⁷.

Le 12/24 septembre 1885, l'agent diplomatique bulgare à Bucarest, Grigor Načović, informait sur la sympathie avec laquelle le roi Charles I^{er}, le gouvernement libéral présidé par I. C. Brătianu et l'opinion publique (les journaux de la capitale et de Galați) avaient accueilli les événements de Plovdiv. On appréciait dans les milieux roumains que le mouvement national qui a conduit à l'Union de la Roumélie Orientale « n'est pas seulement dans l'intérêt de la Principauté bulgare, mais aussi dans l'intérêt de tous les petits peuples de l'Orient ». Les hommes politiques roumains étaient naturellement préoccupés par les conséquences internationales de la proclamation de l'Union, des « complications éventuelles à cause desquelles la Roumanie pourrait souffrir », mais les cercles diplomatiques de Bucarest considéraient « qu'on n'arrivera pas à la guerre »¹⁸. D'autre part, le gouvernement roumain qualifiait comme « une grande faute » la décision prise à Petersbourg de retirer les officiers russes de l'armée bulgare ; par cet acte, « le prestige russe s'est affaibli encore davantage en Bulgarie » ; on admettait le fait que la Russie ne pouvait permettre à une partie de son armée de participer à un mouvement violant un traité international qui portait aussi sa signature, mais « aux yeux des Bulgares ce fait sera un signe d'antipathie et de faiblesse »¹⁹. Le diplomate bulgare démentait les bruits selon lesquels le gouvernement roumain aurait affermi les forces militaires de la frontière de la Dobroudja et aurait pris des mesures de mobilisation partielle²⁰.

L'attitude favorable des milieux politiques roumains fut particulièrement utile à la Bulgarie, dans les conditions où les événements de Plovdiv ont provoqué une grande nervosité à Athènes et surtout à Belgrade. Cette ligne politique fut conséquente et s'est avérée efficace. C'est ainsi que le gouvernement roumain a rejeté les démarches faites à Bucarest, tout de suite après les événements, par le roi Milan de Serbie visant d'engager des actions militaires communes contre la Bulgarie. D'autre part, l'agent diplomatique roumain à Sofia démentait carrément, le 17/29 septembre 1885, les bruits « mal intentionnés » lancés par l'agence Havas concernant la conclusion d'un accord antibulgare entre la Roumanie, la

¹⁶ Voir : C. Velichi, *Sofia*, dans „Reprezentanțele diplomatice ale României”, I, Bucarest, 1967, passim ; Elena Stanelova, *Българо-румънските отношения след създаването на Княжество България (1879—1886)* (Les relations bulgare-roumaines après la création de la Principauté de Bulgarie, 1879—1886), « Studia balcanica », 12, Sofia, 1976, pp. 38—59.

¹⁷ La meilleure analyse, bien supérieure aux précédentes, est due à Elena Stanelova, *Дипломацията на Княжество*, p. 163 et suiv., mais ni même elle n'échappe pas toujours à ce piège : cf. p. 163, 169, 175.

¹⁸ ВПБ, nr. 285, p. 572.

¹⁹ *Ibidem*, p. 573 ; voir aussi : Georgi Vălkov, *Военният аспект на българо-руските отношения (1877—1885)* (L'aspect militaire des relations bulgare-russes, 1877—1885), « Външната политика », pp. 9—50.

²⁰ *Ibidem*.

Grèce et la Serbie²¹. D'ailleurs, en faisant un voyage à Vienne et à Berlin à la fin du septembre le premier I. C. Brătianu plaidait indirectement pour la cause bulgare. Dans la même période, G. Načović était envoyé avec une mission spéciale à Vienne pour sonder l'attitude du gouvernement autrichien et gagner la bienveillance des cercles politiques viennois²². En revenant à son poste, le diplomate bulgare avait l'occasion d'une conversation, dans le train, avec Radu Mihai, le ministre des Travaux publics. Celui-ci l'assurait que „la Roumanie ne s'éloignera pas de la neutralité bienveillante témoignée jusque maintenant vis-à-vis des événements de la Péninsule balkanique”. G. Načović était inquiet par les nouvelles répandues dans la presse de l'opposition politique intérieure selon lesquelles la Roumanie aurait décidé la mobilisation de l'armée. Le ministre roumain lui avouait confidentiellement que certains cercles roumains „ne désirent pas que la paix en Orient soit troublée”, mais qu'ils craignent les intentions agressives du roi de Serbie; d'ailleurs, selon les informations de Radu Mihai, les parents de Milan de Bucarest auraient appris que le monarque de Belgrade « ne pouvait pas ne pas commencer une guerre contre quiconque et, ayant en vue que les Bulgares étaient plus faibles, selon toute probabilité, Milan se dirigerait contre ceux-ci »²³.

L'action de Plovdiv a tendu les relations interbalkaniques et a agité l'échiquier politique européen. La Roumanie était très attentive que la crise ne dégénérât pas en guerre. Au début d'octobre, le roi Charles effectuait une inspection militaire à Galați. À l'occasion du banquet organisé le 7 octobre, le général Angelescu, le commandant du III^e Corps d'armée déclarait au consul de France, G. Wiet, « se faisant sans doute l'écho des propos tenus par ses collègues, que la Roumanie devait, en présence des événements de la Bulgarie, se rappeler que plus d'un million de Roumains se trouve en Turquie, et qu'elle est la seule puissance en état de jouer un rôle et d'offrir plus tard des garanties sérieuses pour la paix »²⁴. Cet aveu dévoilait une dimension de l'intérêt manifesté à Bucarest pour une solution pacifique des différends de la zone et l'une des directions de la politique roumaine aux Balkans.

Le 17/29 octobre 1885, G. Načović, revenu de Vienne, était reçu par Brătianu qui l'informait sur les opinions des cercles politiques autrichiens et allemands face aux événements de la région, son impression étant qu'on désire « la paix, la paix à tout prix ». Le premier roumain l'assurait « qu'on n'a pas décidé la mobilisation, mais que la crise impose d'accorder une plus grande attention à l'armée, puisque personne ne sait quelles conséquences peuvent avoir les événements de Roumélie », souci manifesté d'ailleurs par tous les États. Brătianu déclarait franchement au diplomate bulgare : « Je fais tous les efforts pour acquérir la confiance des Bulgares, c'est pourquoi je ne fais rien qui pourrait, dans les condi-

²¹ *Ibidem*, n° 293, p. 500; voir aussi C. Velichi, *Les relations roumano-grecques pendant la période 1879-1911*, « RESEE », Bucarest, VII, 1969, 3, pp. 509 et suiv.

²² Elena Stănelova, *Дипломатията*, p. 166.

²³ ВПБ, n° 329, p. 623. G. Načović revenait à Bucarest le 14/26 octobre 1885; pour l'état d'esprit du peuple serbe bien contraire à cette guerre, voir: Michael Boro Petrovich, *A History of Modern Serbia 1804-1918*, II, New York and London, 1976, p. 431.

²⁴ Archives d'État de Bucarest. Microfilms France (cité par la suite AEB-MF), role 63, cadre 463; rapport de Galați, n° 95/8 oct. 1885, Wiet.

ons actuelles, rendre plus difficile la situation du gouvernement bulgare, même si j'avais une raison de mécontentement ». Le chef libéral faisait allusion aux informations selon lesquelles le gouvernement bulgare distribuait des armes à la population des villages proches de la frontière de la Dobroudja. La nouvelle avait déterminé le premier roumain d'envoyer deux batteries d'artillerie en Dobroudja, décision avouée à Načović, en ajoutant, un peu malicieusement, que celles-ci « ne sont pas capables de conquérir la Bulgarie ». La position adoptée par les milieux roumains durant plus d'un mois après la proclamation de l'Union obligeait le diplomate bulgare à déclarer que « le gouvernement et le peuple bulgare seront reconnaissants à la Roumanie et à son gouvernement pour leur attitude sincèrement loyale et amicale à l'égard de la Bulgarie au cours de la crise actuelle, et que celle-ci servira à l'aplanissement de toutes les mécontentes qui ont existé et à une amitié étroite entre les deux États voisins ». Prenant acte de cette déclaration, Brătianu renouvelait l'assurance que « la Roumanie n'a pas du tout de mauvaises intentions contre la Bulgarie, au contraire, elle ne désire qu'une amitié étroite avec la Bulgarie »²⁵.

Après le déclenchement de la guerre serbo-bulgare, le gouvernement roumain communiquait officiellement à Belgrade et à Sofia (6 18 novembre 1885) qu'à cause de la neutralité du Danube, on ne devait pas transporter des troupes, des armes et des provisions sur le fleuve. La démarche avait pour but d'éviter les mécontentement de l'Autriche-Hongrie et l'intervention de celle-ci dans le contrôle de la navigation sur le Bas-Danube. Cependant, deux jours plus tard, Brătianu approuvait le transport secret sur le fleuve de certains matériaux militaires et des troupes bulgares à condition que celles-ci n'attaquent par les navires serbes²⁶.

Quelques informations inédites des archives françaises nous donnent certains éclaircissements sur l'état d'esprit de la Dobroudja réintégrée à la Roumanie par le traité de Berlin, le territoire d'entre la Danube et la Mer Noire étant revendiqué par les cercles politiques bulgares pendant la « crise orientale » (1875—1878)²⁷. La présence d'une communauté bulgare dans la région danubienne-pontique justifie l'intérêt pour cet aspect du problème dans les conditions où la délimitation de la frontière terrestre roumano-bulgare après 1878 a rencontré des difficultés et a provoqué certaines tensions dans les relations bilatérales²⁸.

Le 21 septembre 1885, donc trois jours après la proclamation de l'Union de la Roumélie Orientale, le gérant du viceconsulat français de Constanța, Urbain Chousserie, recevait la mission d'observer attentivement et très discrètement l'atmosphère de la région, « en présence des événements dont la Bulgarie est actuellement le théâtre, événements qu'avait

²⁵ ВПБ, no 332, pp. 629—631 : rap. secret du 18 30 oct. 1885.

²⁶ Elena Stănelova, *op. cit.*, p. 175.

²⁷ Voir : Veselin Trajkov, *Rétablissement de l'État bulgare en 1878 (Caractère et conséquences)*, « Etudes balkaniques », Sofia, XVII, 1981, 2, p. 21 et suiv.; Velko Tonev, *Временното руско управление в Добруджа (1877—1879)* (L'administration provisoire russe en Dobroudja, 1877—1879), « Istoricheski pregled », Sofia, XXXVIII, 1982, 2, p. 19 et suiv.

²⁸ Voir : Elena Stănelova, „Българо-румънските”, p. 38 et suiv.; Adrian Rădulescu, Ion Bitoleanu, *Istoria românilor dintre Dunăre și Mare. Dobrogea* (L'Histoire des Roumains d'entre le Danube et la Mer. La Dobroudja), Bucarest, 1979, p. 285 et suiv.

fait pressentir le désistement du gouvernement du prince Alexandre dans la question d'Arab Tabia ». Le diplomate français communiquait le 26 septembre qu'on n'avait pas signalé des agitations publiques parmi les Bulgares de Constanța, le mot d'ordre étant pour le moment « le silence », puisque ceux-ci se rendaient compte de la situation délicate dans laquelle ils se trouvaient — la neutralité de la Roumanie et la présence des communautés turque et grecque, la dernière manifestant déjà une forte irritation après la nouvelle de l'action de Plovdiv. Toutefois, Urbain Chousserie signalait l'organisation d'un banquet privé où les notables de la communauté bulgare avaient souhaité bon succès « à la révolution » de la Roumélie Orientale. D'autre part, le diplomate français détenait des informations sur l'existence de certains comités secrets bulgares, dont l'action « n'est pas moins énergique », faisant l'éloge des qualités de « conspirateurs » des Bulgares, mises aussi en évidence par « la révolutionn subite qui s'est accomplie et qui rien ne la faisait pas prévisible »²⁹.

Un épisode intéressant enregistré par Urbain Chousserie fut le séjour de quelques heures à Constanța de l'ancien gouverneur de la Roumélie Orientale Gavril Krăstević et de sa suite, le 10 octobre, pendant l'escale du bateau autrichien « Narenta » en route pour Constantinople. Le diplomate informait sur la visite de Krăstević au consulat de la Turquie ; Chousserie apprenait que l'ancien gouverneur, l'homme de 70 ans, — « très cassé » — avait avoué au consul ottoman « qu'il n'avait eu qu'à se louer du traitement dont il a été l'objet à Sofia où on lui avait laissé sa liberté », évoquant le fait que lui et ses compagnons (la fille, le gendre, l'ancien commandant de la milice et son adjoint) avaient été conduits sous escorte jusqu'à Lom Palanka, où ils se sont embarqués sur un navire autrichien, voyageant jusqu'à Galați ; après un arrêt de deux jours, ils ont pris le chemin vers Constantinople. Dans la même conversation, Krăstević aurait affirmé que si au moment de la proclamation de l'Union, la Turquie avait envahi la Roumélie, « il aurait rapidement maîtrisé la situation », reconnaissant toutefois qu'au moment de son arrestation, « la milice n'était pas sous les armes ». Dépassé par les réalités, l'ancien gouverneur paraissait convaincu qu'une éventuelle action de la Turquie, même ces jours-ci, pourrait rétablir le statu quo³⁰.

Le lendemain du déclenchement des hostilités de la Serbie contre la Bulgarie, Urbain Chousserie saisissait l'activité fébrile d'organisation des groupes des volontaires bulgares, qui, « bien qu'ils soient des sujets roumains », partent pour Giurgiu et ensuite à Roussé. Il observait que « la liberté d'action des Bulgares dans la Dobroudja est pleine et entière », « l'administration roumaine n'a pas l'air de se préoccuper de la propagande bulgare qui se fait ici ». « Cet état de choses, remarquait le diplomate français, il me semble de nature à provoquer une demande d'explication de la part de la Porte qui pourrait voir dans l'attitude de la Roumanie un encouragement moral et une aide matérielle donnés aux rebelles »³¹. Au début de décembre, Chousserie rapportait que « les Bulgares continuent ici à recueillir des fonds destinés à être envoyés en Bul-

²⁹ AEB-MF, r. 63, c. 444—446 : rap. Constanța, n° 13 26 sept. 1885.

³⁰ *Ibidem*, r. 64, c. 116—118 : rap. Constanța, n° 1/11 oct. 1885.

³¹ *Ibidem*, c. 138—140 : rap. Constanța, n° 8/15 nov. 1885.

garie », signalant que de Toulitcha a été envoyée la somme de 25.000 francs, formellement pour aider les blessés, en fait, selon l'aveu « d'un Bulgare marquant d'ici », pour des vêtements de fourrure nécessaires aux soldats bulgares du front serbe ³². Un mois plus tard, le diplomate français dressait un bilan de l'évolution de l'atmosphère dans la communauté bulgare, soulignant « l'enthousiasme éclaté parmi eux (les Bulgares — NdA) à la nouvelle de la révolution rouméliotte, en indiquant les souscriptions faites par eux ainsi que l'enrôlement et l'équipement de nombreux volontaires » ³³.

★

L'Union de la Roumélie Orientale avec la Bulgarie a représenté l'achèvement d'une aspiration légitime du peuple bulgare. Cette cause juste de la nation bulgare a trouvé en Roumanie un appui matériel et moral. La solidarité de la société roumaine avec la lutte d'émancipation politique des Bulgares manifestée dès le début de la Renaissance nationale bulgare — Sofronie Vračanski a élaboré les premiers programmes politiques à Bucarest à l'aube du siècle — fut évidente aussi en l'automne de l'année 1885. Après la conclusion du traité de paix de Bucarest, le délégué bulgare aux pourparlers, I. E. Guéchoff exprimait au ministre roumain des Affaires étrangères M. Phérékyde, la profonde gratitude du gouvernement bulgare pour le concours offert par la Roumanie dans l'effort d'instaurer la paix : « Je me ferai un devoir de faire parvenir à mon gouvernement l'expression de la joie avec laquelle vous avez salué la paix. Il verra, j'en suis sûr, une nouvelle preuve des sentiments d'amitié qui anime le gouvernement de Roumanie envers notre pays, et tiendra à honneur de rendre une paix si sincèrement approuvée par vous, féconde en nouveaux liens et en relations plus intimes avec un pays dans la capitale et sous les auspices duquel cette paix a été conclue » ³⁴.

³² *Ibidem*, c. 173—174 : rap. Constanța, n° 22/7 déc. 1885.

³³ *Ibidem*, c. 197 : rap. Constanța, n° 29/4 janvier 1886.

³⁴ ВПБ, n° 459, p. 785.

HARALAMBIE MIHĂESCU

(1907—1985)

Par la disparition du professeur H. Mihăescu la linguistique et la philologie classique et byzantine viennent de perdre un éminent chercheur qui les servit avec passion et dévouement pendant plus d'un demi-siècle.

Né le 7 février 1907 à Udești, département de Suceava, il suivit les cours de philologie classique de l'Université de Iași et en même temps, les cours donnés par Alexandru Philippide qu'il considéra toujours son maître et dont il continua l'œuvre scientifique. Membre de l'École roumaine de Rome (1931—1933) et de l'École roumaine de France (1938), docteur ès lettres en 1936, avec la thèse *La versione latina di Dioscoride*, il fut d'abord bibliothécaire à l'Université de Iași (1931—1937), ensuite assistant, maître de conférences puis professeur à la Faculté de philologie de la même Université (1937—1952). Ouvert à la recherche scientifique qui lui tenait particulièrement à cœur, il poursuivit ses recherches à Bucarest (1953—1963) dans le cadre des Instituts d'archéologie et de linguistique. En 1963 il assumait la direction du secteur de littérature et de linguistique de l'Institut d'Études Sud-Est Européennes qu'il dirigea avec maîtrise jusqu'à sa retraite, en 1975.

Dès sa jeunesse H. Mihăescu s'illustra comme éditeur, traducteur et commentateur des textes des écrivains grecs et latins. Mais, il attendit l'âge de la maturité pour publier ses propres études et monographies qui lui assurèrent une place de premier ordre parmi les linguistes spécialisés dans l'histoire des langues balkaniques. Et ce fut bien normal, car au cours de sa longue carrière il évita constamment les sentiers frayés, prompt à s'intéresser aux sujets les plus difficiles que ses devanciers avaient seulement touchés, sujets qui exigeaient de longues investigations sur un matériel qui, pour être réellement significatif, devait être d'une extrême richesse.

Persuadé que chaque mot est une page d'histoire (idée que son livre sur l'influence de la langue grecque sur le roumain porte en épigraphe) il sut maintenir un rapport constant entre l'analyse détaillée du matériel linguistique concret et l'explication historique d'ordre plus général, aboutissant ainsi — et toute son œuvre en témoigne — à des points de vue personnels sur des problèmes linguistiques controversés. Ses monographies *Limba latină în provinciile dundrene ale Imperiului roman* (I^{er} éd. 1961 ; II^e éd. en langue française, revue et augmentée, 1978) et *Influența grecească asupra limbii române pînă în secolul al XV-lea* (1966), ainsi que ses études sur les éléments latins de la langue albanaise sont impressionnants surtout par les inventaires linguistiques analysés par des critères rigoureusement chronologiques et par la méthode comparative-historique, premier travail exhaustif de ce genre qui repose sur de riches sources épigraphiques, documentaires et littéraires. Mais la valeur de ces travaux réside surtout dans les conclusions concernant l'aire de diffusion du latin et du grec dans les provinces de l'Empire romain, l'intensité du processus de romanisation dans différentes zones du Sud-Est européen et la définition des traits spécifiques qui unissent ou individualisent le latin vulgaire balkanique par rapport à celui parlé dans les autres régions de la Roumanie. Par l'attention constamment prêtée à l'intégration des faits de langue dans l'histoire de la Péninsule balkanique, lieu de convergence de plusieurs courants culturels, ses livres et ses études ont dépassé de loin l'intérêt strictement linguistique, pour devenir, en égale mesure, des instruments précieux de travail à la portée des épigraphistes, archéologues ou historiens.

Le professeur H. Mihăescu publia dans les pages de cette revue — dont il fut l'un des membres du Comité de rédaction — nombre d'études concernant des textes littéraires byzantins qui attestent la survivance du latin vulgaire dans l'Empire d'Orient. Il y avait là encore un de ces thèmes partiellement étudiés par ses devanciers dont il sut déceler les significations plus profondes liées à l'histoire spirituelle et culturelle de Byzance. Au moment de sa disparition il était en train d'achever l'ouvrage *La Romanité sud-est européenne* qui comprend des chapitres sur les éléments latins dans l'albanais, les latinismes dans le

grec byzantin, le dalmate, les éléments latins dans les langues sud-slaves, à côté, d'un chapitre qui marque le passage du latin à la langue roumaine. L'ouvrage paraitra dans la forme conçue par les soins de son fils, qui prit à sa charge de compléter les deux derniers chapitres.

Cet infatigable linguiste fut doublé par un philologue de marque. Poursuivant la tradition byzantine manuscrite de certains textes de grande difficulté, il prépara avec acribie les éditions critiques de *Arta militară* de Mauricius (1970) et *Istoria secretă* de Procopius de Césarée (1972). D'autres textes byzantins tels *Războiul cu gozii* de Procopius de Césarée (1963) et *Istoria bizantină* de Théophylacte Simocatta (1985) parurent dans sa traduction accompagnée par ses commentaires. Il collabora et assura partiellement la coordination de trois volumes de la collection *Fontes Historiae Daco-Romanae*.

Son remarquable œuvre scientifique lui avait valu dès 1965, son élection comme membre correspondant de l'Académie Roumaine et, dès 1973, comme membre de l'Académie des Arts et des Sciences de Palerme. Il fut membre du Comité international de la revue « Philologus » de Berlin (R. D. Allemande) et de la Société de linguistique de Paris.

En tant que chef de la section de littérature et de linguistique de l'Institut d'Etudes Sud-Est Européennes il eut le mérite de rester attaché à la formation scientifique des jeunes ; maître exigeant, parce que d'une très forte exigence vis-à-vis de lui-même, il entendit leur demander un sens aigu de la discipline et de la rigueur du travail, à côté de l'audace d'affronter les difficultés. Il conseilla constamment les jeunes dans les discussions autour de leurs travaux, il n'hésita jamais de leur prêter des livres de sa riche bibliothèque. Et chaque fois que les résultats scientifiques de ses disciples témoignaient de leur sérieux et de leur talent, il n'épargnait pas les éloges, d'autant plus précieux qu'ils étaient plus rares. Car, bien que byzantinologue, rien de la rhétorique du monde dont il s'occupait, n'altéra jamais sa sobriété classique. Les années qui ont passé ont prouvé que le professeur ne s'est jamais trompé quant aux qualités de ses disciples. Si aujourd'hui ils sont des chercheurs affirmés dans leurs domaines, c'est surtout à leur premier maître qu'ils restent redevables.

La passion et le rythme constant de son travail auxquels nous habitua jusqu'au moment où la mort le surprit, nous firent croire à un excellent état de santé qui nous permettait de le rencontrer à l'Institut encore longtemps, nous accueillant avec son aimable bonhomie. Mais le sort en a voulu autrement. Un triste jour d'hiver nous apporta la nouvelle de sa mort qui nous fit sentir ce vide qui laisse les personnalités très douées. En nous quittant, il nous laissa un héritage scientifique de valeur et l'exemple de son dévouement pour la recherche que nous avons le devoir de continuer avec la même passion, pour rendre pleinement à Hara-lambie Mihăescu l'hommage que nous lui devons.

Emanuela Popescu-Mihuț

HUGH SETON-WATSON

(1916—1984)

La mort vient de surprendre à Washington, le 19 décembre dernier, l'historien britannique — dans son cas, a cause de ses ancêtres écossais qu'on sentait fort proches, ou hésite à écrire « anglais » — qui connaissait le mieux, par son expérience personnelle, le Sud-Est de l'Europe, tel qu'il était avant la Guerre et tel qu'il est devenu. George Hugh Nicholas Seton-Watson a occupé la chaire d'histoire de la Russie à la School of Slavonic and East European Studies de 1952 à 1983.

A part cet enseignement auquel il a rendu d'insignes services, célébrés comme il se devait, quand il prit sa retraite, par un colloque historique réunissant à Londres un certain nombre de ses amis et collègues, il s'était engagé depuis longtemps dans la recherche des origines de la conscience nationale chez les peuples du Sud-Est et de l'Europe Centrale. Il apportait à ce sujet une considérable information, une probité intellectuelle et des vues originales qu'on a pu apprécier dans le plus important de ses ouvrages, *Nations and States — an enquiry into the Origins of Nations and the Politics of Nationalism* (1977). En avril 1982, sa dernière conférence à Oxford traitait encore du rôle des nations dans l'histoire et ceux qui y assistèrent gardent le souvenir d'une sereine maîtrise qui imposait le respect. On le voit, Seton-Watson était un de ces hommes de savoir qui ne souffrent pas facilement que leur science soit détachée du présent et qui ne cessent de s'interroger sur les causes, proches ou lointaines, des sentiments qui agitent leurs contemporains. Lui-même, il avait une forte pudeur de ses « sentiments », cachés sous une raideur un peu gauche, très professorale.

Sa compétence des problèmes du Sud-Est était soutenue, chez ce polyglotte prodigieux, par les dix années qu'il avait vécues dans cette région. Il avait connu la Tchécoslovaquie, la Yougoslavie, la Roumanie, la Bulgarie et la Grèce en 1938, la Pologne en 1939, il avait fait son devoir pendant les premières années de la guerre en Roumanie et en Yougoslavie, ensuite, après une brève captivité en Albanie et en Italie, il s'était retrouvé en Turquie et en Egypte. De 1946 à 1948 il était revenu dans les pays balkaniques, en visitant également la Hongrie et la Tchécoslovaquie. Les circonstances lui avaient fourni l'occasion de s'entretenir avec des hommes politiques, des savants et des artistes (Beneš, Károlyi, Maniu, Iorga, Mestrovic) dont on conçoit que les noms fameux le remplissaient de mélancolie.

Mais, pour G.H.N. Seton-Watson, cet intérêt pour la partie de l'Europe la moins accessible à ses compatriotes était aussi une tradition de famille. Ces derniers temps, il assurait même qu'il se sentait vivre à la fois trois époques différentes : le présent, sa propre jeunesse et celle de son père, à la biographie duquel il travaillait. Son père, le professeur R. W. Seton-Watson, avait acquis, au début du siècle et durant la Première Guerre mondiale, une connaissance des pays de l'Est qui lui donnait une grande autorité scientifique et morale. Au cours de son activité de journaliste, il s'était fait le défenseur de la cause des peuples contraints à subir la domination de l'Autriche-Hongrie : les Tchèques et les Slovaques, les Serbes et les Croates, ainsi que les Roumains. L'ouvrage classique d'histoire des Roumains cité encore partout dans les travaux anglais, c'est le livre publié en 1934 par R. W. Seton-Watson. De ce père profondément aimé, dont il était en train d'éditer la correspondance (en deux volumes parus à Zagreb et un autre en préparation, en collaboration avec Cornelia Bodea, à Bucarest), Hugh Seton-Watson a évoqué la figure tutélaire dans ses contributions aux trois colloques anglo-roumains auxquels il a participé : ce choix, plutôt que celui d'un autre sujet, était un geste de modestie et de fidélité.

En remarquant ces qualités de « perfect good breeding », pour parler avec le Dr. Johnson, il nous faut remonter à une autre tradition qui avait également marqué Seton-Watson : son

éducation à Winchester et à New College. On sait que la devise de ce collège d'Oxford est celle de son fondateur : « Manners makyth man ». Cependant, il y a là, à New College, d'autres témoignages d'une façon de penser qui, au cours des siècles, a modélé des caractères. C'est ainsi que, dans la chapelle, près de l'inscription posée à la mémoire des anciens élèves du collège qui, de 1914 à 1918, sont tombés partout sur les champs de bataille, des Flandres jusqu'en Mésopotamie, une petite plaque de marbre porte le nom de trois étudiants allemands que la mort a trouvés dans l'autre camp.

En rendant hommage au président du comité national britannique des études sud-est européennes, à l'ami de longue date de notre pays et de notre maison, nous pensons avec émotion à la rencontre de dous et de traditions qui a rendu possible l'existence d'hommes de cette trempe.

Andrei Pippidi

Intellectuali din Balcani in România, sec. XVII—XIX (Intellectuels des Balkans en Roumanie, XVII^e — XIX^e siècles), Coordonnateur : Alexandru Dușu, Bucarest, Editura Academiei, 1984, 205 p.

Investiguer la formation des intellectuels balkaniques en Roumanie, analyser la manière dont ceux-ci « ont agi dans les centres roumains en répandant, ensuite, la culture dans le milieu roumain et dans leur milieu autochtone » (Alexandru Dușu), intégrer l'histoire des intellectuels dans celle des mentalités et des relations politique et culturelles balkaniques aux XVII^e — XIX^e siècles, poursuivre enfin la mutation, la concrétisation du paradigme postbyzantin dans des « modèles nationaux » arrivés à leur maturation à l'époque de l'émergence roumaine, c'est ce que se propose le recueil d'études paru sous l'égide de l'Institut des Études Sud-Est Européennes. *Intellectuels des Balkans en Roumanie (aux XVII^e—XIX^e siècles)*, Ed. Academici, 1984, est une radiographie nuancée et, dans la mesure du possible, synthétique, du rôle joué par les intellectuels balkaniques dans la diaspora. Facteur décisif dans la cristallisation de la conscience nationale, mais aussi dans la marche vers la modernisation des cultures grecque, bulgare et albanaise, l'intellectuel sud-est européen trouve sur le territoire roumain — grâce à sa position spéciale dans le cadre de l'Empire Ottoman — ces conditions favorables, nécessaires à sa formation en tant que partie d'un programme culturel et surtout politique.

La restitution historique d'une situation de fait se constitue finalement dans un tableau impressionnant, soit qu'on nous rappelle *Les érudits grecs des Pays Roumains, XVII^e s.-1750*, (Olga Ciocanci), qu'on fasse l'analyse de *La formation des intellectuels grecs des Pays Roumains de 1750 à 1830* (Cornelia Papacostea-Danielopolu), ou qu'on surprenne la typologie sociale des *Intellectuels bulgares d'émigration en Roumanie au XIX^e siècle* (Elena Siupiur), ou *L'Activité intellectuelle et culturelle des Albanais de Roumanie, 1844—1912* (Cătălina Vătășescu). Formes abrégées d'ouvrages à caractère monographique (comme dans le cas d'Elena Siupiur ou de Cornelia Papacostea-Danielopolu), les études s'avèrent complémentaires lorsqu'il s'agit de mettre en relief la fonction de polarisation des Principautés dans la formation d'une catégorie d'intellectuels modernes. La dernière recherche surtout, en cumulant les données offertes par des études partielles (Victor Papacostea etc.) est une véritable « première » dans l'ordre historiographique et sociologique. Dans tous les cas interrogés avec compétence professionnelle, les auteurs arrivent à la conclusion, solidement argumentée, que le mouvement intellectuel grec, bulgare ou albanais se transforme — petit à petit et de manière différenciée — en un mouvement national en accord total avec le processus, plus large, de la cristallisation des États sud-est européens. D'ailleurs une lecture attentive du groupage d'études permet quelques conclusions qui acquièrent, pour le chercheur de cette zone d'interférence culturelle, une valeur d'instrument à fonction opératrice. On découvrirait d'abord, ainsi que le fait A. Dușu dans son excellente préface, *l'importance des Principautés dans la production du livre balkanique et ceci jusqu'à la fin du siècle dernier*. Les imprimés, parmi lesquels nous rangeons les journaux également (les albanais surtout) reflètent les coordonnées d'une mentalité commune, équivalant jadis à la « balkanité » constituée par l'impact ottoman prolongé. C'est ainsi que Bucarest et Jassy « on joué un rôle essentiel dans la production du livre grec jusqu'au milieu du XIX^e siècle » (C. Papacostea-Danielopolu) et c'est toujours ici qu'ont été fondées plusieurs imprimeries par l'émigration bulgare (E. Siupiur), alors que « l'impression des livres a été dès le début l'un des buts essentiels du mouvement albanais en Roumanie » (C. Vătășescu). En même temps que la production et le rayonnement du livre imprimé, nous enregistrons la mutation, explicable dans l'espace de la diaspora, de l'« érudit » vers l'intellectuel proprement dit, c'est-à-dire vers le type d'homme qui « pratique la lecture extensive », qui « rédige et lit des livres non-fonctionnels, des textes qui ne correspondent pas à des nécessités consacrées (et immédiates ajouterions-nous) et de cette manière sort du schéma de pensée traditionnel (A. Dușu). Tant d'écrivains bulgares travaillant sur la terre roumaine, des professeurs des Académies grecques ou la première génération de la Renaissance albanaise, dont nous détachons Naum Veqilharxhi ou, plus tard, Jani Vreto, sont à même d'illustrer le philosophe-citoyen, provenant généralement de la petite bourgeoisie représentée par les nombreux artisans ou commerçants de la diaspora. Ainsi,

les deux dernières études indiquent *le poids, au siècle dernier, des intellectuels bulgares et albanais, comparé à celui, souvent exagéré des Grecs des Principautés*. Mais leur activité suit (ou plus correctement : réitère) le modèle, l'esprit des Lumières grecques et roumaines, dont le caractère est précisément, ainsi qu'on l'a dit, le non-élitisme. Les professeurs, les écrivains, les hommes politiques en train de se former, entrent en une résonance définitive avec les doléances de leur propre ethnicité, en cristallisant un courant d'opinion qui culminera avec l'émancipation nationale. De pareils traits différencient l'intellectuel sud-est européen de l'intellectuel occidental, ayant une autre position sociale dans l'État et, évidemment, d'autres objectifs.

Dans le mouvement intellectuel bulgare d'émigration, par exemple, Elena Siupiuir déchiffre, de manière assertorique pour le moment, « l'état de noyau symbolique sud-est européen de la relation Occident-Orient », les colonies albanaises de Constantinople, Brăila ou Bucarest prennent l'initiative des programmes culturels-politiques avec les « arbëreshi » (Albanais établis en Italie), les Grecs continuent à médier la pénétration, dans le Sud-Est, des idées et des valeurs occidentales. Ce dialogue contribue, sans doute, à éclaircir le statut, en premier lieu politique, de chacun des peuples de la zone. Or, dans un pareil ensemble de relations, la Roumanie a constitué un véritable « centre » ; ici, dans le Sud-Est, conclut dans la postface Eugen Stănescu, « nous ne connaissons qu'un seul pays dont la culture nationale a créé le cadre de protection et de développement d'autres cultures nationales — le pays roumain ».

Mircea Muthu

J. KARYANNOPOULOS — G. WEISS, *Quellenkunde zur Geschichte von Byzanz (324—1453)*. Harrassowitz, Wiesbaden 1982, XXVI, 661 pp. (Schriften zur Geistesgeschichte des östlichen Europa, 14)

Si au point de vue philosophique la restitution du passé « tel qu'il a été » semble parfois chose impossible, car le chercheur reste inexorablement captif du présent, puisqu'il opère avec les données que celui-ci lui fournit et qu'il subit sans cesse son influence, le contact avec « les sources » et avec nos congénères de jadis, c'est-à-dire avec leurs joies et leurs besoins, leurs aspirations et leurs illusions, leurs réussites et leurs défaites, le contact avec cette réalité vécue est un impératif vital. En effet, c'est seulement grâce à un tel contact qu'on arrive à enrichir le présent, à le mieux comprendre et, implicitement, à bien préparer l'avenir. Or, le présent ouvrage, si bien agencé, s'avère un guide indispensable en vue de mieux saisir et apprécier la richesse matérielle et spirituelle de Byzance, sa variété, sa spécificité, son ampleur dans le temps comme dans l'espace. Lorsqu'on parle de Byzance, un vaste espace est sous-entendu, englobant une large partie de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie. Elle fut pour un temps le foyer-même de la civilisation de notre hémisphère, influant à tel point sur l'époque des migrations qui devait poser les assises des nations européennes, que notre passé commun ne saurait être envisagé sans compter avec Byzance. Il va sans dire qu'à l'intérieur de ses frontières, elle n'avait rien d'une entité homogène. En réalité Byzance représentait un grand conglomérat ethnique, linguistique, culturel, social, etc. On y parlait, entre autres, le grec, l'albanais, l'arabe, l'arménien, le géorgien, le syrien, les langues sud-slaves, le turc, le vlaque. Les côtes maritimes, avec leur climat méditerranéen, représentaient les régions les plus avancées de cet Empire, dont l'intérieur des terres était plus aride, plus pauvre aussi. Toutefois, ces deux grandes régions géographiques se trouvaient dans une relation d'interdépendance, s'influant réciproquement et constituant des entités complémentaires. C'est ce qui explique du reste jusqu'à un certain point la viabilité de l'État byzantin et de la civilisation qu'il a développée.

Jusqu'au présent, pour la bibliographie des sources il fallait recourir aux traités d'un Krumbacher, Ostrogorsky, Moravcsik Beck, Hunger, complétés par l'apport des périodiques « Byzantinische Zeitschrift » et « Byzantinoslavica ». Maintenant, nous disposons d'un instrument de travail bien plus complet (« cinq volumes de Quellenkunde »), plus méthodique, avec des index développés, qui facilitent de beaucoup la consultation.

Les sources enregistrées sont de toutes sortes — littéraires, épigraphiques, numismatiques, archéologiques, architectoniques ; la statuaire, la peinture, l'art de la mosaïque y figurent en tant que telles, de même que la sigillographie, la philosophie, l'agriculture, la technique, la médecine, la botanique, la théologie, la musique, etc. Une présentation panoramique de toutes ces sources, s'accompagnant d'une méthodologie et d'une typologie, ainsi que de la revue des sources originaires des zones marginales et extérieures de l'Empire est réalisée par Günter Weiss. Cette présentation d'un caractère nettement théorique a servi à son auteur de base d'a-

bilitation soutenue à l'Université de Cologne. Quant à la deuxième partie de l'ouvrage, plus développée, elle emporte la bibliographie des sources dans leur ordre chronologique, avec des remarques critiques, des jugements de valeur et des suggestions en ce qui concerne l'activité future. La rédaction de cette deuxième partie représente le fruit de la collaboration des deux auteurs, qui ont pris comme base un ouvrage antérieur du prof. J. Karayannopoulos, rédigé en grec (Πηγαί τῆς Βυζαντινῆς ιστορίας) et qui devait connaître en 1978 sa quatrième édition. Cette fois-ci, l'ouvrage est deux fois plus riche.

L'idée de faire entrer dans cet ouvrage également les sources originaires des zones marginales et des espaces extérieurs à l'Empire byzantin nous semble excellente à maints points de vue. Tout d'abord, cet Empire ne saurait être compris coupé du monde environnant avec lequel il était en contact. La civilisation byzantine s'est trouvée « exportée » en Afrique du Nord et en Italie, partiellement aussi en Europe occidentale, dans les Pays Roumains et en Russie, au Caucase, en Perse et en Arabie. On ne saurait comprendre à défaut des sources occidentales la portée des croisades et les traces qu'elles ont laissées en Orient, et ainsi de suite. Aussi, les auteurs ont-ils fourni des précisions supplémentaires concernant certaines sources latines d'Occident, sans oublier non plus certaines sources italiennes et françaises ultérieures au XI^e siècle, ainsi que des sources allemandes, anglaises, espagnoles, catalanes. Ils ont tenu compte également de l'ensemble des sources slaves des Balkans et de Russie, des sources latines relatives à la Hongrie et à la Pologne. On n'a point oublié non plus les sources arabes, turco-ottomanes, arméniennes, géorgiennes, syriennes, hébraïques, voire certaines sources de l'Empire mongole, d'Asie centrale, de Chine et d'Éthiopie. Et pourtant, ce vaste ensemble présente une lacune : on a omis les sources originaires des Principautés roumaines. Il doit certes s'agir d'une inadvertance, car l'importance de ces sources est trop évidente pour qu'on puisse les négliger volontairement. C'est un fait généralement connu que les Principautés roumaines, indépendantes depuis le XIV^e siècle, avaient adopté la culture byzantine, ainsi que son système d'administration du pays, en s'intégrant aussi dans le réseau ecclésiastique de la Patriarchie constantino-politaine. En même temps, elles avaient adopté aussi en tant que langue de chancellerie et d'église le paléoslave utilisé par les apôtres du christianisme slave Cyrille et Méthode, instruits à Constantinople. Le paléoslave devait tenir en Bulgarie, en Serbie, dans les Pays roumains et en Russie un rôle analogue au latin en Occident, autrement-dit il représentait un instrument international de transmission et de communication. Mais cela n'empêcha pas que le fonds et l'essence-même de la civilisation de l'Europe orientale fussent intimement liés à Byzance, aussi, ne saurait-on les comprendre en-dehors de cette relation étroite, l'inverse étant tout aussi vrai : l'historiographie byzantine se doit nécessairement de ne point les ignorer. Or, les documents roumano-slaves jusqu'à l'an 1500 ont été édités en plusieurs volumes par les soins de l'Académie de la R. S. de Roumanie, comme suit : *Documenta Dacoromaniae Historica*, séries A, t. 1 : *Moldova (1384—1448)*, par C. Cihodaru, I. Caproșu, L. Șimanschi, Bucarest, 1975, LVIII, 648 pp. ; t. 2 : *Moldova (1449—1486)*, par L. Șimanschi, G. Ignat, D. Agache, Bucarest, 1976, LVIII, 648 pp. ; t. 3 : *Moldova (1487—1504)*, par C. Cihodaru, I. Caproșu, N. Ciocan, Bucarest, 1980, LVIII, 685 pp. Série B : t. 1 : *Țara Românească (1247—1500)*, par P. P. Panaitescu, D. Mioc, Bucarest, 1966, LIV, 635 pp.

Comme la plupart des sources se sont conservées jusqu'à nous grâce à l'écriture, leur étude suppose la connaissance de la langue respective. Cette étude vise à une valorisation optimale, ce qui implique la précision de la paternité des sources en question, du moment historique auquel elles se rattachent et de leur région géographique. C'est ce qu'on pourrait appeler faire de la philologie dans une acception restreinte. Mais les auteurs de l'ouvrage qui nous occupe entendent le terme de philologie dans son sens le plus vaste, c'est-à-dire comme « la science du mot », l'étude de l'ensemble des valeurs matérielles et spirituelles d'un peuple donné. Enregistrer le titre des contributions scientifiques dans ce domaine, les systématiser et les estimer objectivement, voir leurs lacunes et suggérer comment les combler n'est guère chose facile et demande de longues années de travail. En effet, le domaine à explorer est devenu immense, il s'agit d'un développement historique de plus d'un millénaire ; il emporte des contributions scientifiques émanées des quatre coins du monde et dans toutes sortes de langues. Si on le compare à l'Europe occidentale, à certaines époques historiques l'ensemble byzantin s'avère d'une plus grande richesse et d'une exceptionnelle originalité. Ses moyens d'expression ont été plus variés : grec, arabe, géorgien, paléoslave, persan, syriens ; toutefois, le grec a toujours gardé la prééminence, imposant à l'ensemble des traits spécifiques, des caractères de continuité et d'unité dans la diversité. Il va de soi qu'une telle étude exige une collaboration internationale, ainsi qu'une coordination sans défaut : les manuscrits et les documents de toutes sortes sont dispersés dans quantité de pays et de bibliothèques, dans diverses archives. Aucun chercheur ne pourrait maîtriser absolument toutes les langues dans lesquelles ces documents et contribu-

tions ont été rédigés. Personne ne serait en mesure d'embrasser de façon objective tous les détails de ce vaste ensemble dans son développement historique. Toutefois, cette circonstance présente quelque chose de positif : en effet, elle tend à rapprocher les hommes, à favoriser leur entente et c'est là justement l'un des charmes de la byzantinologie.

Peut-être que le lecteur qui parcourt le vaste répertoire accumulant tant de savoir et enregistrant les progrès de la mise au point de la vérité dans ce domaine aimerait apprendre aussi où les bords quantitatifs ont été enregistrés. Selon moi, les domaines les plus délicats, ceux où l'on peut n'importe quand constater un retard sont : la préparation des bonnes éditions critiques et l'élaboration des synthèses supérieures portant sur l'ensemble considéré soit par époque, soit par rapport à telle ou telle discipline spécialisée. De nos jours, la technique avancée facilite infiniment les travaux de multiplication et de vulgarisation. En revanche, il est difficile de trouver les personnes patientes et habiles en même temps, susceptibles de s'appliquer des années durant à l'étude de déchiffrement et de comparaison des nombreux manuscrits disponibles — étude indispensable à la préparation d'une bonne édition critique. Qui plus est, généralement, ce travail minutieux n'est même pas apprécié à sa juste valeur. Bon nombre sont ceux qui pensent que le véritable devoir du savant est d'élaborer des synthèses, claires et éloquentes, destinées à marquer les progrès dans une discipline donnée, car il advient souvent que le travail d'équipe se révèle inégal, peu réussi. Il semble donc que l'idéal soit représenté par les synthèses dues à des « personnalités ». Malheureusement, cette sorte d'ouvrages sont plutôt rares dans toute activité scientifique. De toute façon, les éditions critiques et les grandes synthèses sont et demeureront des œuvres difficiles à réaliser, bien qu'elles fassent l'objet d'intérêts majeurs : toujours souhaitées et bien-venues, jamais pourtant entièrement satisfaisantes.

[I. Mihăescu]

LJUDMILA ŽIVKOVA, *Четвороевангелието на цар Иван Александър* (Le Livre des quatre Évangiles du tsar Ivan Alexandre). Avec reproduction intégrale noir-blanc, du microfilm de l'original, accompagné de soixante-quatre fac-similés couleur, Sofia, 1980 [226 pp.]

Bien que signalé par celui qui l'avait rapporté en Europe occidentale et conservé, le collectionneur anglais Robert Karsen, qui fut aussi un grand voyageur ; bien que mentionné par toute une série d'éminents spécialistes, à commencer avec l'historien et balkanologue en renom K. Jireček, suivi de F. I. Uspenski, R. Solovin, P. Gučev, B. Filov et quelques autres encore, jusqu'à la présente contribution de Ljudmila Živkova la littérature bulgare spécialisée ne disposait pas d'une étude exhaustive des quatre Évangiles d'Ivan Alexandre, dont le manuscrit, œuvre d'une exceptionnelle valeur historique, artistique et linguistique avant tout, est daté de l'an 1356.

Le cadre historique et politique évoqué dans les premières sections de cette édition critique (Introduction ; Regard sur l'histoire politique du deuxième Royaume bulgare, jusqu'à la fin de XIII^e siècle ; Regard sur l'histoire politique de la Bulgarie sous le règne d'Ivan Alexandre) rend compte du climat qui devait favoriser au XIV^e siècle l'épanouissement de l'art et de l'écriture en Bulgarie. L'auteur de l'étude considère l'art et la littérature du temps dans l'ample perspective d'une osmose sui generis, fondée sur une tradition archaïque, dont les sources remontent au monde thrace et protobulgare, avant de puiser au monde byzantin, pour donner enfin naissance à la spiritualité et à la culture bulgare, spiritualité et culture originales. Ouverts à tout ce qui se présentait de nouveau, à tout élément progressiste de la nouveauté, l'art et la littérature médio-bulgares ne sont guère demeurés étrangers à l'esprit renaissant de l'époque, protagoniste de l'expression artistique et d'une personnalité humaine renouvelée, épanouie à l'écart des préjugés. Ce fut dans cet esprit, sous le signe d'une telle influence novatrice que se développa l'école de Tyrnovo, avec un exceptionnel florissement artistique et littéraire. Cette littérature du temps, marquée, comme de juste, par la pensée philosophique et religieuse de toute une époque, cette littérature bulgare reposant sur des traditions folkloriques et démocratiques, par ses multiples valences dues à son originalité devait s'imposer à l'attention de la culture européenne, comme L. Živkova le met en lumière.

Quant à la riche personnalité d'Ivan Alexandre, elle se révèle tout à fait remarquable. Il s'agit du seul grand chef bulgare du Moyen Âge dont se sont conservées beaucoup et variées

représentations artistiques (grâce aux miniatures des Chroniques de Manasses et du manuscrit des quatre Evangiles en question, grâce aussi à certaines peintures murales et aux effigies des monnaies d'argent ou de bronze frappées sous son règne). Ce véritable chef politique était doublé d'un lettré à même de saisir le rôle et la portée de la parole écrite dans la genèse spirituelle d'un peuple. Toute une série de relations historiques parlent de ses dialogues avec l'empereur byzantin Andronicos III, entretiens conduits en grec. D'autres sources encore parlent de lui comme d'un promoteur et un protecteur de l'art et de la littérature, un fervent amateur de livres, un véritable mécène des arts.

Passant ensuite à « La description du manuscrit des quatre Evangiles de 1356 d'Ivan Alexandre », l'auteur nous fournit le spécimen le plus complet d'une telle présentation. C'est ainsi qu'elle nous apprend l'intéressant historique de ce manuscrit qui, grâce à un hasard finalement heureux, pourrait-on dire, devait échouer dans les collections du British Museum, évitant de la sorte sa perte certaine. L'ouvrage, traduit en grec par un moine Siméon, en 1355-1356 ainsi qu'il résulte d'une note marginale du manuscrit sur l'ordre d'Ivan Alexandre, le manuscrit des quatre Evangiles a été d'abord conservé à Tyrnovo. Après la chute de la capitale sous les Turcs, en 1393, le manuscrit serait arrivé à ce qu'il paraît en Moldavie, emporté là par quelque réfugié bulgare et acheté par le prince régnant du pays, Alexandre le Bon. Bien plus tard, on le retrouvera dans le couvent athonite de Saint Paul. Toute fois, jusqu'à présent les circonstances de son transfert depuis la Moldavie jusqu'au Mont Athos sont encore obscures. Ce qui est sûr c'est que l'ouvrage devait y demeurer jusqu'au XIX^e siècle, quand le voyageur et collectionneur anglais en renom, Robert Karsen, qui avait aimé tout particulièrement ce manuscrit, le reçut des mains du supérieur même du couvent. Grâce à ce don, l'incendie qui dévasta vers la fin du siècle dernier ce couvent n'engloutit pas également cette merveilleuse œuvre d'art, comme ce fut le sort des environs 250 manuscrits bulgares et serbes qui se trouvaient sur place lors de la catastrophe. Le manuscrit continua à faire partie de la collection privée de Robert Karsen même après le décès du voyageur. Et ce n'est qu'en 1876 que le British Museum londonien devait le recevoir, d'où l'autre nom donné à ce manuscrit, à savoir : *l'Evangélaire londonien*.

Ainsi qu'il résulte de son titre même, de Livre des quatre Evangiles, le contenu du manuscrit comporte la traduction des quatre Evangiles de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Ecrit sur du parchemin, le texte compte 286 pages (dont il n'en manque qu'une : la feuille 74) dont les dimensions sont de 33 × 24,3 cm., au début non numérotées. Leur numérotage s'est effectué au crayon, bien plus tard.

Du début à la fin, on y retrouve la même graphie, égale, régulière, d'une beauté qui ne saurait échapper aux regards, ce qui incite l'éditeur à conclure que le manuscrit tout entier est dû à une seule et même main de calligraphe, celle du moine Siméon. Qui plus est, la comparaison de l'écriture du manuscrit avec celle de la Chronique de Manasses (1344-1345) atteste des similitudes frappantes entre les deux, d'où sa conclusion qu'il peut fort bien s'agir du même copiste, dans les deux cas.

Quant à la langue de ce texte, c'est le médio-bulgare. L'ensemble est complété par une suite de miniatures d'une véritable maîtrise, de sorte que ces 366 miniatures sont un véritable chef-d'œuvre du genre. Elles offrent d'évidentes analogies avec les miniatures de certains manuscrits byzantins, par exemple celles ornant un texte du XI^e siècle, de la Bibliothèque Nationale de Paris, où il figure sous le nom de *Manuscrit grec n° 74*. Bien que sous le rapport thématique les miniatures du texte qui nous occupe ne soient guère différentes en ligne générale de ce que le genre respectif a rendu si familier puisqu'il s'agit d'un texte religieux, l'introduction des portraits d'Ivan Alexandre et des membres de sa famille implique l'apparition d'un motif laïc, rapprochant l'ensemble de l'esprit renaissant du temps. Quelqu'en soient les analogies qu'on puisse relever, il n'est pas moins vrai que les 64 facsimilés couleur mis à la disposition du chercheur par l'édition de Ljudmila Živkova sont la preuve incontestable du grand art et de l'originalité caractérisant ces miniatures. On relevera cet art et cette originalité non seulement dans la composition des scènes, où le mouvement domine, mais encore dans l'habile assemblage des couleurs.

C'est, sans doute, une tâche difficile que celle entreprise par tout éditeur d'un texte comme celui-ci, dans le but de le rendre accessible aux chercheurs. Difficile, parce que, justement, on doit procéder à un choix : il faut savoir trier un amas de faits, de données et d'interprétations possibles, qui à un moment donné peuvent tous passer pour à peu près également importants, afin de retenir seulement l'essentiel, c'est-à-dire ce qui représente une indiscutable valeur scientifique. Or, après avoir parcouru cette édition des Quatre Evangiles d'Ivan Alexandre, on est bien en droit d'affirmer que nous avons affaire à une contribution qui par sa haute tenue, par son esprit critique, par sa richesse informationnelle, ainsi que par la ma-

nière dont cette riche information est valorisée, de même que par la profondeur de l'analyse et l'exactité de la description, surprenant chacun des détails les plus éloquentes, s'impose aux spécialistes comme particulièrement intéressante. Les portraits du tsar et de sa famille permettent à l'éditeur une étude approfondie non seulement concernant leur valeur artistique, mais poussant au-delà, pour saisir tout un monde où les destinées humaines rejoignent l'histoire, révélant la vie même de toute une époque.

Si à toutes ces qualités particulières de l'ouvrage on ajoute encore l'apport de sa section finale, intitulée *Annexes*, qui est consacrée à la reproduction intégrale du microfilm de l'Evangélaire, son utilité devient d'une évidence frappante. En effet, grâce à la clarté de cette reproduction permettant la lecture à la loupe du microfilm, grâce aussi aux 64 fac-similés couleurs, toute une série de spécialistes seront à même d'en tirer profit : l'historien de l'art, le paléographe, le linguiste. Aussi, le livre de Ljudmila Živkova peut-il être taxé à juste titre d'acte culturel, appelé non seulement à célébrer un anniversaire, mais à constituer, un exemple une invite adressés aux spécialistes pour la mise au jour et la valorisation des trésors d'art qui composent le patrimoine national de chaque peuple. La connaissance de ces trésors est l'un des meilleurs moyens servant à l'édification d'un climat de compréhension mutuelle et d'estime, si nécessaire quand il s'agit de trouver un langage commun de la paix et de l'amitié.

Elena Scărlatoiu

BRUCE MCGOWAN, *Economic Life in Ottoman Europe. Taxation, trade and struggle for land, 1600-1800*, Cambridge University press, Cambridge—London—New York—New Rochelle—Melbourne—Sydney & Editions de la Maison de Sciences de l'Homme, Paris, 1981, XII + 226 p.

Le turcologue Bruce Mc Gowan se propose de fournir de nouvelles données sur la vie rurale en Europe du sud-est et de saisir les rapports entre le développement de cette partie de l'Europe, sous domination ottomane, et le reste du continent. Les cinq études que l'auteur appelle modestement « essais » visent, outre une information aussi complète que possible, de jeter aussi les jalons de quelques recherches futures tout en précisant que le sujet est encore loin d'être épuisé. Les études de Mc Gowan reposent sur des sources riches et inédites mises pour la première fois à la portée des spécialistes par une interprétation en égale mesure profonde et originale.

La première étude — « Ottoman export to pre-industrial Europe » — porte sur le contexte commercial et démographique : l'existence d'une Europe maritime dirigée par Londres et Amsterdam où les échanges commerciaux se déroulaient sans entraves, à côté d'une Europe continentale, aux routes difficilement praticables, fait qui déterminaient l'augmentation des prix des marchandises transportées par ces voies, les rendant ainsi incompétitives. Mais, les exportations ottomanes étaient rentables grâce aux investissements modestes et à la main d'œuvre bon marché.

Les partenaires les plus importants de l'Empire ottoman étaient l'Angleterre, l'Hollande, la France, Gênes et Raguse et aussi Venise — dont les guerres de Chypre et de Crète ont épuisé en quelque sorte les ressources et l'ont fait perdre sa suprématie dans le commerce levantin.

À la suprématie de l'Angleterre et de l'Hollande était aussi lié le développement du port franc de Livorno, voie d'accès pour les transports de céréales venant de la Baltique, port devenu au XVII^e siècle le plus important centre commercial de la soie en Europe. Ce n'est que vers la fin du siècle que la France devient le principal partenaire commercial de la Porte, suite au renouvellement de la traditionnelle politique d'amitié. Après Passarovitz les marchands roumains et slaves de Macédoine ont initié un commerce florissant avec l'Empire des Habsbourg en gardant la prépondérance jusqu'à la fin du XVIII^e siècle quand les autrichiens agrandirent le port de Trieste.

En ce qui concerne l'activité portuaire, un déclin du commerce des provinces arabes se fait remarquer à côté d'un essor de celui pratiqué par Izmir (Smyrne) et Salonik (Thessalonique). Par ces deux ports passaient au XVIII^e siècle la laine, le mohair et le poil de chameau ; la soie de Brussa n'a été demandée en Europe qu'au XVIII^e siècle quand elle a dû surmonter, tout comme la soie iranienne, la puissante concurrence des soies bengalaises et chinoises.

Les filatures de coton du Lancashire ont prospéré au XVII^e siècle en utilisant des matières premières de l'Empire ottoman ; un siècle après, les français prendront la place des anglais qui n'étaient plus intéressés à ce commerce. Le blé, prohibé à l'exportation, constituait un produit fort apprécié pour la contrebande.

L'auteur souligne l'attention tout à fait spéciale accordée à l'approvisionnement d'Istanbul. Nous nous permettons de remarquer le fait que les transports des moutons pour la capitale de l'Empire provenaient non seulement de la Valachie, de la Bulgarie ou de la Thrace (p. 12), mais surtout de la Moldavie, où depuis le XVI^e siècle les marchands de la Porte (les *celep*) achetaient environ 300.000 têtes¹ ce qui déterminait Selim II d'affirmer, en 1574, que « la plupart des provisions (*zahire*) destinées à Istanbul viennent de là sous une bonne escorte »².

La deuxième étude « Men and land : south-eastern Europe during the seventeenth and eighteenth centuries » présente le régime foncier classique ottoman — le système du *timar* — que l'auteur considère avoir eu « an admirable degree of order, coordination and even justice » (p. 56). L'étude porte ensuite sur la formation, dès la fin du XVI^e siècle, des *ciftlik*, propriétés particulières de type domanial, processus déroulé simultanément avec l'usurpation des terres de sous le contrôle de l'État, la dépossession des cultivateurs et la réorganisation de la production en vue de sa mise en vente. La justice des *kadi* s'éteint à cause de leurs dépendance du système d'achat des fonctions d'une part, et de la labilité de ces fonctions d'autre part, pour des évidentes raisons pécuniaires.

L'auteur signale une concentration des *ciftlik* entre 1650—1750 sur la côte albanaise, près de Durazzo, en Thessalie, dans la zone de Thessalonique, et — fait surprenant — sur la côte bulgare de la Mer Noire et en Dobroudja (p. 75). À la fin du XVII^e siècle, des *ciftlik* sont signalés autour de Vidine, Sofia et Russe. Jusqu'à l'ouverture des Détroits (1783) les exportations provenant des territoires bulgares de la zone danubienne, de la zone bosniaque, de la Valachie et de la Moldavie étaient surtout le résultat des activités pastorales.

L'étude « Head tax-data for Ottoman Europe 1700—1815 » porte sur la réforme fiscale de 1691 quand la *cizye*, c'est à dire la taxe payée par les non-musulmans, n'était plus perçue par chaque *hane* (unité fiscale territoriale), mais par chaque homme, dès l'âge de 15 ans. Cette réforme — explique l'auteur — est fondée sur des raisons d'ordre religieux et fiscal, dans le contexte du conflit acharné avec la « Ligue Sainte ». L'étude des données suggère à l'auteur l'image d'une catastrophe démographique survenue au XVII^e siècle due aux guerres, aux brigandages, aux abus puis, au typhus, à la famine etc., suivie aux XVIII^e—XIX^e siècles d'une permanente poussée démographique de la population non-musulmane. Un précieux Appendix : « Official totals of head tax receipts held by the non-Muslim population of Ottoman Europe, 1700—1815 » clôt cette étude.

Dans la quatrième étude, « A look at Ottoman fiscal geography : the tax house (*avarız-nüzül*) system, 1641—1834 » l'importance du problème est clairement expliquée par l'auteur : « Fiscal geography can hardly be unrelated to human geography in an agrarian society » (p. 111). Il s'agit de la conversion des impôts exceptionnels et en nature, perçus à l'occasion d'une campagne militaire, en taxes annuelles perçues en argent : par exemple les *avarız*, *nüzül* et *sürsal*.

En consultant les tables de l'Appendix : Statistical digest of the tax house system of Ottoman Europe, 1641—1834 qui porte aussi sur la situation en Asie Mineure et en Syrie, on se rend compte d'une diminution du nombre des *hane* dans la Roumélie et l'Anadolu, pendant la deuxième moitié du XVII^e siècle, liée — affirme l'auteur — à la décroissance démographique.

La dernière étude, « Chiftlik agriculture and fiscal practice in western Macedonia, 1620—1830 » concerne la situation du *kaza* de Manastir (pour lequel l'auteur a découvert tout une série de *sicil* (registres qui consignent les jugements des *kadi*) et le rapport entre le développement des *ciftlik* et l'évolution des pratiques fiscales et administratives. On peut y déceler les oscillations démographiques, par rapport aux périodes de guerre ou de paix, le « boom » des exportations de coton (après 1776) et de blé (après 1789) y compris l'extraordinaire hausse de leur prix, les modalités de formation et d'expansion des *ciftlik*, la réaction des *raya* (paysans contribuables) concrétisée dans l'exode vers les villes — Istanbul en premier lieu — où l'option pour une vie de haïdouk. Pour les *raya*, excédés par les dettes, les guerres succes-

¹ Cf. Mihai Maxim, *Regimul economic al dominației otomane în Moldova și Țara Românească în a doua jumătate a secolului al XVI-lea*, in « Revista de istorie », tome 32 (1979), 9, p. 1751—1758.

² Idem, *Culegere de texte otomane*, București, 1974, doc. 10, p. 47—49.

sives, la fluctuation des taxes et l'incertitude des récoltes il n'y avait pas de choix ; il fallait accepter la « protection » du seigneur du pays.

Exceptant les taxes dues au *sahib-i-arz* (propriétaire terrien) et des *miri* (taxes parçues par l'État) interviennent aux XVII^e—XVIII^e siècles les taxes destinées aux nécessités des provinces et des districtis (*kaza*) telles les « aides », *imdad hazariye* (en temps de paix) ou les *imdad safariye* (en temps de guerre) ainsi que le *taksit* destinée aux *menzilliane* (services des postes) et aux *segban* (milices locales).

Pour la répartition au compte des demeurants des taxes des *râya* ayant pris la fuite (aprox. 50 %, une partie égale revenant au *sahib*) et pour éviter leur charge excessive qui aurait conduit à de nouveaux exodes fut initié le système *tevzi* (de repartition) dont l'unité *tevzi hane* était flexible, sous l'aspect du quantum, à l'encontre de l'*avariz nüzül hane* qui était fixe.

Après 1822, suite aux difficultés créés par la guerre pour l'indépendance des grecs, la perception des taxes passa à la charge des intermédiaires, des *deruhdeci* qui s'assurèrent la « protection » des *râya*, le système *tevzi* prenant ainsi fin.

Bruce Mc Gowan clôt son volume avec des « Conclusions », un « Glossary », un « Author Index » et un « Subject Index », tous les trois d'un égal intérêt.

Par l'analyse minutieuse des problèmes économiques et démographiques, des rapports entre la production agricole destinée au marché et ses effets sociaux, le volume se recommande comme une riche source d'informations historiques, valorisation originale d'une série de documents inédits. Les données tirées des archives sont utilisées avec prudence, les affirmations de l'auteur ne sont pas catégoriques quoique fondées sur une motivation fort sérieuse ; même si l'accent tombe surtout sur les provinces balkaniques, l'auteur fait souvent des références aux territoires roumains sous administration ottomane (la Dobroudja, le Banat de Timișoara etc.). L'analyse ne manque pas de rappeler le rôle économique de la Moldavie et de la Valachie dans la vie économique de l'Empire ottoman. Les illustrations diagrammes et cartes présentées à l'appui des études sont autant de nouvelles sources d'information. Les limites chronologiques énoncées par le titre sont dépassées dans les deux sens, l'auteur se rapportant souvent aussi aux XVI^e et respectivement XIX^e siècles.

Par ce livre qui repose sur une impressionnante documentation, Bruce Mc Gowan apporte une remarquable contribution à l'histoire économique et sociale de l'Empire ottoman des années 1600—1800.

Mircea Soreanu

Europa, Italia, Sud-Est Europeo, Prefazione di Tito Favarotti, Trieste, 1984, 276 p.

L'ISDEE (Istituto di Studi e Documentazioni sull' Est-Europeo) de Trieste a publié dans un volume paru fin 1984 les travaux du Séminaire international « Europa, Italia, Sud-Est Europeo » qui s'y est tenu en 1982.

Dans le cadre de ce séminaire organisé par l'ISDEE ont été présentés 25 rapports et communications et ont eu lieu plusieurs débats dont les matériaux sont intégralement publiés dans le volume qui porte le titre du séminaire. Il convient de remarquer la présence d'un nombre impressionnant de personnalités représentant les domaines les plus variés (ministères des affaires étrangères, ministères du commerce extérieur et chambres de commerce, organismes de planification, institutions d'enseignement supérieur, sociétés d'assurances et de transports, journalistes), participation à même d'assurer l'approche des relations entre ces pays sous des aspects multiples.

A part l'Italie, les suivants pays y ont participé : Autriche, Albanie, Bulgarie, Grèce, Hongrie, Roumanie, Turquie, Yougoslavie. De même, la CEE a envoyé ses représentants.

Ainsi que le directeur de l'ISDEE, le Pr. Tito Favarotti, l'a souligné dans la préface du volume, la rencontre de Trieste s'est proposée d'aboutir à une « imagine complessiva, e per multi aspetti ufficiale, dello state delle relazioni tra la Comunità Europeo, l'Italia e l'area dei Sud-Est Europeo, e di poter valutare i livelli di sensibilità reciproca esistente all'interno di questi rapporti ». D'ailleurs, ce but peut être parfaitement intégré dans l'objectif général de l'ISDEE notamment la création et le développement d'une base solide et qualifiée, ouverte au dialogue Est-Ouest, conduisant à l'extension des rapports entre les deux régions de l'Europe.

Parmi les moyens dont on dispose en ce sens, rappelons aussi, en dehors des rencontres internationales, les publications qui paraissent en collections (Etudes historiques, série juridique, série économique, Perspectives économiques,) ainsi qu'une revue quadrimestrielle, *Est-Ovest*, qui fêtera en 1985 son 15^e anniversaire, et qui publie les études et les résultats des recherches élaborés tant dans le cadre de l'IDSEE que par des experts étrangers, concernant les plus importants problèmes économiques et sociaux des pays est-européens.

Pourquoi ce Séminaire a-t-il concentré son attention sur le Sud-Est européen? Et pour quelle raison a-t-il été organisé à Trieste? A ces deux questions possibles, le ministre italien du commerce extérieur, Nicola Capria, considère, dans son discours de clôture « che esistono tra i singoli Paesi di quest'area tradizioni comuni e affinità storiche e culturali di grande portata, rispetto alle quali la città di Trieste costituisce un punto di confluenza, di incontro e di elaborazione di enorme vitalità e complessità ». Il faut ajouter aussi, précise l'auteur, « l'importanza politica dell'area, in cui giungono a confluenza le principali direttrici lungo cui si muovono i grandi rapporti internazionali Est-Ovest e Nord-Sud il cui equilibrato sviluppo rappresenta la condizione per garantire non solo condizioni di maggiore stabilità, equità e durata della crescita economica internazionale, ma anche condizioni di sicurezza e di pace per i popoli » (p. 269).

Le volume révèle le caractère extrêmement concret, pratique des travaux. Quelques exemples : L'analyse du cadre institutionnel des relations économiques entre la Yougoslavie et la CEE (Ljubiša Adamović, président de la section d'économie internationale de l'Université de Bruxelles); les conséquences de la politique économique extérieure de la CEE et, les principales mesures adoptées par la Hongrie (Miklós Losonez, chef de la section de recherches sur le Sud européen dans le cadre du Conseil Scientifique pour l'économie mondiale de Budapest); la paix et la sécurité dans les Balkans et le Sud-Est européen (Evgheni Aleksandrov, directeur adj., à l'Institut de Relations Internationales et d'Intégration Socialiste de Sofia); le transport de marchandises entre l'Europe de l'Est et la CEE (Nonio Baeri, directeur au ministère des transports de l'Italie); le rôle de la chambre de commerce italo-yougoslave dans le développement de la collaboration entre les deux pays (Enrico Zuccoli, président de la Chambre de commerce respective); les relations entre l'Italie et les pays du Sud-Est européen au sujet des opérations d'assurance et de réassurance (Giuseppe Buoro, chef de l'office « Studi delle Assicurazioni Generale » de Trieste).

Les communications ont porté aussi sur les aspects qui entravent un développement encore plus ample des relations entre les pays sud-est européens et ceux de la CEE, unanimement reconnus comme inférieures par rapport au potentiel économique des pays en cause. On y mentionna en ce sens la politique protectionniste de la CEE et implicitement, celle de l'Italie (restrictions sur toute une série de produits importants pour les exportations des pays est-européens, l'application discriminatoire du système généralisé de préférences etc.) Sur une position critique s'est située aussi la contribution portant sur la politique des crédits promue par les pays occidentaux, y compris l'Italie (György Becski représentant du Centre d'Informations Economiques de l'Académie Hongroise des Sciences).

La Roumanie a présenté la communication « Le relazioni economiche della Romania con l'Italia nell' contesto delle sue relazioni economiche con i Paesi membri della CEE » (Pr. Costin Murgescu, directeur général de l'Institut d'Economie Mondiale et Napoleon Pop, chef de l'Office d'Information et de Documentation pour le Commerce Extérieur de Bucharest). Après avoir évoqué les relations d'ancienne tradition entre la Roumanie et l'Italie, les auteurs ont mis en évidence la place de tout premier ordre que l'Italie occupe aujourd'hui dans les relations extérieures de la Roumanie. Mais, ont-ils précisé, tout comme pour les autres pays de la zone, la politique commerciale de la CEE a empêché un développement encore plus soutenu des échanges de marchandises. La communication a souligné l'importance de la coopération économique, technique et scientifique dans l'amplification des relations économiques roumaino-italiennes.

Ce qui caractérise les travaux rassemblés dans le volume « Europa, Italia, Sud-Est europeo » est l'affirmation unanime de la nécessité d'une plus étroite collaboration entre les Etats participants. En voici quelques-unes des motivations: « ... questi accordi di cooperazione abbiano permesso l'accumulo di notevole esperienza, che ora deve essere riversata nella stipulazione di nuovi contratti, basati su una migliore e reciproca conoscenza degli ambienti economici dei due paesi così come sull'armonizzazione dei loro interesse economici... » (Pr. Costin Murgescu, Napoleon Pop, Roumanie p. 161); « ... Lo sviluppo della cooperazione economica possono contribuire alla ricomposizione dello squilibrio politico dell'area in questione, e conseguentemente a lo sviluppo e alla stabilizzazione della distensione... » (Miklos Losonez, Hongrie, p. 145); « ... la diversità nel livello di sviluppo economico, e dimensioni del partner, le differenze nei sistemi politici e socio-economici (...) non rappresentano per definizione, un osta-

colo insurmontabile per la promozione e lo sviluppo della cooperazione economica... » (Ljubiša Adamović, Yougoslavie, p. 133); « Il mero scambio di merci, basato su principi economici non risponde da solo alle esigenze di sviluppo che caratterizzano la nostra realtà attuale. La varietà delle risorse, la diversa disponibilità di manodopera, il grado differenziano di ricerca e sviluppo, di know-how e tecnologia inducono se si vuole raggiungere l'obiettivo dello sviluppo, a ricercare un livello sempre più alto di messa in comune e di sfruttamento delle disponibilità in presenza » (p. 272); La nostra attenzione e volontà politica deve puntare allora allo sviluppo della cooperazione, come strumento per uscire dal chiuso dei singoli mondi nazionali per avvicinarsi a concrete realtà ed esperienze diverse, dando risposta positiva ad un'ansia di apertura e di dialogo, che lungi dall'essere limitata agli aspetti economici e commerciali, risponde ad una volontà di pace e di ricomposizione delle divergenze tra i Paesi e le aree geo-politiche » (p. 271).

La lecture du volume offre la certitude d'un travail sérieusement accompli par des auteurs qui connaissent à fond les problèmes, d'un instrument de travail pour ceux qui s'intéressent aux problèmes économiques, en somme un plaidoyer en faveur de la coopération internationale.

Rodica Gheorghijă

NOTES DE LECTURE

Redigées par : ALEXANDRU DUȚU (A. D.); HARALAMBIE MIHĂESCU (H. M.);

A. BOLȘACOV-GHIMPU (A. B.-G.); CORNELIA BELCIN-PLEȘCA (C.B.-P.);
PAUL MIHAIL (P. M.); J. IRMSCHER – RDA (Irm.); CĂTĂLINA VĂTĂȘESCU
(C.V.); CONSTANTIN IORDAN (C. I.); CRISTINA FENEȘAN (C.F.); ION-RADU
MIRCEA (I.-R.M.); LIA BRAD-CHISACOF (L. B.-C.); ZAMFIRA MIHAIL (Z. M.)

Publiées par les soins de *Zamfira Mihail*

ANDREI PALEOLOG, *Pictura exterioară din Țara Românească* (La peinture extérieure de la Valachie), Editura Meridiane, 1984, 107 p.

Une recherche compétente et patiente a permis à Andrei Paleolog de dresser un bilan expressif des fondateurs, des artistes, des images et des expressions artistiques qui ont donné un éclat inoubliable à la fresque extérieure de plus de 200 églises situées surtout dans la région de colines et de montagnes de la Valachie. L'auteur a constaté que cette fresque n'a pas été influencée par l'admirable chape d'images de Moldavie, mais qu'elle est issue des impulsions artistiques locales. Il ne s'agit pas d'un art « tardif » ou d'un maniérisme adapté au goût des couches sociales nouvelles ; tout au contraire, la galerie de philosophes, sibylles et prophètes nous restitue les préoccupations et aspirations des petits boyards promus à des fonctions administratives vers la fin de l'ancien régime, car ces fresques ont été exécutées surtout pendant le laps de temps qui couvre l'époque des Lumières roumaines (dernières décennies du 18^e siècle – premières décennies du siècle suivant). L'auteur nous offre à la fin de ce beau volume avec des illustrations de bonne qualité un répertoire des monuments, un index iconographique et une utile bibliographie. Mais le mérite de ce volume ne consiste pas seulement dans cette précision propre à un instrument de travail indispensable : c'est surtout la lecture du langage figuratif et la nouvelle image que ce livre nous propose d'une humanité en quête d'un monde meilleur qui retiennent notre attention. Andrei Paleolog identifie dans ce langage les aspirations des gens qui ont appartenu aux couches qui ont soutenu le mouvement révolutionnaire de Tudor Vladimirescu, de 1821 : le décryptage de cette iconographie de l'espérance et de la lumière met en relief la place accordée à la Liberté par les fondateurs, les artistes et ceux qui ont appelé en aide Platon, Isocrate, les sibylles, les prophètes et les martyrs. Les scènes de chasse qui nous suggèrent que les idéaux de la chevalerie ne s'étaient pas éteints, tout comme les images tirées des livres populaires complètent cette dissertation à caractère moralisateur et philosophique sur la valeur qu'il convient d'accorder à la vie. Une dissertation reconstituée par un historien de l'art qui a su retrouver dans les formes les mentalités d'antan et un climat intellectuel qui embrasse une aire géographique étendue, si on pense à la vogue des écrits sur l'Apocalypse et des prénoms anciens, non chrétiens, donnés aux nouveaux-nés en Grèce. C'est dire que le livre d'Andrei Paleolog contribue énormément à la meilleure intelligence d'une phase de transition, tout en offrant de précieux repères méthodologiques aux recherches sur les mentalités collectives.

A.D.

EDITH ROSENSTRAUCH-KÖNIGSBERG, *Freimaurer, Illuminat, Weltbürger. Friedrich Münters Reisen und Briefe in ihren europäischen Bezügen*. Verlag Ulrich Camen, 1984, 186 p. (Studien zur Geschichte der Kulturbeziehungen in Mittel- und Osteuropa, VII,2)

Voyageant par canapé volant, dans la deuxième moitié du 18^e siècle, Friedrich Münter a eu la bonne inspiration de tenir un journal et d'écrire à peu près dix milles lettres. De Co-

Rev. Études Sud-Est Europ., XXIII, 3, p. 277–290, Bucarest, 1985

penhague en Sicilie, prêt à partir à Dubrovnik et en Grèce (la terre sacrée de la Hellade), Münter a été un excellent témoin de son époque et l'auteur de ce captivant volume a raison de le considérer une figure de premier ordre dans le cadre de l'activité « des Illuminatenordens » en Europe. Il a rencontré Alberto Fortis, s'est tourné vers Vilvoison (qui demandait des livres valaques à Anthime Gazis, à Vienne, en 1802), a entretenu une précieuse correspondance avec Josef Dobrovsky, Joseph von Hammer et autres. Chez Heinrich Josef Watteroth, il a rencontré, en 1784, un boyar roumain « Pallisch » qui lui a raconté la tragédie du prince Grigore Ghika assassiné par ordre du Grand Seigneur, en 1777; il s'agit d'un boyar de la célèbre famille Balş. Il est intéressant de voir que Münter parle à son tour d'une décadence de la principauté de Moldavie, à cause de la permanente ingérence ottomane dans les affaires internes, et qu'il regarde comme terme de référence l'âge d'or décrit par Dimitrie Cantemir dans *Beschreibung der Moldau* publiée à Frankfurt et Leipzig, en 1771, un livre qu'il a dû consulter. Les dramatiques événements sont correctement décrits et il faut se rappeler qu'ils ont inspiré l'auteur de la chronique en vers sur le meurtre du prince Ghika (diffusée en 28 copies !) et celui de la pièce « Occisio Gregorii Vodae » jouée à Blaj, en Transylvanie, avant la fin du siècle. Le témoignage de Münter vient s'ajouter aux échos de cette exécution qui donnait raison à ceux qui parlaient du despotisme ottoman. Très attachant est le chapitre intitulé par Edith Rosentrauch-Königsberg « En cherchant la terre des Grecs par l'âme » où sont mentionnées les lectures faites par Münter qui notait la parution d'un journal grec en 1784, aussitôt supprimé par les autorités ottomanes. Ce « citoyen du monde » a salué la guerre d'indépendance des Grecs et a aiguillonné l'attention de ses confrères vers des contrées mal connues; on peut, d'ailleurs, reconstituer tout un monde lié aux cercles provenant du Sud-Est européen, parmi lesquels se trouve Ignaz von Born, l'ami de Francesco Grisellini, Watteroth et autres. Il faut savoir gré à Edith Rosentrauch-Königsberg de nous avoir restitué ce philosophe et avec son aide l'horizon mental des penseurs de l'époque des Lumières.

A.D.

MENTALITIES/MENTALITÉS, an interdisciplinary journal, I, 1-2 (1982-1983); II, 1-2 (1984)

Cette revue qui se propose d'embrasser les différents aspects de l'histoire des mentalités et de l'étude des mentalités contemporaines est publiée à Hamilton, Nouvelle Zélande, par Norman Simms, assisté par un comité de rédaction prestigieux. Si le premier fascicule s'est occupé de « l'espace maritime et des mentalités religieuses en France aux 17^e et 18^e siècles » et du « Text as ruin: an archeology of Gothic consciousness », le deuxième fascicule a présenté « le cannibale et ses paradoxes », « The envioning crises and the underlying crisis », « The interface of language and time in a literary text »; le troisième fascicule s'est ouvert avec un article méthodologique écrit par Jacques Marx: « Les mentalités — un au-delà de l'histoire », s'est occupé des « Manuels scolaires dans l'école victorienne », et de « Religion, ritual and cosmology: three new approaches to the history of Eastern Africa »; le quatrième a présenté « Waikoroero: some social and political implications of Maori oratory », « Les almanachs en Suisse », « Empiricism and the Phenomenology of religious experience » et « Beyond ideology: apostacy and the horrors of selfhood in some Renaissance texts ». Tous les fascicules ont une riche rubrique de comptes rendus. Les abonnements doivent être adressés à Outrigger Publishers, PO Box 13-049, Hamilton, New Zealand. Une invitation à des contributions sur les thèmes: sorcellerie, sacrifice, le picardesque, la culture orale, la sexualité, la découverte, le livre, etc. — est adressée aux lecteurs de cette revue qui se propose de faire dialoguer les disciplines et mettre en lumière la substance humaine des œuvres culturelles, des comportements, des activités quotidiennes.

A. D.

DIALOGUE, Montpellier, Université Paul Valéry, 1982, n° 9

Ce fascicule coordonné par le pr Jean Lacroix a comme thème: « Romanciers roumains contemporains » et comprend des études sur Dumitru Radu Popescu (Rodica Boțoman), Marin Sorescu — une esthétique du gratuit et de l'incongru (Jean-Louis Courriol), L'intellectuel, per-

sonnage et modèle humain dans les romans historiques de Mibail Diaconescu (Vasile Maruța), Marin Preda (Michael Impey), Enfer et paradis dans le Prince d'Eugen Barbu (A. Cizck), La fonction de l'élément Renaissance dans le Prince d'Eugen Barbu (Luisa Valmarin). Des points de vue sur Follain (Pierre Calderon), Apollinaire (Adela Hagi), Ivo Andrić et la culture roumaine (Luisa Valmarin), une rubrique de comptes rendus et de varia se trouvent dans ce neuvième numéro d'une revue d'une belle tenue scientifique, toujours penché sur l'actualité littéraire et le dialogue de la littérature roumaine avec les traditions orales méditerranéennes et les autres littératures du monde.

A. D.

MÉLANGES DE L'ÉCOLE FRANÇAISE DE ROME. MOYEN ÂGE — TEMPS MODERNES, Tome 96, 1984, 1, 602 p.

Le riche sommaire de ce gros volume comprend des études sur la vie culturelle et économique au Moyen Âge et un groupe d'articles d'un intérêt insigne sur « Inages et mythes de la ville médiévale » : Constantinople : une ville sans visage (André Miquel), Une mythologie urbaine ; Constantinople vue d'Occident au Moyen Âge (Alain Ducelier), Al-Iskanariyya : œil du monde et frontière de l'inconnu (François de Polignac), Les cendres et la rose : l'image de l'Alexandrie médiévale dans l'Occident latin (Henri Bresc), Gerusalemme o la città desiderata (Anna Imelde Galletti), Récits, images et mythes : Venise dans l'Iter hierosolomytain, XIV^e—XV^e siècles (Elisabeth Crouzet-Pavan), Les villes des cartographes : vignettes urbaines et réseaux urbains dans les mappemondes de l'Occident médiéval (Pascal Arnaud).

A. D.

QUINTINO CATAUDELLA, *Sull'autenticità delle Lettere di Chione di Eraclea*, « Atti della Accademia Nazionale dei Lincei. Memorie. Classe di Scienze morali, storiche e filologiche », série VIII, vol. XXIV, fasc. 6, 1980, p. 649—751, Roma

Cette étude est un plaidoyer éloquent en faveur de l'authenticité des 17 lettres de Chion d'Héraclée Pontique. Il s'ensuit qu'elles remontent réellement au IV^e siècle av. n.è., étant par conséquent contemporaines de Platon, et non du I^{er} siècle de n.è. Dans ce dernier cas, elles seraient de l'époque de Domitien, comme certains historiens littéraires, hypercritiques, l'ont affirmé. Or, les arguments de l'académicien Cataudella et la lecture des 17 lettres publiées en annexe rendent évident le fait que l'option en faveur de leur authenticité est préférable entre toutes. Les 17 lettres sont rédigées par un jeune étudiant de Héraclée Pontique (l'actuelle Ereğli, en Turquie européenne) venu à Athènes et parachevant son instruction sous la direction de Platon. Leur auteur raconte à son père comment il a fait la connaissance de Byzance et du philosophe Xénophone, dernièrement rentré de la campagne des dix mille d'Asie Mineure, son voyage sur mer jusqu'à Athènes où ses études débutèrent sous la férule de Platon, chez lequel l'a frappé avant toute chose sa passion pour la vérité et la liberté unie au mépris de la tyrannie. Il se dégage de la lecture de ces lettres l'impression d'avoir affaire à un exercice scolaire visant la rédaction convenable de la correspondance. Tout comme le discours, cette forme littéraire se prêtait parfaitement à cette sorte d'exercices. Elle devait s'épanchir au IV^e siècle avant notre ère et prolonger son existence dans le monde byzantin, pour devenir un véritable genre littéraire, autonome et très en vogue.

L'analyse du contenu de ces lettres et de leur langue représente un véritable modèle d'érudition, de sagacité et de bon sens. Le texte grec publié en annexe apparaît amélioré et sa version italienne, correcte et élégante, met à la disposition du lecteur moderne quelques pages de véritable littérature, captivante et bien faite pour émouvoir au maximum, parce que suggérant des réalités vraisemblables et vécues avec intensité.

H. M.

EQREM ÇABEJ, *Studime etimologjike ne fushë të shqipës* (Études d'étymologie albanaise), tome 1, Tiranë, 1982, 341 p.

Le deuxième tome de cet ouvrage (celui avec les lettres A—B) a été imprimé en 1976, quant au troisième tome et les suivants, ils vont paraître à tour de rôle, par les soins de l'Académie des Sciences de Tirana, puisque leur auteur est mort à Rome en 1980.

Quant au premier tome, celui qui fait l'objet de la présente note, il comporte la partie bibliographique et théorique de cette œuvre d'envergure. La formation scientifique de l'auteur s'est poursuivie à Graz et à Vienne. Il a commencé par étudier le domaine indoeuropéen, pour se familiariser ensuite avec la linguistique balkanique, tout en adoptant les méthodes de travail les plus variées. De sorte qu'il devait finir par être tout à la fois un philologue, autrement dit un spécialiste parfaitement au courant des sources littéraires antiques et médiévales, et un linguiste, c'est-à-dire un chercheur s'appliquant à l'étude des langues vivantes sous tous leurs aspects.

Suivant Eqrem Çabej, la langue d'un peuple représente non seulement une modalité de communication entre les gens, mais aussi un véritable trésor réunissant toutes sortes de choses particulièrement intéressantes : idées, sentiments, connaissances, appréciations, manières, activités professionnelles et sociales, développement culturel, etc. Or, cette manière d'envisager l'étude influe sur son dictionnaire étymologique, véritable encyclopédie d'une grande richesse, cumulant des connaissances d'ordre linguistique, onomastique, ethnologique et folklorique, littéraire et autres encore. Ceci explique pourquoi l'ouvrage est apte à attirer l'attention non seulement des albanologues, mais aussi d'autres spécialistes : hellénistes, slavistes et romanisants, tureologues et linguistes s'intéressant à la linguistique générale.

Les deux suivants volumes, III et IV (lettres *C, Ç, D, Dh* et *E, Ê, F*) sont prêts et sortiront bientôt de sous presses. Quant au reste des volumes prévus, les éditeurs vont se servir du matériel déjà publié par l'auteur pendant sa vie.

H.M.

ANTONIOS I. THABORIS, *Ἱστορία τῆς Ἑλληνικῆς γλώσσας*, Joannina, 1983, 136 p.

Le présent manuel universitaire embrasse cinq millénaires d'histoire (depuis la préhistoire à nos jours). Un nombre important de ses pages sont réservées à la périodisation et à l'histoire externe. L'ouvrage reproduit des échantillons de textes ; il offre la bibliographie de chaque étape étudiée et met en lumière le lexique dans le but de marquer le degré de l'évolution culturelle. Il en reste donc peu de place pour l'étude de la structure linguistique, qui n'en est qu'ébauchée dans quelques traits d'orientation générale. Tel quel, cependant, ce manuel est utile aux débutants, puisqu'il utilise la méthode de l'induction et invite l'étudiant de prendre pour point de départ les faits concrets. D'autre part, en évitant de charger outre-mesure la mémoire, il s'avère d'un effet pédagogique salutaire, car il tâche de promouvoir le développement d'une pensée indépendante.

Pour ce qui est de l'époque moderne, s'il touche à la question de la diglossie, il n'offre pas des échantillons d'un camp et de l'autre, ce qui est regrettable. Disons aussi que l'évolution de la langue littéraire est bien susceptible d'intéresser les futures enseignants des écoles secondaires au moins dans la même mesure que les questions dialectales. Or, justement cette section présente un exposé hâtif — chose à remédier dans une future édition.

Le chapitre des conclusions pourrait contenir, afin de montrer l'évolution de la structure linguistique, une esquisse sommaire, reposant sur un nombre limité de faits rangés sous trois rubriques (antique, médiévale, moderne), choisis des domaines du verbe, du nom et du pronom. On pourrait saisir de cette manière les bonds qualitatifs d'une phase à l'autre. Le grec bénéficie d'une position des plus avantageuses du fait qu'il s'agit d'une langue attestée sans hiatus durant un long laps de temps. Ceci facilite la comparaison et l'interprétation, pouvant donc servir au développement de la linguistique générale.

Si la langue est une abstraction ou la somme des langages individuels, alors l'étude des styles littéraires se justifie, devenant même obligatoire. Par conséquent, la linguistique ne peut que gagner en abordant un domaine si vaste. Mais si elle se borne à une seule structure, en négligeant d'autres valeurs accumulées par la langue, il lui sera plus difficile de saisir la vérité et de marquer quelque progrès. En effet, la réalité est fort complexe et elle exige d'être considérée sous différents points de vue et approfondie en utilisant des moyens variés.

H.M.

KLAUS BELKE, mit Beiträgen von MARCELL RESTLE, *Galatien und Lykaonien*, Tabula Imperii Byzantini, 4, herausgegeben von Herbert Hunger, Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, Wien, 1984, 272 p., 64 pl., 5 fig., 2 cartes

Le présent volume a paru après TIB₁, *Hellas und Thessalia*, J. Koder, F. Hild, 1976; TIB₂, *Kappadokien (Kappadokia, Charsianon, Sebasteia und Lykandos)*, F. Hild, M. Restle, 1981; TIB₃, *Nikopolis und Kephallenia*, P. Soustal, J. Koder, 1981.

Après un court avant-propos, on fait des observations concernant la transcription des dénominations, la description des localités byzantines et la rédaction des cartes. On donne aussi l'explication des planches, la liste des abréviations employées et une riche bibliographie (p. 7—35).

La vaste introduction géographique et historique (p. 37—114), qui donne la possibilité de connaître l'organisation de l'empire byzantin dans l'Asie Mineure, est divisée en six chapitres principaux :

A. Les limites des provinces de Galatie et de Lycaonie ;

B. La description de ces deux régions du point de vue géographique, hydrographique, orographique et climatique ;

C. Le développement historique et administratif de ces deux provinces, dans l'intervalle de l'empire hittite à l'empire romain, à l'époque des invasions arabes et de la formation des thèmes byzantins (7^e—10^e siècles), jusqu'à l'occupation turque (10^e—13^e siècles). C'est une courte et intéressante histoire de l'Asie Mineure, avec une meilleure localisation des batailles livrées dans cette zone ;

D. L'histoire de l'église de Galatie et de Lycaonie (1^e—14^e siècles) ;

E. Les routes principales de la partie centrale de l'Asie Mineure ;

F. L'aperçu général des fortifications de ces deux régions.

La partie principale (p. 115—247) du volume est consacrée à la description des localités, citadelles, villes, fleuves et monts de Galatie et Lycaonie. On précise à chaque lieu le nom antique, la situation géographique, l'histoire, les monuments, les sources, la bibliographie spéciale et l'an de la visite du lieu par les auteurs de TIB. La liste comprend 286 noms des lieux de l'époque byzantine (4^e—15^e siècles).

Le volume se clôt avec un index général (p. 249—272). Les planches annexées représentent les ruines des sites byzantins.

Les deux cartes, réalisées par H. Reschenhofer à l'échelle de 1:800.000, présentent les localités actuelles et les lieux historiques.

Il faut remarquer tant l'érudition de cette vaste œuvre de géographie historique (TIB) que sa présentation graphique, qui sont supérieures à celles similaires de Tabula Imperii Romani, qui par hasard n'est pas mentionnée dans la riche bibliographie, comme aussi l'« Atlas de l'antiquité chrétienne », F. Van Der Meer et C. Mohrmann.

A.B.-G.

DAN GH. TEODOR, *Civilizația romană la est de Carpați în secolele V—VII e.n. Așezarea de la Botoșana—Suceava* (La civilisation romaine à l'est des Carpates aux V^e—VII^e siècles de n. è. L'habitat de Botoșana—Suceava), Bucarest, Ed. Academiei, 1984, 131 p., 49 fig.

L'ouvrage, fort souhaité par les spécialistes, comporte les résultats des fouilles archéologiques pratiquées dans l'intervalle des années 1962—1974 à Botoșana (Suceava), sur la colline « La cruce ».

En 1962 à Costișa-Mănoaia (Neamț) et à Botoșana furent découverts les premiers vestiges de la culture dénommée du type Costișa-Botoșana, datée aux V^e—VII^e siècles de n. è. Les nouvelles fouilles attestent cette culture dans toutes les régions à l'est des Carpates et qu'elle est dérivée de la culture romaine tardive, comme les vestiges de type Ipotești—Cîndești—Cireșanu et Bratei. Les observations stratigraphiques des autres sites archéologiques prouvent que la phase tardive de la culture du type Sîntana de Mureș est superposée par un horizon de la culture Costișa—Botoșana. A Botoșana a été découvert aussi, de Silvia Teodor, un habitat géto-dace du II^e siècle av. n. è. Des restes de culture datant des VII^e—VIII^e siècles de n. è. ont été découverts à Humoreni et Comănești à 3—4 km en aval de « La cruce ».

Les différences enregistrées par les fouilles ont permis à l'auteur d'établir deux phases, la première, depuis la seconde moitié du V^e s. jusqu'au milieu du VI^e s. et la deuxième jusqu'au début du VII^e s. De 31 habitations mises au jour, 9 appartiennent à la première phase. Les huttes sont rectangulaires avec les côtés d'environ 3—4 m ayant un four dans le coin nord-ouest. Le four de construction spéciale de l'hutte n° 20 dénote probablement la présence d'un atelier. Les huttes de la première phase ont été incendiées, probablement par les Slaves. L'inventaire des habitations se compose d'outils, d'objets de parure et de la céramique travaillée à la roue ou à la main.

De la première étape restent des objets en fer : des couteaux, une faucille, deux pointes de flèches et une cloche, des outils en os, un moule pour le coulage des parures, un moulin manuel circulaire, ainsi que des fusaioles. La céramique façonnée avec la roue, d'une pâte sableuse grise, englobe des pots de type romain, des cruches et de gros récipients à provisions. La céramique travaillée à la main est représentée par des pots et des poêles circulaires. Dans la composition de la pâte entraient des tessons pilés, de tradition dacique, empruntée aussi par les slaves voisins d'Ukraine occidentale. On a trouvé quelques fragments d'amphores romano-byzantines. Cette étape renferme aussi des pièces de parure, 3 fibules en fer et quelques perles en verre coloré.

De la seconde étape restent des objets en fer : des couteaux, un briquet, des outils en os, des fusaioles en terre glaise et des moulins manuels. Un moule en pierre servait pour couler des petites croix. La céramique travaillée à la roue est plus rare : des pots petits et moyens et des récipients à provisions. La plus grande quantité de la céramique est manuelle. On a trouvé des pots de type romain, mais aussi de type slave au rebord droit, semblable à la poterie de type Korčea et très rarement à celle de type Penkovka.

D'une importance spéciale sont deux monnaies en bronze de Justinien I (527—555) frappées avant 538, une boucle de ceinture du type Syracuse, deux appliques, un bracelet et quelques perles en verre coloré.

Les fouilles archéologiques de Botoșana et des autres sites de l'espace est-carpatique prouvent que la population autochtone de la Moldavie aux V^e—VII^e siècles de n. è. était d'origine romaine.

En analysant le matériel publié on peut séparer, en réalité, trois phases : I, environ 475—525, II₁ environ 525—575 de l'époque de Justinien I avec des monnaies, de la céramique faite à la roue et d'amphores romano-byzantines (les huttes n° 12, 13, 15, 18, 20, 26, 28) et II₂ environ 575—625, quand on trouve seulement de la poterie manuelle. La céramique slave est rare dans les phases I et II₁ et plus nombreuse dans la phase II₂. La céramique romaine de type Costișa-Botoșana est apparentée à celle de type Hanska de R.S.S. Moldave et à celle de la nécropole slavo-romaine de Sărata-Monteoru (Dan Gh. Teodor, *Romanitatea carpato-dunăreană și Bizanțul în veacurile V—XI e.n.*, Iași, 1981, p. 15, 21, 34), ce que prouve que la population romaine était en partie payenne, comme à Bratei et même plus tard dans les nécropoles birituelles de la culture de type Dridu.

A. B.-G.

L'ethnogenèse du peuple albanais, Tirana, 1982, 127 p.

Le volume réunit les rapports présentés à la Conférence Nationale sur la formation du peuple albanais, de la culture et de sa langue, organisé par l'Académie albanaise des Sciences en collaboration avec l'Université de Tirana, les 2—5 juillet 1982.

La chronique de la Conférence, insérée à la fin du volume, nous apprend que, hormis les trois rapports, y ont été présentés encore 45 communications, dont la plupart appartiennent aux spécialistes albanais, mais aussi à un nombre important de participants étrangers de plusieurs pays européens, parmi lesquels la Roumanie. Les rapports et les communications reflètent la conception théorique sur laquelle s'est appuyée l'approche du problème de l'ethnogenèse des albanais : une approche interdisciplinaire, complexe et multilatérale dans laquelle plusieurs disciplines (historiographie, linguistique, toponymie, onomastique, archéologie, ethnographie, folklore, histoire de la culture et de l'art) sont appelées à clarifier les nombreux et difficiles problèmes que pose ce thème.

Dans son rapport *L'ethnogenèse du peuple albanais à la lumière de l'Histoire*, le pr. Alcks Bouda souligne la portée du thème pour les études sud-est européennes dans leur ensemble : « la Conférence a abordé un problème central pour la balkanistique également, car la question de la formation du peuple albanais, de sa continuité et de son autochtonité... est en rapports

anulplés avec les problèmes analogues de l'histoire des peuples balkaniques voisins » (p. 6). De ce rapport il convient de retenir aussi l'idée que le peuple albanais du moyen âge (mentionné seulement au XI^e siècle par les sources écrites) est le continuateur direct des illyriens du sud, survivant de l'antiquité en dépit des pressions linguistiques et culturelles des Empires romain et byzantin et, plus tard, en rapports avec les slaves. L'auteur combat la théorie de l'arrivée des albanais sur leur actuel territoire durant les siècles V^e—XI^e, venant d'autres parties de la Péninsule Balkanique ou bien du nord du Danube, ainsi que la théorie de la romanisation intégrale des illyriens, et met en évidence en même temps la continuité ethnoculturelle et l'autochtonie des albanais dans leurs régions historiques.

Lr Pr. Mihir Domi a présenté le rapport *Problèmes de l'histoire de la formation de la langue albanaise. Résultats et tâches*, où il démontre que la langue albanaise actuelle est la continutrice directe de la langue illyrienne; dans sa formation il distingue deux phases : 1) la naissance de la langue albanaise I^e—II^e siècles; 2) la consolidation de cette langue VII^e—XI^e siècles. Il accepte l'influence du latin, du grec et des langues slaves subie par l'albanais, mais il souligne que suite à ces contacts, la langue albanaise a conservé son originalité et a continué son développement. L'auteur se prononce contre les points de vue qui exagèrent le rôle de l'élément slave sur la langue albanaise et démontre qu'au moment de l'arrivée des slaves, au VI^e s., la langue albanaise était complètement formée; les nouveaux éléments n'ont plus atteint sa structure grammaticale, en ajoutant seulement au lexique une série d'emprunts slaves.

Dans le rapport *Le problème de la formation du peuple albanais à la lumière des données archéologiques*, Skender Anamali met en évidence le fait que les dernières découvertes archéologiques récentes apportent de nouvelles informations sur les liens génétiques et culturels entre les illyriens et les albanais, car elles témoignent l'existence, dans l'antiquité tardive et le haut moyen âge, d'une culture maternelle et spirituelle élevée et unitaire, présente dans tous les régions habitées par les albanais. Il insiste ensuite sur la culture Komani (VII^e—VIII^e s.) laquelle ne peut être attribuée qu'aux albanais. Les éléments composants de cette culture, ses traits spécifiques témoignent de son autochtonie, de son développement à partir d'une culture autochtone antérieure, datant des IV^e—VI^e s., dans laquelle furent assimilés des éléments de culture provinciale romaine, puis byzantine en permanent contact avec les illyriens.

L'histoire antique de l'Albanie et certains aspects de la formation de la langue albanaise ont été traités dans les communications des spécialistes roumains — les professeurs Emil Condurachi et Haralambie Mlhăescu.

Les conclusions de la conférence apportent des clarifications de premier ordre à un problème des plus importants de l'histoire de la civilisation sud-est européenne.

C.B.-P.

NESTOR VORNICESCŪ, *Primăle scrieri patristice din literatura noastră sec. IV—XVI* (Les premiers écrits patristiques de notre littérature IV^e—XVI^e siècles), Craiova, 1984, 638 pp. + XVI pl. avec 65 ill.

Cet ouvrage de Nestor Vornicescu représente un événement pour l'historiographie de la littérature ancienne du sud-est de l'Europe. Comme il traite des écrits patristiques à partir du IV^e siècle, l'horizon de référence en ce qui concerne la continuité culturelle en terre roumaine s'élargit sensiblement. Byzance était le foyer dont cette culture rayonnait. Elle avait créé un siège épiscopal pour la région du Bas-Danube à Tomis et c'est de là que provient le premier texte pris en considération portant sur la passion de St. Savva le Goth : *Μαρτύριον του Σάβα Γότθου*. Les byzantinistes s'accordent pour considérer ce texte comme un « document historique de premier rang », mais il est aussi une véritable « perle de l'hagiographie antique ». La ville de Tomis devait pourvoir toute la zone en texte d'enseignement et de morale. Au V^e siècle, les écrits de l'évêque Jean de Tomis rédigés en latin ou ses versions latines d'après des textes grecs, sont autant de preuves — comme l'auteur le remarque à juste titre — que « la romanisation de la Dobroudja était parfaitement consolidée et, même dans des villes telles Tomis — avec de nombreux habitants grecs — se faisait sentir le besoin de traduire en latin le plus grand nombre d'écrits patristiques grecs » (p. 50). Pour les autres peuples sud-est européens, la mutation spirituelle due à l'« orthodoxie » devait intervenir bien plus tard, après le parachèvement de leur processus de formation.

Nous sommes au regret de ne pouvoir énumérer au moins ici la richesse de l'information et des analyses de la première partie de l'ouvrage (p. 33—142) en ce qui concerne les œuvres

de Jean Cassien, Denis l'Exigu, Laurence de Novac ou Nicetas de Remesiana, pour n'en nommer que quelques-uns. Grâce à une recherche comparée portant sur les écrits des littératures voisines (bulgare, serbe, russe) parus bien plus tard, c'est-à-dire seulement à commencer du IX^e siècle, le champ de l'investigation s'est élargi considérablement. La grande diffusion de ces écrits était redevable au fait que l'écriture en vieux-slave avait fini par accéder au rang d'«écriture en langue sacrée», à l'instar du grec, latin et hébreu.

La deuxième partie de l'ouvrage (p. 143—266) s'occupe des ouvrages d'expression grecque ou vieux-slave qui ont circulé dans les milieux roumains sur leurs parcours vers l'Est et l'Ouest. C'est un fait généralement connu que les Pays roumains ont donné asile aux lettrés réfugiés des pays tombés sous la domination ottomane, or ces lettrés amenèrent avec eux bon nombre de manuscrits. Mais l'œuvre de copie, traduction et compilation de ces ouvrages, ainsi que celle de rédaction d'ouvrages nouveaux dans ces langues internationales s'est effectuée dans les centres de spiritualité roumaine, de même que devait se passer les choses aux siècles suivants (cf. les recherches poursuivies par l'Institut d'études sud-est européennes de Bucarest et dont les résultats ont été publiés dans le volume *Intelektuali din Balcani în România*, București, Ed. Academiei, 1984). L'auteur de l'ouvrage étudie avec acribie et pertinence les manuscrits en vieux-slave datés du XIV^e siècle, ainsi que les écoles de Bistrița, Neamț et Putna.

Enfin la troisième partie (p. 267—520) s'occupe des toutes premières traductions roumaines, de la tradition manuscrite et de leur circulation. L'auteur réalise un inventaire et l'analyse très utile de ces témoignages d'une période moins étudiée de la culture roumaine.

Relevons entre autres conclusions de l'ouvrage au moins celles qui mettent en lumière le caractère unitaire de la culture roumaine ancienne, ainsi que le rôle tenu par la traduction et la diffusion (des copies manuscrites ou imprimées) des écrits patristiques dans le processus de consolidation de l'unité nationale des Roumains. La documentation de cet ouvrage est exceptionnellement riche et il traite, par ailleurs, d'un grand nombre de manuscrits inédits. Ajoutons encore que les résumés français et anglais en annexe rendent l'ouvrage accessible à des cercles plus larges de lecteurs; toutefois, il est à souhaiter de voir un ouvrage de cette valeur intégralement traduit dans des langues de grande circulation.

P.M.

EMMANUEL SARIDES, *Zum Verhältnis von Befreiungsbewegungen und Imperialismus. Dargestellt am Beispiel der Entstehungsbedingungen der griechischen Nation*, Frankfurt (Main), 1980.

Die marxistische Historiographie verbindet die griechische Nationwerdung mit der Herausbildung einer griechischen Kaufmanns- und Reederbourgeoisie innerhalb des osmanischen Imperiums während des 18. Jahrhunderts. Der Verfasser vermag in der griechischen Geschichte nichts anderes als die Geschichte der griechischen Misere zu sehen; die balkanischen Nationen und nicht anders die griechische sind ihm imperialistische Erfindungen, Griechenland lediglich ein Produkt der imperialistischen Expansion der europäischen Mächte im 19. Jahrhundert. Unter solchen Prämissen betrachtet er die griechische Geschichte, leugnet er jegliche Kontinuität, sieht er nur Balkanesen, wo heute allenthalben nationale Geschichtsabläufe erkannt werden. Das Buch verarbeitet ein reiches Quellenmaterial und eine Fülle von Sekundärliteratur (am schwächsten in bezug auf den Philhellenismus) und bietet gerade dadurch, daß es beständig zum Widerspruch reizt, eine anregende Lektüre.

Irm.

Historia e letërsisë shqiptare që nga fillimet deri te lufta antifashiste nacionalçlirimtare (L'histoire de la littérature albanaise dès le début jusqu'à la lutte antifasciste de libération nationale), sous la rédaction du Prof. Dh. S. Shuteriqi, Prof. Mahir Domi, Dr. Jorgo Bullo, Prof. V. Bala, Doc. R. Brahimî, Tiranë, 1983, 629 p. (Akademia e shkencave e RPS të Shqipërisë, Instituti i gjuhësisë dhe i letërsisë).

Le présent volume s'adresse non seulement aux étudiants, mais encore à un public plus large, cette synthèse étant issue des résultats acquis, ces dernières décennies, après la parution du traité *Historia e letërsisë shqipe* (Vol. I—II, Tiranë, 1959) qui, du reste, en constitue le point de départ.

L'« Introduction » est suivie par trois grandes sections : « La littérature albanaise ancienne », « La littérature de l'éveil national », « La littérature albanaise des années 1912—1939 », qui correspondent aux périodes de la littérature albanaise proposées par les auteurs. Ce problème des périodes de l'évolution préoccupe à un haut degré les spécialistes albanais ; à leur avis, une discussion théorique plus approfondie serait bien venue, car jusqu'à présent les critères utilisés restent extérieurs à l'histoire littéraire. Les étapes de la littérature suivent fidèlement les étapes de l'histoire du peuple.

A l'encontre du traité de 1959, l'actuelle histoire de la littérature élimine le chapitre de folklore littéraire et réduit considérablement la partie consacrée à la littérature ancienne, en considérant que cette période appartient plutôt à l'histoire culturelle. Les auteurs prennent en considération les œuvres en latin que les humanistes albanais ont écrit en Italie, après la conquête ottomane de leur pays, en partant du fait que ces œuvres se réfèrent aux réalités albanaises. Les auteurs ont adopté un critère assez flexible lorsqu'ils ont inséré dans l'histoire de la littérature nationale des œuvres écrites en autres langues et dans d'autres pays aussi), leurs auteurs étant albanais, aussi bien que des œuvres écrites dans d'autres langues, par des auteurs qui ne sont pas toujours des albanais, mais qui ont travaillé sur le territoire albanais (parmi lesquels plusieurs érudits d'origine aroumaine de Voskopoje ou Moscopole, du XVIII^e siècle). D'ailleurs, les impulsions données par le mouvement en langue grecque de Voskopoje à la littérature albanaise pourraient former l'objet d'une étude plus poussée.

Les deux autres parties de cette synthèse suivent précisément les particularités de la naissance de la littérature moderne et de la constitution des courants et genres littéraires. La deuxième partie est plus étendue et présente le développement de la littérature nationale en trois étapes (les années '30-'70 et '80-'90 du XIX^e siècle et la période 1901—1912) ; ces étapes sont démarquées à l'aide des critères prêtés à l'histoire politique. La troisième partie nous offre un groupement suggestif des écrivains par générations.

La littérature de la période de l'éveil national, comme les autres littératures du Sud-Est de l'Europe, brule les étapes : c'est une littérature d'un caractère prédominant romantique, ayant des traits appartenant à l'époque des Lumières. Le genre le plus cultivé parce que le plus adéquat aux idéaux de l'époque, est la poésie. La littérature des années 1912—1939 appartient au réalisme, mais aussi aux prolongements du romantisme ; on cultive les compositions courtes — prose et le roman.

Dans la deuxième partie du traité, on accorde une grande attention à la littérature de arbëresh (des italo-albanais), en essayant de l'encadrer dans l'évolution de la littérature nationale.

Les auteurs mettent en relief exclusivement le militantisme national et social de la littérature albanaise, qu'ils considèrent être une des valeurs essentielles.

Les monographies des écrivains et l'accent mis sur leur contribution à la formation de la littérature nationale nous donnent une image de la tradition originale de la littérature albanaise créé par l'effort de chaque personnalité et dans le cadre d'un permanent dialogue avec les autres cultures de l'Occident et de l'Orient.

Un index des auteurs, avec mention des ouvrages discutés, se trouve à la fin de cette importante synthèse.

C. V.

Südosteuropa — Handbuch. Band III: *Griechenland*. Herausgegeben von Klaus-Detlev Grotzhusen in Verbindung mit dem Südosteuropa — Arbeitskreis der Deutschen Forschungsgemeinschaft, Vandenhoeck & Ruprecht, Göttingen, 1980, 770 p., mit 154 Tabellen, Schaubildern und Karten und einer farbigen Übersichtskarte.

Voilà un nouveau volume (celui concernant la Yougoslavie a été présenté dans notre revue l'année passée) de cette collection tellement utile et très favorablement accueilli par la critique scientifique. Il s'agit de la Grèce dont l'évolution après la Deuxième Guerre mondiale fut extrêmement mouvementée : guerre civile, régime autoritaire, démocratie instable, dictature militaire, chute de la monarchie, résurrection de l'idéal républicain devenu réalité, crises extérieures etc. Un immense travail d'analyse, de synthèse, un effort soutenu de déchiffrer les vraies lignes de la continuité historique, de discerner les particularités de l'esprit public grec, d'explorer les origines lointaines et les causes immédiates de ces secousses qui ont parfois durement troublé la vie d'un peuple fier de son passé, mais aussi soucieux toujours du présent et de l'avenir de ses fils. Refuser dans une telle entreprise dont l'ambition de nous donner une image exhaustive est bien manifeste s'avère une épreuve qui n'est pas à portée de quiconque.

Klaus-Detlev Grothusen a réuni les contributions des meilleurs spécialistes et nous a offert une image convaincante.

Le livre conserve la structure du premier volume bien qu'on attache plus d'attention à la présentation du développement historique des divers domaines de la société hellénique montant parfois jusqu'à la conquête de l'indépendance (1830), même si l'accent tombe sur les dernières décennies.

Voilà les auteurs auxquels nous devons cette réalisation digne de tout intérêt : *State and Politik* — Prodomos Dagtoglou, Gunnar Hering, Georg Demetriou, Michael Kelpanides, Apostolos Georgiades, Nikolaos Androulakis, Klaus-Detlev Grothusen, Werner Kowarik; *Wirtschaft* — Ian M. Matley, George A. B. Katsaklis, Richard M. Westebbe, Harriet Austen, Dimitrios J. Delivanis; *Gesellschafts- und Sozialstruktur* — Franz Ronneberger, Georg Mergl, Ursula Diepgen, Friedrich Heyer; *Bildungswesen und Kultur* — Michael Kelpanides, Alexis Dimaras, Isidora Rosenthal — Kamarinea, Chrysanthou Christou, George S. Leotsakos, Kostas Georgousopoulos; *Dokumentarischer Anhang* — Hermann Bünz, Reinhard Kunze, Werner Voigt, Prodomos Dagtoglou, Jannis Valasidis, Matthias Esehe, Günther S. Henrich, John Zenelis.

C.I.

VALERIU VELIMAN, *Relațiile româno-otomane (1711—1821). Documente turcești* [Die rumänisch-osmanischen Beziehungen (1711—1821). Türkische Urkunden], București, 1984, 795 S. + 30 Abb. (Direcția generală a Arhivelor Statului din Republica Socialistă România)

Der von Valeriu Veliman zusammengestellte Urkundenband, der sowohl durch die angeschnittene Problematik als auch durch sein Ausmaß beeindruckend wirkt, ist das Ergebnis jahrelanger Bemühungen des Herausgebers¹, einen scharf umrissenen Zeitabschnitt in der rumänischen Geschichte und zugleich in den rumänisch-osmanischen Beziehungen, die konventionell sogenannte „Epoche der Phanariotenherrschaft“ oder des „türkisch-phanariotischen Regimes“, mittels einschlägiger Archivquellen in ein neues Licht zu stellen und für wenig erfaßte oder noch völlig ungeklärt gebliebene Fragen dieses Jahrhunderts reichliches Beweismaterial zur Verfügung zu stellen. Die bis zu den feinsten Nuancen reichende Veranschaulichung einer Zeitspanne, welche durch die politischen und militärischen Auseinandersetzungen sowohl für das Schicksal der rumänischen Länder als auch für jenes von Zentral- und Südost-europa entscheidend war, ist ein von der rumänischen Geschichtsschreibung schon lang angestrebtes Ziel, nicht nur hinsichtlich der Veröffentlichung von osmanischen Geschichtsquellen, sondern auch als Durchsetzung einer wissenschaftlichen, rigurosen Editionsmethode (vollständige Wiedergabe der osmanischen Fassung mit der Textübersetzung ins Rumänische). Die sich bei der Translitteration der osmanischen Urkunden ergebenden Schwierigkeiten rechtfertigen Velimans Wahl, die Texttranskription mit lateinischen Lettern — wie diese auch bei denen in der Türkei erscheinenden Urkundenbänden üblich ist — zu bevorzugen. Die parallele Herausgabe des osmanischen Textes und seiner rumänischen Übersetzung wird Velimans Urkundenband nicht nur die gebührende Audienz der rumänischen Geschichtsschreibung, sondern auch eine entsprechende Aufnahme seitens der internationalen Fachkreise der Turkologen verschaffen. Der Generaldirektion der rumänischen Staatsarchive gebührt völlige Anerkennung, sich einer solchen Herausgabe angenommen und diese zum ersprießlichen Nutzen einer besseren Erforschung der vergleichenden Staats- und Rechtsgeschichte der rumänischen Länder und anderer selbständigen Gebiete unter osmanischer Oberhoheit gefördert zu haben.

Durch ihre neuen und zu gleicher Zeit kennzeichnenden Daten tragen die meisten der von Veliman veröffentlichten Urkunden zu einer nuancierten Erfassung des von der Pforte den rumänischen Fürstentümern anerkannten juristischen Statuts bei. Wenn bis zum Jahre 1774 die Frage ihrer politischen und juristischen Selbständigkeit lediglich eine „inhere“ Arge-

¹ Vgl. *Vaka-yi Eflak* (Evenimentele din Țara Românească, recte Moldova), hrsg. von V. Veliman im Sammelband *Saeculum*, Iași, 1977, S. 1—48; ders., *Noi documente turcești privind evenimentele din 1821—1822*, in „Revista Arhivelor”, Bd. XLIII (1981), 1, S. 65—85; ders., *Aspecte ale relațiilor româno-otomane în perioada 1821—1828*, in „Revista Arhivelor”, Bd. XL (1978), 3, S. 309—325.

legenheit des osmanischen Reiches blieb, so gewann diese danach einen internationalen Charakter, dank des russischen Eingriffes zu Gunsten der Anerkennung und Achtung der Rechte und Privilegien der rumänischen Fürstentümer. Charakteristisch für die Ausmaße und Intensität der Bemühungen um die Einhaltung der Privilegien durch die osmanischen Behörden ist sowohl die im Wortlaut der Urkunden aufgenommene und üblich gewordene Formulierung hinsichtlich des politischen und juristischen Statuts der rumänischen Fürstentümer², als auch die große Anzahl der großherrlichen Befehle, welche durch die in Namen der Fürsten, Bojaren und aller Landeseinwohner eigereichten Gesuche veranlaßt wurden. Die Tatsache, daß manche, Artikeln (*madde*), die in einer Reihe von Privilegialurkunden (die *hatt-i şerif* von 1774, 1784 und 1802, der *hatt-i humajun* von 1780) eingetragen sind, verschiedene Bestimmungen der von Valeriu Veliman herausgegebenen *Fermane* übernehmen, beweist einleuchtend ihren traditionsgemäßen und synthetischen Charakter. Unter solchen Umständen definieren Velimans Urkunden die Zeit bis 1774 als ein Akkumulationsstadium im Kampfe für die Achtung des juristischen Status der rumänischen Fürstentümer und rechtfertigen vollkommen die Behauptung des Herausgebers, daß diese Quellen „sämtliche Prinzipien der rumänisch-osmanischen Beziehungen“ in sich zusammenfassen.

Die neuen Auskünfte über den Fürstenwechsel in der Moldau (1711) und in der Walachien (1714) bestätigen die Auslegungen über die Art und Weise auf welcher das „Phanariotenregime“ eingesetzt wurde und welchennach dieses Mittel weder als eine bereits früher von der Pforte ins Auge gefaßte Lösung, noch als Strafmaßnahme zufolge des moldauischen Unabhängigkeitsversuches unter Fürst Cantemir anzusehen ist. Die Urkunden mit Bezug auf die Ernennung des Fürsten Nicolae Mavrocordat, die Absetzung des Fürsten Constantin Brincoveanu und Einsetzung des Ştefan Cantacuzino (Urk. Nr. 1, 7, 10, 11, 12, 13) beweisen einwandfrei die Tatsache, daß sich die Pforte erst im gegebenen Augenblick entschloß ihre unmittelbare Kontrolle über die Fürstenwürde in der Moldau und Walachei einzusetzen. Zu gleicher Zeit bestätigten aber tüftige, aus den verschiedensten Anlässen im Wortlaut der Urkunden aufgenommene Bestimmungen, daß die fürstliche Institution einen guten Teil ihrer alten Vorrechte weiterhin ausüben durfte: juristische und administrative Selbständigkeit; bedingungslose Verfügungsfreiheit über das Landesgebiet und die eigenen Untertanen; das Recht Steuer- und Zollgebühren aufzulegen und einzutreiben; die Möglichkeit während der Feldzüge des osmanischen Reiches Soldaten zum Grenzschutz zu werben (Urk. Nr. 38, 44, 49, 52, 67, 79, 82, 86, 104, 110, 112, 113, 130, 145).

Velimans Urkundenband bietet, parallel mit Urkunden die sich auf die Belegung des „Bündnisses“ (*ahd*) zwischen den rumänischen Fürstentümern und dem osmanischen Reich (Urk. Nr. 11, 24), auf die juristische Begründung ihres Selbstständigkeitsregimes beziehen, auch reichhaltige Auskünfte über die Grenzverstümmelungen denen die Donaufürstentümer im Laufe des ganzen 18. Jh. ausgesetzt waren. So findet man hier wichtige Daten über die Bildung des Hotiner Bezirkes — 1713 (Urk. Nr. 15, 34), über die Verletzung „der Grenze des Halil Pascha“ durch die Budschak-Tataren (Urk. Nr. 31, 40, 43, 53, 60, 135, 136), über die Annexion der oberen Moldau durch die Habsburger — 1775 (Urk. Nr. 173, 182), sowie auch über die österreichisch-walachische Grenzberichtigung von 1775 (Urk. Nr. 206) und den Abtritt des Gebietes zwischen Pruth und Dniester (Urk. Nr. 239, 240).

Dank dieses Urkundenbandes verfügt nun auch das Studium der Geldpflichten gegenüber der Pforte und des sogenannten „osmanischen Monopols“ im rumänischen Handelswesen über völlig neue Voraussetzungen. Besondere Aufmerksamkeit gebührt nicht nur den willkommenen Erläuterungen über das *kanun-name* vom 23. März 1793 (nicht 1792, wie bis z. Zt. fälschlich angenommen wurde), sondern auch den Auskünften, die ein eingehendes Studium des *bayram*-Steuers, der *rikâbiyye* u.a.m. ermöglichen. Velimans Urkunden beleuchten in hinlänglichem Maße auch die Frage der Verproviantierung des osmanischen Reiches, die so nachteilig auf den Handel der rumänischen Fürstentümer gewirkt hat.

Aus der Fülle von osmanischen Urkunden, die bei der Generaldirektion der Staatsarchive verfüllt vorliegen, verstand as Veliman sehr geschickt, die für mehr als ein Jahrhundert repräsentativsten 240 Dokumente auszuwählen. Besonders lobenswert sei auch die Akkuratheit mit welcher der Herausgeber den Text dieser sowohl in paläographischer als auch sprachlicher Hinsicht schwierigen Urkunden zu bewältigen wußte. Nicht minder seien Velimans Bemühungen, eine notwendige und je vollständigere Identifizierung der korrupten Orts- und Personennamen vorzunehmen, hervorgehoben werden. Trotzdem sei bemerkt, daß die in der

² „ein von der Kanzlei gesondertes Gebiet, befreit von jeder Betretung und frei in jeder Hinsicht“.

Urkunde Nr. 33 als *Estin* und *Betras* angeführten Personennamen den Freiherrn von Stein und Petrasch entsprechen, während mit dem in der Urkunde Nr. 142 erwähnten *Montaya* der FML Graf Montoya de Cardona gemeint ist.

C.F.

DIMITRIJE BOGDANOVIĆ, *Инвентар кирилских рукописа у Југославији XI—XVII век (Inventaire des manuscrits cyrilliques de Yougoslavie, XI^e—XVII^e siècles), *Зборник за историју, језик и књижевности српског народа*, t. XXXI, Belgrade, 1982, 289 p.

L'une des questions fondamentales de la Slavistique est l'étude de la littérature du Moyen-Age, plutôt de la littérature en lettres cyrilliques. En premier lieu se résent la nécessité d'inventorier toutes les sources se trouvant encore dans les bibliothèques et les archives. Il est vrai que la forme idéale serait un catalogue analytique, mais, le réaliser, demanderait beaucoup de temps et il s'impose de commencer par signaler sommairement l'existence des monuments littéraires dans leur totalité. Le premier pas a été fait par les spécialistes soviétiques en 1965 avec la publication d'un inventaire « des manuscrits slaves et russes du XI^e au XIV^e siècles, conservés en Union Soviétique ». Voilà maintenant que les slavistes yougoslaves ont réalisé, eux aussi, un « inventaire des manuscrits cyrilliques de Yougoslavie du XI^e au XVII^e siècles.

Les témoignages de la culture écrite serbe médiévale ont été considérablement réduits pendant les deux guerres mondiales, particulièrement par la perte de l'importante collection de la Bibliothèque Nationale de Belgrade et par la destruction d'autres centres de culture. On sentait la nécessité d'exécuter un bilan de ce qui en reste encore de nos jours. Dans ce but, l'Académie Serbe de Science et d'Art a lancé, en 1976, le projet d'un « inventaire », qui a été achevé en 1979. L'auteur, le Professeur D. Bogdanović, chargé de ce travail, a trouvé un appui vigoureux dans l'effort des spécialistes de découvrir des manuscrits et de les décrire dans leurs études, parmi lesquelles une première place revient, par son activité théorique et pratique, au Vladimir Mošin.

L'auteur nous montre, dans son étude introductive, le chemin parcouru pour la découverte des manuscrits cyrilliques, l'évolution de cette action, les personnalités qui l'ont précédé par leurs travaux; il mentionne également les dépôts les plus riches en manuscrits. Dans le deuxième chapitre de l'étude, l'auteur expose les principes de la rédaction du livre. En ce qui concerne les XVIII^e et XIX^e siècles, on nous promet une suite de l'inventaire, rédigé par Nada Sindik de la Bibliothèque Nationale Serbe.

Du point de vue chronologique, les manuscrits cyrilliques de Yougoslavie sont d'une grande richesse pour les XI^e—XIV^e siècles: 5 des XI^e—XII^e s.; 116 du XIII^e s. (dont 24 ont disparu) et 464 du XIV^e s. (153 disparus). L'inventaire contient deux catégories des manuscrits: ceux qui existent encore (2222 mss.) et ceux détruits ou égarés (850 mss.), marqués par la lettre « R », mais qui figurent dans le « Catalogue » de L. Stojanović ou dans l'« Opis » de Sv. Matić. Pour les Roumains — comme pour les Bulgares, les Russes, les Macédoniens, etc. — on y trouve de nouvelles données sur le rôle joué dans la Péninsule Balkanique au XIV^e — XVII^e siècles par les livres-manuscrits, copiés dans les pays roumains (d'après l'Inventaire-50 pièces « valaques » ou « moldaves », conservées en Yougoslavie); de même que les manuscrits de rédaction serbe, qui ont circulé parmi les Roumains, ils sont un témoignage de ces échanges culturels. D'ailleurs, les manuscrits d'autres rédactions (sauf le serbe) totalisent 317 pièces, c'est-à-dire une dizaine du total.

Chaque description renvoie le lecteur à la « Bibliographie des manuscrits » (p. 142—165) englobant 546 titres (du 1823 à 1981) chaque titre est précédé par un chiffre qui figure aussi dans le texte. La « sigle » nous renvoie aussi à la collection de provenance du manuscrit (p. 166—169). Une valeur particulière présente l'« Informateur » (p. 173—186 et 223—229), chapitre qui réunit des données sur les institutions qui detient ou détenaient des manuscrits et la liste alphabétique des copistes (p. 282—285). L'inventaire s'achève par des *Indices* sur la langue de rédaction du ms., le matériel (parchemin ou papier), l'ordre chronologique des pièces décrites, l'ordre topographique (les institutions avec la cote et nos correspondant de l'inventaire).

L'activité d'inventorier les bibliothèques, les archives et les musées de chaque pays et de publier les résultats représente un effort scientifique important. En Bulgarie on a publié

la même année un « Catalogue des manuscrits bulgares » rédigé d'une autre manière, mais en signalant tous les monuments littéraires des XI^e - XVIII^e siècles. On peut espérer que les trois exemples (soviétique, yougoslave et bulgare) seront suivis et que de nouveaux « inventaires » de la culture écrite de l'Est et du Sud-Est de l'Europe, seront achevés.

I.-R.M.

Τό Ρουμάνικο βιβλίο (Ελλάδα — Ρουμανία κοινές αναζητήσεις στο χώρο του πνεύματος) (The Romanian Book. Greece — Romania Common Inquiries into the Domain of Culture). Υπουργείο Πολιτισμού και Επιστημών, Διεθνή Πολιτιστικών Εκδηλώσεων, Athens 1985, 133 pp.

This splendid catalogue was offered to the visitors of the exhibition of Romanian books organized at the beginning of this year in Athens, Thessaloniki, Patras, Arta, Preveza and Iannina.

Two forewords introduce it, one belonging to Melina Mercouri the Greek Minister of culture and the second one to Zoe Dumitrescu-Buşulenga, vice-president of the Romanian Academy of Political and Social Sciences. Starting from the idea that "century-long relations which link peoples are more conspicuous at the cultural level", Melina Mercouri concluded that "These two peoples (*Romanian and Greek* (our italics)) are maybe the unique example of two neighbouring nations who never in their century-long evolution had any hostile relations; on the contrary they had stable reciprocal cultural influences". Professor Dumitrescu-Buşulenga drew up a comprehensive Romanian vision of Greece entitled "Greece to Us" highlighting that "our two countries have lived a common fate sometimes rough and sometimes lucky, brought about by the circumstances of history, for both these countries have represented similar if not identical positions and opinions".

Then follows an account on "The Greek-Romanian Cultural Relations" written by a group of researchers working with the Institute for South-East European Studies in Bucharest, namely Olga Ciceai, Cornelia Papacostea-Danielopolu, C. Jordan and Lia Brad-Chisacof under the supervision of Al. Duţu. It is a concise history of the cultural relations between the two nations supported by the results of meticulous scholarship and research (pp. 15—38).

To facilitate a better understanding of the exhibition a short account on the history of the Romanian book was written by two expert librarians from the Central State Library of Romania, i.e. Elena—Maria Schatz and Al. Ligor (pp. 40—56).

Follows "The Contemporary Romanian Book, An Expression of the Big Fulfillments of the Romanian People, a Messenger of Peace and Progress", an account on the book-writing, book-production and readership in contemporary Romania written by Gh. Trandafir (pp. 58—75).

An interesting section of "Appreciations on Friendly and Cooperative Relations between Romania and Greece" was added (pp. 79—85).

A comprehensive bibliography of the literature relevant for the "Influence of the Greek Civilization in Romania" with three sub-chapters concludes the book (pp. 85—133).

"The Romanian Book", a text enhanced by remarkable illustrations, is a timely work which fulfills with consummate success the task of presenting a history of the Romanian book both to the Greek specialists and the Greek readers at large.

L.B.-C.

WALTER LUKAN, MAX DEMETER PAVFUSS, *Ost- und Südosteuropa-Sammlungen in Österreich*, Verlag für Geschichte und Politik, Wien, 1982, 100 pp.

En Autriche, les études du Sud-Est européen jouissent d'une longue tradition. L'un des premiers savants à dresser une liste des concordances lexicales dans plusieurs langues de diverses origines qui ont cours dans cette zone de l'Europe a été B. Kopitar, qui s'en est occupé dès l'an 1829. Pour que les spécialistes actuels puissent rapidement se reconnaître dans l'ensemble de la documentation disponible, un guide-directeur est absolument nécessaire à notre époque, c'est-à-dire après un siècle de récolte méthodique dans les différents domaines des études sud-est européennes — comme Richard Plaschka le souligne avec tant de pertinence

dans son « Introduction » à cet ouvrage. Aussi, deux des spécialistes les plus avisés de la recherche du Sud-Est européen, Walter Lukan, conservateur en chef de la Bibliothèque de l'Institut autrichien pour l'Est et Sud-Est de l'Europe d'un côté, et l'historien éminent des Aroumains sud-danubiens, Max Demeter Payfuss, d'un autre côté, ont-ils réuni leurs efforts en ce sens.

L'intérêt incessant des savants autrichiens pour cette partie de notre continent s'est traduit entre autres par la fondation en 1918 dans le cadre des Universités de Vienne et de Graz d'un Institut d'études slaves, ainsi que d'un Séminaire pour l'histoire de l'Europe orientale à l'Université viennoise. Il y a à présent 145 organismes (instituts, bibliothèques, musées, séminaires dans le cadre des diverses universités, sans oublier non plus les sociétés scientifiques, etc.) pour attester la pérennité d'un tel intérêt. Notons par exemple qu'on relève 117 bibliothèques et 14 centres de documentation comportant des dépôts de matériels divers, que 26 archives sont de références pour les documents et les manuscrits de ces dépôts, que 15 musées ont une thématique et des collections relatives au Sud-Est européen. Les 145 organismes susmentionnés comptent 850.000 exemplaires à titre de dépôt de livre (40% ouvrages d'histoire, 34% ouvrages de linguistique et littérature), auxquels s'ajoutent 8.500 titres de périodiques (voir aussi à ce sujet la synthèse précédente, déjà dépassée, d'Otto Peschl, *Katalog der Bestände auf dem Gebiet der slawischen Philologie einschliesslich der Belletristik. Universität Wien*, Boston, Massachusetts, 1972). Il convient de noter que les auteurs relèvent entre autres la Verein « Unirea » – *Freunde Rumäniens in Osterreich, Rumänisches Kulturheim-Bibliothek*, présidée par Vincenz Przepolski et qui fait également paraître un périodique « *Luceafăr Nou* » *Zeitschrift des Vereins Unirea* (Eigenverlag 1972 ff.) (p. 77).

Qu'il nous soit permis de regretter l'absence dans un ouvrage de cette valeur d'un historique, si succinct soit-il, des résultats obtenus par la recherche de ce domaine. Cela aurait contribué à mieux dégager l'importante contribution de l'Ecole autrichienne d'études sud-est européennes à la science. Toutefois, il serait impossible de ne point admirer la parfaite superposition de l'ouvrage à l'objet qu'il s'est proposé : le panorama des moyens d'information et le statut de la recherche sud-est européenne en Autriche. De même, on ne saurait passer sous le silence la très haute tenue scientifique de cet ouvrage.

Z.M.

PRINTED IN ROMANIA

www.dacoromanica.ro

TRAVAUX PARUS AUX ÉDITIONS DE L'ACADÉMIE DE LA RÉPUBLIQUE SOCIALISTE DE ROUMANIE

- PIPPIDI, D. M., *Parerga. Ecrits de Philologie, d'Épigraphie et d'Histoire Ancienne*, Coédition avec „LES BELLES LETTRES” — Paris, 1984, 29 p.
- Studii istorice sud-est europene, vol. II. Intelectuali din Balcani în România (sec. XVII—XIX)* (Études historiques sud-est européennes, t. II. Intellectuels des Balkans établis en Roumanie aux XVII^e—XIX^e siècles). Coordonnateur Al. Duțu, 1984, 205 p.
- GEORGE MURNU, *Studii istorice privitoare la trecutul românilor de peste Dunăre* (Études historiques sur le passé des Roumains d'outre-Danube), 1984, 203 p.
- ANDREI PIPPIDI, *Tradiția politică bizantină în țările române în secolele XVI—XVIII* (Tradition politique byzantine des pays roumains aux XVI^e—XVIII^e siècles), 1983, 274 p.
- NICOLAE STOICESCU, *Unitatea românilor în evul mediu* (L'unité des Roumains au Moyen Age), 1983, 182 p.
- GHEORGHE NICOLAE CAZAN, ȘERBAN RĂDULESCU-ZONER, *Rumänien und der Dreibund, 1878—1914*, Collection Bibliotheca Historica Romaniae, 1983, 333 p.
- ILIE CORFUS, *Documente privind istoria României culese din arhive poloneze, secolul al XVII-lea* (Documents sur l'histoire de la Roumanie, recueillis des archives polonaises, le XVII^e siècle), 1983, 366 p.
- D. M. PIPPIDI, *Inscripțiile din Scythia Minor, I. Histria și împrejurimile* (Inscriptions de la Scythie Mineure, I, Histria et les alentours), 1983, 544 p. + 427 figs.
- MUSTAFA A. MEHMET, *Documente turcești privind istoria României* (Documents turcs sur l'histoire de la Roumanie), II, 1774—1791, 1983, 350 p.
- * * * *Mihai Viteazul în conștiința europeană* (Michel le Brave dans la conscience européenne), 1. *Documente externe* (Documents de l'étranger), 1980, 238 p.; 2. *Texte alese — secolele XVI—XVIII* (Textes choisis — les XVI^e—XVIII^e siècles), 1983, 350 p.
- * * * *Fontes Historiae Daco-Romanae*, IV. Ed. par H. Mihăescu, Radu Lăzărescu, N. S. Tanașoca, Tudor Teoteoi, 1982, 581 p.

ISSN 0035—2063

REV. ÉTUDES SUD-EST EUROP., XXIII, N° 3, P. 197—290, BUCAREST, 1985



I.P. Informația c. 1354

43 456

Lei 50